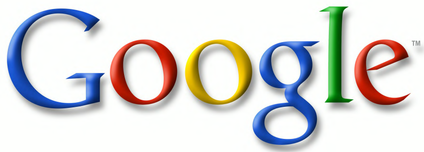


This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

**Usage guidelines**

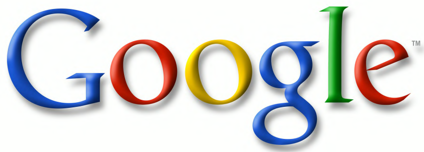
Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

**About Google Book Search**

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/



### A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

### Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

### À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`



Vet. Fr. II A. 157





Ⓕ C^kH

9 ~~
30 NF

recueillis p/ <u>P.A. Allez</u> -

# LES ORNEMENS DE LA MEMOIRE,

*OU*

# LES TRAITS BRILLANS DES POETES FRANÇOIS LES PLUS CÉLÉBRES,

*Avec des Dissertations sur chaque Genre de Stile.*

Pour perfectionner l'éducation de la Jeunesse tant de l'un que de l'autre sexe.



A PARIS, *Quai des Augustins*,

Chez { DIDOT, à la Bible d'Or.
NYON, fils, à l'Occasion.
DAMONNEVILLE, à St. Etienne,

*Ruë Saint Jacques.*

Chez SAVOYE, à l'Espérance.

M. DCC. XLIX.

*Avec Approbation & Privilege du Roi.*


TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
31 JUL 1962
OF OXFORD
LIBRARY



# PREFACE.

LES beaux Arts ſont la nourriture & le plaiſir de l'Ame. On les conſidere ici ſous le rapport qu'ils ont à l'éducation. Or comme on ne peut appliquer les jeunes gens qu'à un certain nombre de connoiſſances, il eſt naturel de leur faire cultiver celles qui s'acquierent avec plus de facilité, qui rendent l'étude aimable & qui perfectionnent le goût. Telle eſt la connoiſſance des Poëtes. Il eſt certain que les eſprits s'élevent dans cette lecture ; elle eſt d'ailleurs une occupation agréable qui peut même devenir dans la ſuite une reſſource contre l'ennui. Quoi de plus propre à égayer innocemment l'eſprit, que de s'entretenir avec les Poëtes, c'eſt-à-dire, avec

ce que la Littérature a jamais eu de plus ſpirituel & de plus délicat. Les Poëtes ont fait dans tous les tems les délices de leur ſiécle & le charme des ſociétés les plus illuſtres & les plus amuſantes ; ils vivent encore pour nous dans leurs ouvrages . leur immortalité eſt notre bien, ainſi rien de plus utile que de cultiver ſon eſprit dans le commerce de ces grands hommes qui ont puiſé eux-mêmes dans les ſources de la belle Antiquité, & dont les ouvrages communiquent & perpétuent ce même goût dans ceux qui en ſavent connoître les beautés.

C'eſt en conſéquence de cette utilité qu'on s'eſt propoſé de fournir aux jeunes gens les morceaux les plus dignes d'orner leur mémoire ; mais on a cru devoir ſe borner aux Poëtes François, & parmi ceux là, ne glaner même

que parmi les plus illuſtres. Il eſt aiſé d'en ſentir la raiſon. Les premieres études qui ſervent de fondement à toutes les autres connoiſſances, ſont employées en partie à faire remarquer aux jeunes gens les beautés des Poëtes latins. On ne ſait par quelle fatalité les Poëtes François n'entrent point du tout dans le plan des études de la jeuneſſe, ſur-tout vers le tems de leur Réthorique & lorſque leur eſprit commence à ſe former. Tous les Poëtes ne ſont pas dangereux, ni toutes les parties des ouvrages de ceux qui le peuvent être. Il ſeroit aiſé de faire voir qu'on y peut trouver les principes de la ſaine éloquence, le goût du vrai, les ſources du beau, l'art même d'inſinuer les préceptes des mœurs. Les exemples qu'on a inſerés dans ce recueil prouveront cette vérité mieux que tous les raiſonnemens.

On y verra à la tête de chaque genre de Poësie une espece de Préliminaire court, mais instructif qui contient les principes des grands Maîtres sur la matiere dont il est question; ils pourront servir à donner une idée de tout ce qui contribue à la beauté du discours, à la persuasion des vérités & à émouvoir les esprits; la vraye Réthorique n'a pas d'autre but. Cependant on n'a pas cru devoir dans la distribution de tous les endroits brillans qu'on a extrait des Poëtes, les ranger selon le plan de la Réthorique qu'on enseigne dans les Classes, & les rapporter à toutes les divisions des lieux & des Figures qui sont comme le canevas de cette science. Les jeunes gens ont le tems d'en être suffisamment instruits pendant le cours de leurs études.

Indépendamment de cette rai-

ſon; comme l'objet qu'on s'eſt propoſé dans ce recueil a été qu'il fût pareillement utile aux jeunes perſonnes du ſexe, on a cru qu'il n'y auroit rien de plus déplacé que de leur donner gravement des préceptes tous hériſſés des termes des Rhéteurs Scholaſtiques *, de leur parler des lieux Oratoires, de la Similitude, de la Dubitation, de la Proſopopée, des Paralleles, & de tant d'autres noms qui ne ſont pas faits pour ſe montrer au grand jour : & de bonne foi, quel profit y auroit-il là pour ces ſortes de perſonnes ? Qu'elles ſeroient à plaindre d'être obligées de charger leur mémoire de tous ces termes obſcurs ! ce ſeroit leur donner un air de pédanterie incompatible avec les agrémens, de quelque nature qu'ils ſoient. Des inſtructions dans ce genre doivent ſe borner à leur

* Rhet. des Dem.

former le goût, à leur donner l'idée de ce qui eſt réellement beau, vertueux, magnanime, à leur orner l'eſprit de tout ce qu'il y a d'admirable dans les Poëtes, afin que les grands ſentimens dont les Héros & les illuſtres Princeſſes donnent de ſi beaux exemples, élévent leur ame en leur communiquant une certaine vigueur dont leur cœur a beſoin; afin qu'elles conçoivent une haute idée de la vertu; qu'elles ſe rempliſſent d'une noble fierté, dont le principe ſoit l'amour de la ſageſſe, & non un ſecret applaudiſſement, pour les dons extérieurs de la nature. Il leur a été dit plus d'une fois, que les charmes ſont inconſtans, que leur régne eſt court, qu'ils ſont de funeſtes préſens dès que l'innocence y trouve un écueil; & qu'au contraire, lorſque la vertu les accompagne, elle leur donne des

graces, & elle double leur prix. Enfin on doit avoir pour but en les engageant à apprendre des Vers sonores & bien frappés, de leur faire contracter une maniere de s'exprimer correcte, décente, pleine de dignité, qui respire, pour ainsi dire, la belle éducation, & de joindre ainsi les graces du langage & de l'esprit à celles dont la nature les a pourvûes; car il est certain que l'esprit s'embellit par les charmes de la Poësie.

On s'est donc contenté de donner un ordre clair & succint a tous les matériaux qui sont entrés dans ce recueil. Ce sont comme de beaux tableaux épars çà & là dans les ouvrages des Poëtes, & qu'on a exposé dans un même lieu; mais comme il a fallu distinguer entre eux les divers desseins, on a, pour ainsi dire, décomposé les piéces de Poësie, sur-tout celles qui sont

de longue haleine. Ainſi on a commencé par pluſieurs morceaux tirés des ſujets ſacrés. Cette partie eſt comme hors du plan du recueil, quoiqu'elle ait un rapport immédiat avec certaines qui y ont leur place.

Les Penſées & leurs divers genres commencent l'arrangement de l'ouvrage en lui-même; après viennent les grands Sentimens, ce qui comprend, comme on peut s'imaginer, toutes les ſources dont ils dérivent, comme la valeur, la générosité, la grandeur d'ame, l'amour de la vertu & de la Patrie, l'équité, la compaſſion, la tendreſſe bien placée, &c. Il eſt certain qu'ils forment de ſi beaux caractères & préſentent de ſi grands exemples qu'ils ne peuvent que produire un bon effet ſur tous les eſprits raiſonnables. De là on a paſſé à tous les morceaux brillans qui ſe

peuvent facilement détacher d'un ouvrage, comme les Narrations, les Descriptions, les Peintures vives, les grandes Images, les Portraits, &c. ce qui forme autant de tableaux variés & amusans.

Ensuite on a fait voir par des préceptes & par des exemples les trois divers genres qui entrent dans les sujets de Poësie, de même que dans ceux qui sont en prose, sçavoir, le Genre Sublime, le Genre Tempéré & le Genre Familier; car tous les ouvrages sont dans quelqu'un de ces stiles.

Et comme les jeunes gens dans le tems de leurs études ne peuvent pas & ne doivent pas même lire indifféremment les Poëtes en général, on a extrait quelques Scénes brillantes de nos Tragiques les plus connus pour leur donner une idée du Genre Dramatique & du caractere de ces illustres Auteurs

qui ont fait parler leur Héros avec tant de dignité. On eſt en cela du ſentiment d'une Dame célébre (*a*) par ſon eſprit, qui dit que ſouvent les meilleures Piéces de Théâtre en nous donnant des leçons de vertu nous laiſſent l'impreſſion du vice Il eſt bon de remarquer qu'elle parloit à ſa fille, que ſes leçons d'ailleurs n'ont rien de trop ſevere; cependant elle penſoit ainſi.

A l'égard de l'utilité de ce Recueil en lui-même, on a pour garant le ſentiment de pluſieurs perſonnes reſpectables & dont l'autorité doit être d'un grand poids en fait d'inſtruction de la jeuneſſe.

Mr. Rollin, dans ſon Traité des études (*b*), après avoir dit qu'il doit y avoir un tems pour la lecture des Poëtes François, s'exprime de cet-

(*a*) La Marquiſe de Lambert, *Avis d'une mere, &c.*

(*b*) Tom. 1. pag. 365.

te ſorte : » Il ne ſeroit pas raiſon-
» nable que les jeunes gens uni-
» quement occupés de l'étude des
» Auteurs Grecs & Latins, demeu-
» raſſent toujours étrangers dans
» leur propre pays. Cette lecture
» pour être utile demande un choix
» judicieux & de ſages précautions,
» ſur-tout pour ce qui regarde la
» pureté des mœurs.

Cet homme ſi connu par ſes obſervations périodiques, ſi redoutable aux médiocres Auteurs dont il relevoit cruellement les fautes, mais qui avoit le goût ſi exquis, de l'aveu même de ſes plus grands advérſaires, renchérit encore ſur le ſentiment de Mr. Rollin. Après avoir dit que les jeunes gens doivent apprendre par cœur les plus beaux endroits de nos Poëtes, il en donne de ſolides raiſons (*a*) :
» Les morceaux de Poëſie, dit-il,

(*a*) Obſervat. Tom. 32. pag. 35.

de compte de la langue des honnêtes gens avec qui l'on eſt tous les jours ; & huit ou dix ans d'étude ne devroient pas être bornés à apprendre le Latin à des jeunes gens ; on auroit encore le tems de les former à quelque autre choſe qui les fit trouver moins neufs au ſortir d'un Collége.



TABLE.

# TABLE

## Des Traits brillans de nos Poëtes les plus célébres.

Fin de la Table.

## *APPROBATION.*

J'Ai lû par ordre de Monſeigneur le Chancellier un Manuſcrit intitulé *Les Ornemens de la Mémoire, ou les Traits brillant, &c.* Je n'y ai rien trouvé qui m'ait paru devoir en empêcher l'impreſſion. A Paris, ce 19 Janvier 1749. VATRY.

## *PRIVILEGE DU ROY.*

LOUIS, PAR LA GRACE DE DIEU, ROI DE FRANCE ET DE NAVARRE: A nos amés & féaux Conſeillers, les Gens tenant nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conſeil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Juſticiers, qu'il appartiendra: SALUT. Notre amé JEAN-LUC NYON, fils, Libraire à Paris, Nous a fait expoſer qu'il déſireroit faire imprimer & donner au Public un Ouvrage qui a pour titre *Les Ornemens de la Mémoire, ou les Traits brillans des Poëtes François les plus célébres*; s'il nous plaiſoit lui accorder nos Let-

tres de permission pour ce nécessaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Exposant, Nous lui avons permis & permettons par ces Présentes de faire imprimer ledit Ouvrage en un ou plusieurs volumes & autant de fois que bon lui semblera, & de le vendre, faire vendre & débiter par tout Notre Royaume pendant le tems de trois années consécutives, à compter du jour de la date des Présentes. Faisons défenses à tous Libraires, Imprimeurs & autres personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'Impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance; à la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, dans trois mois de la datte d'icelles; que l'impression dudit Ouvrage sera faite dans Notre Royaume & non ailleurs, en bon papier & beaux caracteres, conformément à la feuille imprimée attachée pour modéle sous le Contre-Scel des Présentes; que l'Impétraet se conformera en tout aux Réglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10 Avril 1725; qu'avant de l'exposer en vente, le manuscrit qui aura servi

de copie à l'impression dudit Ouvrage sera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de Notre très-cher & féal Chevalier le Sieur Daguesseau Chancelier de France, Commandeur de nos Ordres; & qu'il en sera ensuite remis deux exemplaires dans Notre Bibliothéque publique, un dans celle de Notre Château du Louvre, & un dans celle de Notredit très-cher & féal Chevalier le Sieur Daguesseau Chancelier de France; le tout à peine de nullité desdites Présentes; du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Exposant & ses ayant causes, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons qu'à la copie des Présentes qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Ouvrrge, foi soit ajoûtée comme à l'original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent sur ce requis de faire pour l'exécution d'icelles tous Actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de haro, charte Normande & lettres à ce contraires: CAR TEL EST NOTRE PLAISIR. Donné à Versailles le vingt-hui-

tiéme jour du mois de Mars, l'an de grace mil ſept cens quarante-neuf, & de Notre régne le trente-quatriéme. Par le Roi en ſon Conſeil, SAINSON.

*Regiſtré ſur le Regiſtre douze de la Chambre Royale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N° 122 fol. 110, conformément aux anciens Reglemens confirmès par celui du 28 Février 1723. A Paris ce premier Avril 1749.*

G. CAVELIER, Syndic.

De l'Imprimerie de J. CHARDON.

LES



# LES ORNEMENS DE LA MEMOIRE, OU LES TRAITS BRILLANS DES POETES FRANÇOIS LES PLUS CELEBRES.

## CHAPITRE PREMIER.

### *Sur l'existence de Dieu.*

LORSQU'ON remonte aux premiers tems où la Poësie étoit pure & sans mêlange, & qu'on examine les plus anciennes Pieces que nous ayons en ce genre, on reconnoît que le premier usage de la Poë-

ſie a été conſacré à la Religion, à chanter les merveilles de la Toute-puiſſance de Dieu, & à célébrer ſes bienfaits : c'eſt ce qui paroît évidemment par le fameux Cantique de Moyſe ſur le paſſage de la mer rouge, & par d'autres rapportés dans les ſaintes Écritures, c'eſt-à-dire, dans les livres les plus anciens du monde. Chez les peuples même Idolâtres, la premiere matiere de leur Poëſie a été les Hymnes en l'honneur des Dieux. On les chantoit pendant les Sacrifices & dans les Feſtins qui en étoient la ſuite. On en voit la preuve par les Odes de Pindare, & celles des autres Poëtes Lyriques.

Dans l'abondance de ſujets qu'offre la Poëſie Françoiſe, rien n'eſt plus convenable au but que nous nous ſommes propoſés de fournir aux jeunes gens les traits les plus admirables des Poëtes pour en orner leur mémoire, que de commencer par leur mettre ſous les yeux les ſujets qui regardent la Religion. Dans le morceau ſuivant ils verront comment le Poëte prouve l'exiſtence d'un Dieu créateur de toutes choſes. Car quoique l'Être Suprême ne puiſſe pas être apperçu par nos ſens, la raiſon nous fait comprendre que

les créatures n'ont pû se donner elles-mêmes leur existence ; la vûe seule de ce vaste univers, dont les merveilles nous remplissent d'admiration, nous fait connoître qu'il doit avoir un Auteur, qui, par l'effet de sa volonté seule, a tiré du néant toutes les créatures, & les conserve par un effet continuel de sa puissance.

Mais qui est-ce qui révoque en doute cette vérité ? Personne, dit un homme célébre (*a*), ne nie la Divinité, que ceux qui croyent avoir intérêt qu'il n'y en ait point. Dieu n'a jamais fait des miracles pour convaincre les Athées, parce que ses ouvrages doivent suffire. L'Athéisme est plutôt sur les lévres que dans le cœur, & les Nations les plus barbares ont une idée imparfaite de la Divinité. Cependant quoique tous les hommes soient convaincus de l'existence de Dieu, il est à propos de voir avec quelles couleurs la Poësie a peint ce grand sujet, & il est bon que la mémoire soit ornée d'un pareil morceau.

Oui, c'est un Dieu caché que le Dieu qu'il faut
croire,
Mais tout caché qu'il est, pour révéler sa gloire,

(*a*) Bacon, Chancelier d'Angleterre.

Quels témoins éclatans devant moi rassemblés ?
Répondez Cieux & Mers, & vous Terre parlez.
Quel bras peût vous suspendre, innombrables Etoiles ?
Nuit brillante, dis nous qui t'a donné tes voiles ?
O Cieux ! que de grandeur, & quelle Majesté !
J'y reconnois un Maître à qui rien n'a couté,
Et qui dans vos déserts a semé la lumiere
Ainsi que dans nos champs il seme la poussiere.
Toi qu'annonce l'aurore, admirable flambeau,
Astre toujours le même, astre toujours nouveau,
Par quel ordre, ô Soleil ! viens-tu du sein de l'Onde
Nous rendre les rayons de ta clarté féconde ?
Tous les jours je t'attends, tu reviens tous les jours,
Est-ce moi qui t'appelle & qui regle ton cours?
Et toi dont le courroux veut engloutir la Terre,
Mer terrible, en ton lit quelle main te resserre?
Pour forcer ta prison tu fais de vains efforts,
La rage de tes flots expire sur tes bords.
Fais sentir ta vengeance à ceux dont l'avarice
Sur ton perfide sein va chercher son supplice.
Hélas ! prêts à périr t'adressent-ils leurs vœux ?
Ils regardent le Ciel, secours des malheureux.
La nature qui parle en ce péril extrême

Leur fait lever les yeux vers l'azile suprême ;
Hommage que toujours rend un cœur effrayé
Au Dieu que jusqu'alors il avoit oublié.
La voix de l'Univers à ce Dieu me rappelle :
La Terre le publie ; est-ce moi, me dit-elle,
Est-ce moi qui produis mes riches ornemens ?
C'est celui dont la main posa mes fondemens.
Si je sers tes besoins, c'est lui qui me l'ordonne ;
Les présens qu'il me fait, c'est à toi qu'il les donne :
Je me pare des fleurs qui tombent de sa main ;
Il ne fait que l'ouvrir & m'en remplit le sein.
Pour consoler l'espoir du laboureur avide,
C'est lui qui dans l'Egypte, où je suis trop aride,
Veut qu'au moment prescrit le Nil loin de ses bords
Répandu sur ma plaine y porte mes trésors. . . .
Ainsi parle la Terre, & charmé de l'entendre,
Quand je vois par ces nœuds, que je ne puis comprendre,
Tant d'êtres différens l'un à l'autre enchaînés,
Vers une même fin constamment entraînés,
A l'ordre général conspirer tous ensemble ;
Je reconnois par-tout la main qui les rassemble,
Et d'un dessein si grand j'admire l'unité,
Non moins que la sagesse & la simplicité. . . .
Le Roi, pour qui sont faits tant de biens précieux,

L'homme éleve un front noble & regarde les
Cieux. (*a*)
Ce front comme un théâtre où l'ame se déploye
Est tantôt éclairé des rayons de la joye,
Tantôt enveloppé du chagrin ténébreux,
L'amitié tendre & vive y fait briller ses feux;
Qu'en vain veut imiter dans son zèle perfide
La trahison que suit l'envie au tein livide.
Un mot y fait rougir la timide pudeur,
Le mépris y réside ainsi que la candeur.
Le modeste respect, l'imprudente colere,
La crainte & la pâleur, sa compagne ordinaire,
Qui dans tous les périls funestes à mes jours,
Plus prompte que ma voix, appelle du secours.
A me servir aussi cette voix empressée,
Loin de moi, quand je veux, va porter ma pen-
sée:
Messagere de l'ame, interprête du cœur,
De la société je lui dois la douceur.
Quelle foule d'objets l'œil réunit ensemble?
Que de rayons épars ce cercle étroit rassemble?
Tout s'y peint tour à tour; le mobile tableau
Frappe un nerf qui l'éleve & le porte au cer-
veau.
D'innombrables filets, Ciel! quel tissu fragile!
Cependant ma mémoire en a fait son azylè,

(a) *Os homini sublime dedit, Cœlumque tueri*
*Jussit & erectos ad sidera tollere vultus.* Ovid.

Et tient dans un dépôt fidele & précieux
Tout ce que m'ont appris mes oreilles, mes
yeux. . . . . .
Mais qui donne à mon sang cette ardeur salutaire ?
Sans mon ordre il nourrit ma chaleur nécessaire. . . . . .
Est-ce moi qui préside au maintien de ces loix?
Et pour les établir ai-je donné ma voix ?
Je les connois à peine : une attentive adresse
M'en apprend tous les jours & l'ordre & la sagesse.
De cet ordre secret reconnoissons l'Auteur.
Fut-il jamais de Loi sans un Législateur ? . . . .
Reconnoissons du moins celui par qui nous sommes,
Celui qui fait tout vivre & qui fait tout mouvoir,
S'il donne l'être à tout, l'a-t-il pu recevoir ?
Il précéde les tems, qui dira sa naissance ?
Par lui l'homme, le Ciel, la Terre, tout commence,
Et lui seul infini n'a jamais commencé.
Quelle main, quel pinceau dans mon ame a tracé
D'un objet infini l'image incomparable ?
Ce n'est point à mes sens que j'en suis redevable. . . . . . .

Et d'un être infini je me suis souvenu
Dès le premier instant que je me suis connu.

*Racine le fils, Poëme de la Relig.*

## REMARQUES.

Le Poëte a tiré les preuves de l'existence de Dieu, du Spectacle de l'Univers. Quelle noblesse dans ces apostrophes qu'il fait tantôt aux Cieux & à la Terre, tantôt au Soleil & à la Mer! La peinture qu'il fait de la Mer frappera tout homme de goût. Quelle grandeur dans les différens attributs qu'il donne à cet élément: *Et toi dont le courroux veut engloutir la Terre.* Il y peint admirablement l'effroi que la Mer en fureur inspire aux gens qui confient leur vie à cet élément. Cette figure qu'il employe en faisant parler la Terre, fait une impression des plus vives sur l'esprit: *Est-ce moi qui produis mes riches ornemens?* Le portrait de l'homme est de main de maître, tout y est fini; on y voit tous les mouvemens de son ame peints sur son front. Le don admirable de la parole y est célébré comme le mérite un tel présent de la nature. Ceux de la vûe & de la mémoire ont leur coup de pinceau convenable. La conséquence qu'il

tire de toutes les merveilles qu'étale ce vaste Univers, c'est que nous devons reconnoître qu'il a un Auteur, & que cet Auteur n'est autre chose que Dieu.

*Sur le même sujet.*

Le célebre Rousseau dépeint ainsi les merveilles de la puissance de Dieu qui éclate dans la création de l'Univers. C'est une Paraphrase d'une partie du Ps. 18.

Les Cieux instruisent la Terre
A révérer leur Auteur,
Tout ce que leur globe enserre
Célebre un Dieu créateur.
Quel plus sublime Cantique
Que ce concert magnifique
De tous les célestes corps?
Quelle grandeur infinie!
Qu'elle divine harmonie!
Résulte de leurs accords!



De sa puissance immortelle
Tout parle, tout nous instruit.
Le jour au jour le révéle,
La nuit l'annonce à la nuit;
Ce grand & superbe ouvrage

N'eſt point pour l'homme un langage
Obſcur & myſtérieux.
Son admirable ſtructure
Eſt la voix de la nature
Qui ſe fait entendre aux yeux.



Dans une éclatante voûte
Il a placé de ſes mains
Le Soleil qui dans ſa route
Eclaire tous les humains.
Environné de lumiere
Cet aſtre ouvre ſa carriere
Comme un époux glorieux,
Qui dès l'aube matinale
De ſa couche nuptiale
Sort brillant & radieux. . . . . .

## *REMARQUES.*

On reconnoît ici la main de l'illuſtre Rouſſeau. Ce qui domine le plus dans ce ce Poëte Lyrique, c'eſt le ton ſublime qu'il ſait donner aux ſujets qui demandent une grande élévation. C'eſt auſſi là qu'il triomphe. Quelle grandeur dans les idées? Quelle richeſſe, & quelle magnificence dans les expreſſions? On peut dire en un ſens de ſes Odes, ce qu'il dit lui-même du Soleil & des Aſtres : *Quelle divine har-*

*monie résulte de leurs accords?* Faites attention à la pompe de cet image : *Dans une éclatante voûte il a placé de ses mains, &c.* Peut-on rendre avec plus d'énergie & de beauté le verset de ce Pseaume, *Et ipse tanquam sponsus procedens de thalamo suo. Comme un époux glorieux, &c.*

## *Sur la création de l'homme.*

Description de la création de l'homme, de l'état d'innocence de nos premiers parens, & des suites funestes de leur désobéissance.

Le Soleil commençoit ses routes ordonnées :
Les ondes dans leur lit étoient emprisonnées.
Déjà le tendre oiseau s'élevant dans les airs,
Bénissoit son Auteur par ses nouveaux concerts,
Mais il manquoit encore un Maître à tout l'ouvrage :
*Faisons l'homme*, dit Dieu, *faisons-le à notre image.*
Soudain pétri de bouë, & d'un souffle animé,
Ce chef-d'œuvre connut qu'un Dieu l'avoit formé.
La nature attentive aux besoins de son maître,
Lui présenta les fruits que son sein faisoit naître;
Et l'Univers soumis à cette aimable loi,
Conspira tout entier au bonheur de son Roi.

La fatigue, la faim, la soif, la maladie,
Ne pouvoient altérer le repos de sa vie ;
La mort même n'osoit déranger ces ressorts
Que le souffle divin anima dans son corps.
Il n'eut point à sortir d'une enfance ignorante,
Il n'eut point à dompter une chair insolente.
L'ordre regnoit alors, tout étoit dans son lieu,
L'animal craignoit l'homme, & l'homme crai-
gnoit Dieu . . . . .
Tel fut l'homme innocent, sa race fortunée.
Des mêmes droits que lui devoit se voir ornée ;
Et conçu chastement, enfanté sans douleurs,
L'enfant ne se fût point annoncé par ses pleurs.
Vous n'eussiez vû jamais une mere tremblante
Soutenir de son fils la marche chancellante,
Réchauffer son corps froid dans la dure saison,
Ni par les châtimens appeller sa raison.
Le démon contre nous eût eu de foibles armes ;
Hélas ! ce souvenir produit de vaines larmes.
Que sert de regretter un état qui n'est plus,
Et de peindre un séjour dont nous fumes ex-
clus ?
Pleurons notre disgrace, & parlons des mise-
res
Que sur nous attira la chute de nos peres :
Condamnés à la mort, destinés aux travaux,
Les travaux & la mort furent nos moindres
maux.

Au corps, tiran cruel, notre ame assujettie,
Vers les terrestres biens languit appesantie.
De mensonge & d'erreur un voile ténébreux
Nous dérobe le jour qui doit nous rendre heureux.
La nature autrefois attentive à nous plaire,
Contre nous irritée, en tout nous est contraire.
La Terre dans son sein resserre ses trésors;
Il faut les arracher; il faut par nos efforts
Lui ravir de ses biens la pénible récolte.
Contre son souverain l'animal se révolte;
Le maître de la Terre appréhende les vers;
L'insecte se fait craindre au Roi de l'Univers.
L'homme à la femme uni, met au jour des coupables
D'un pere malheureux héritiers déplorables.
Aux solides avis l'enfant toujours rétif
Par la seule menace y devient attentif;
De l'âge & des leçons sa raison secondée,
A peine du vrai Dieu lui retrace l'idée.
Hélas! à ces malheurs par sa femme séduit,
Adam, le foible Adam, avec nous s'est réduit;
Son crime fut le nôtre, & ce pere infidele
Rendit toute sa race à jamais criminelle.
Ainsi le tronc qui meurt voit mourir ses rameaux,
Et la source infectée infecte ses ruisseaux....
Mais malgré cette nuit sur l'homme répandue

On découvre un rayon de sa gloire perdue.
C'est du haut de son trône un Roi précipité,
Qui garde sur son front un trait de Majesté :
Une secrette voix à toute heure lui crie
Que la Terre n'est point son heureuse patrie,
Qu'au Ciel il doit attendre un état plus parfait.
Et lui-même ici bas, quand est-il satisfait ?
Digne de posséder un bonheur plus solide,
Plein de biens & d'honneurs, il reste toujours vuide ;
Il forme encor des vœux dans le sein du plaisir,
Il n'est jamais enfin qu'un éternel desir.
D'où lui vient sa grandeur ? D'où lui vient sa bassesse ?
Et pourquoi tant de force avec tant de foiblesse ?
Réveillez-vous mortels, dans la nuit absorbés,
Et connoissez du moins d'où vous êtes tombés.

*Racine le fils.*

## *REMARQUES.*

On doit convenir que toute cette matiere est traitée avec la dignité qu'elle demandoit. Les réflexions dont elle est variée sont également ingénieuses & solides. Le portrait des maux qui furent les suites de la désobéissance de notre premier pere, est d'un détail que le Poëte a su rendre

intéressant, quoique nous soyons convaincus de ces vérités; mais il ne faut pas passer cet endroit sans remarquer la noble & juste idée qu'il donne de l'homme après le péché : *C'est du haut de son trône un Roi precipite*. Il en est de même de la peinture qu'il fait du cœur humain, & de ce composé inexplicable de grandeur & de bassesse qu'on y apperçoit.

On ne sera pas fâché de voir ici comment le célébre Boileau a traité un partie du même sujet, c'est-à-dire, l'état d'innocence du premier homme, & les suites de son péché. Le morceau est beaucoup plus court, mais il a ses beautés.

Hélas! avant ce jour qui perdit ses neveux,
Tous les plaisirs couroient au-devant de ses
voeux;
La faim aux animaux ne faisoit point la guerre.
Le bled pour se donner, sans peine ouvrant la
terre,
N'attendoit pas qu'un bœuf pressé de l'aiguillon
Traçât à pas tardifs un pénible sillon.
La vigne offroit par-tout des grappes toujours
pleines,
Et des ruisseaux de lait serpentoient dans les
plaines.

Mais dès ce jour Adam déchu de son état
D'un tribut de douleur paya son attentat.
Il fallut qu'au travail son corps rendu docile,
Forçât la Terre avare à devenir fertile.
Le chardon importun hérissa les guérêts,
Le serpent venimeux rampa dans les forêts:
La Canicule en feu désola les campagnes;
L'Aquilon en fureur gronda sur les montagnes.
Alors pour se couvrir durant l'âpre saison,
Il fallut aux brebis dérober leur toison.
La peste en même tems, la guerre & la famine
Des malheureux humains jurerent la ruine.

*Epit.* 3.

## *REMARQUES.*

Ce qui doit frapper le plus dans ce morceau, c'est la beauté des tours & des expressions Poëtiques. Les personnes de goût ne manqueront pas de faire attention à celles-ci: *Traçât à pas tardifs un pénible sillon*, &c. *Un tribut de douleur*, &c. *Hérissa les guérêts*, &c. *Aux brebis dérober leur toison.* Il ne faut avoir pour cela que du sentiment, & ces remarques seroient inutiles si elles n'étoient destinées pour les jeunes gens à qui elles sont nécessaires pour leur former le goût.

Le

## *Sur l'immortalité de l'Ame.*

M. Racine, dans les Vers suivans, fait comprendre à tous les esprits raisonnables que notre ame doit être immortelle.

Quand je pense, chargé de cet emploi sublime,
Plus noble que mon corps, un autre être m'anime.
Je trouve donc qu'en moi, par d'admirables nœuds,
Deux êtres opposés sont réunis entr'eux. . . . .
Mais sur l'ame la mort ne trouve point de prise,
Un être simple & pur n'a rien qui se divise,
Comment périroit-il ? Le coup fatal au corps
Ne rompt que ses liens, dérange ses ressorts.
Qu'est-ce donc que l'instant où l'on cesse de vivre ?
L'instant où de ses fers une ame se délivre.
Le corps né de la poudre, à la poudre est rendu,
L'esprit retourne au Ciel dont il est descendu. . .
D'où nous vient du néant cette crainte bizarre,
Rien n'y rentre ; en cela la nature est avare.
Si du sel ou du sable un grain ne peut périr,
L'être qui pense en moi craindra-t-il de mourir ?

O mort! eſt-il donc vrai que nos ames heureuſes,
N'ont rien à redouter de tes fureurs affreuſes?
Et qu'au moment cruel qui nous ravit le jour,
Tes victimes ne font que changer de ſéjour?
Quoi! même après l'inſtant où tes ailes funebres
M'auront enſeveli dans de noires ténébres,
Je vivrois? Doux eſpoir! Que j'aime à m'y livrer!......
Des ſiécles à venir je m'occupe ſans ceſſe,
Ce qu'ils diront de moi m'agite & m'intéreſſe;
Je veux m'éterniſer, & dans ma vanité
J'apprens que je ſuis fait pour l'immortalité.
Mais des biens d'ici-bas mon ame eſt mécontente:
Grand Dieu, c'eſt donc à toi de remplir mon attente:......
Quand ſur la Terre enfin je vois avec douleur
Gémir l'humble vertu qu'accable le malheur,
J'éleve mes regards vers un être ſuprême,
Et je le reconnois dans ce déſordre même.
S'il le permet, il doit le réparer un jour;
Il veut que l'homme eſpere un plus heureux ſéjour.
Oui, pour un autre tems l'Etre juſte & ſevere
Ainſi que ſa bonté réſerve ſa colere.

*Racine, Poëme de la Religion.*

## *REMARQUES.*

On ne peut qu'admirer ici l'esprit de l'Auteur qui a sçu revêtir des couleurs de la Poësie un sujet qui sembloit n'en pouvoir pas être susceptible; il faut certainement du travail pour avoir pu rendre en Vers, & en Vers très-bien frappés, des vérités qui sont si fort au-dessus de l'empire de l'imagination, & qui ont toujours passé pour abstraites, puisqu'elles sont ordinairement démontrées par des raisonnemens Métaphysiques. Les réflexions que l'Auteur amene avec art sur une pareille matiere, font naître dans l'esprit une noble idée de nous-mêmes, en pensant que nous sommes faits pour l'immortalité; cette pensée inspire naturellement un sentiment de joye lorsque nous sentons l'excellence de notre nature, que des Esprits noirs voudroient confondre avec celle de la bête brute. C'est donc avec raison que nous devons nous écrier avec le Poëte: *Doux espoir! que j'aime à m'y livrer.*

Les Vers suivans sont sur le même sujet, & quoique d'une main différente, ils ne méritent pas moins de trouver ici leur

place. Il eſt bon de voir une même vérité maniée par deux beaux génies. Le Poëte les a mis dans la bouche de Volceſtre, Miniſtre d'Edouard III. Roi d'Angleterre.

Ignore-t-on le ſort que nous devons attendre ?
Et ſous quels Cieux nouveaux notre eſprit doit
ſe rendre ?
Le déſir du néant convient aux ſcélérats.
Non, je ne puis penſer que la nuit du trépas
Eteigne avec nos jours ce flambeau de notre
ame
Qu'alluma l'Immortel d'une céleſte flamme.
La vertu malheureuſe en ces jours criminels,
Annonce à ma raiſon ces ſiécles éternels.
Pour la ſeule douleur la vertu n'eſt point née,
Le Ciel a fait pour elle une autre deſtinée.
Plein de ce juſte eſpoir, je m'éleve aujourd'hui
Vers l'Etre bienfaiſant qui me créa pour lui. . .
Convaincu comme vous du néant de la vie,
Pourrois-je regretter de me la voir ravie ? (a)
Aveugle ſur ſon être, incertain, accablé
Dans ce ſéjour mortel le ſage eſt exilé.
Il voit avec tranſport la fin de ſa carriere
Où doit naître à ſes yeux l'immortelle lumiere.

(a) Il étoit menacé de payer de ſa tête le refus qu'il faiſoit au Roi d'une choſe qui lui paroiſſoit contraire à la gloire de ſon Prince.

Dans cette nuit d'erreurs la vie est un someil;
La mort conduit au jour, & j'aspire au réveil.

*Gresset.*

## *Sur la Loi naturelle.*

Que la Loi naturelle est gravée dans le cœur de tous les hommes.

Je l'apporte en naissant, elle est écrite en moi
Cette Loi qui m'instruit de tout ce que je doi,
A mon pere, à mon fils, à ma femme, à moi-même,
A toute heure je lis dans ce code suprême
La Loi qui me défend le vol, la trahison;
Cette Loi qui précéde & Lycurgue & Solon.
Avant même que Rome eût gravé douze Tables,
Metius & Tarquin n'étoient pas moins coupables.
Je veux perdre un rival, qui me retient le bras?
Je le veux, je le puis, & je n'acheve pas;
Je crains plus de mon cœur le sanglant témoignage
Que la sévérité de tout l'Aréopage.

*Racine le fils.*

Le Lecteur sera bien aise de voir ici comment Saint Prosper a exprimé la force de la Loi naturelle.

*Ite ipsi in vestræ penetralia mentis & intùs*
*Incisos aspices & scripta volumina legis,*
*Inspicite, & genitam vobiscum aspicite Legem.*

Et dans un autre endroit il fait sur le même sujet la réflexion suivante, qui est remplie de sens.

*Nam quis erit, modo non pecus agri aut bellua Ponti*
*Qui vitiis adeo stolidè oblectetur apertis,*
*Ut quod agit, velit ipse pati? Mendacia fallax,*
*Furta rapax, furiosum atrox, homicida cruentum*
*Damnat, & in mœchum gladios distringit adulter;*
*Ergò omnes naturali cum Lege creati*
*Venimus, & fibris gerimus quæ condita libris.*

Dans les Vers suivans, Rousseau paraphrase quelques versets du Pseaume 18, dans lesquels le Roi Prophete exalte la beauté de la Loi du Seigneur. Le mot de Loi doit s'entendre ici de la Loi écrite, qui contient les divers Commandemens que Dieu a fait aux hommes dans les Livres saints. Comme le Poëte a réduit dans une forme de priere le sens du Pseaume,

il s'est servi du genre temperé qui a quelque chose de doux & d'insinuant, mais qui ne laisse pas d'avoir ses graces, ainsi que le sublime.

Soutiens ma foi chancellante,
Dieu puissant inspire moi
Cette crainte vigilante (*a*)
Qui fait pratiquer ta Loi.
Loi sainte, Loi desirable,
Ta richesse est préférable
A la richesse de l'or,
Et ta douceur est pareille
Au miel dont la jeune abeille
Compose son trésor.



Mais sans tes clartés sacrées
Qui peut connoître, Seigneur, (*b*)
Les foiblesses égarées
Dans les replis de son cœur;
Prête-moi tes feux propices,
Viens m'aider à fuir les vices
Qui s'attachent à mes pas.

(*a*) *Timor Domini sanctus permanens in sæculum sæculi, &c. Judicia Domini vera... Desiderabilia super aurum & lapidem pretiosum multum, & dulciora super mel & favum....*

(*b*) *Delicta quis intelligit, ab occultis meis munda me, &c. Ps. 18.*

Viens consumer par ta flamme
Ceux que je vois dans mon ame;
Et ceux que je n'y vois pas.



Si de leur triste esclavage
Tu viens dégager mes sens;
Si tu détruis leur ouvrage,
Mes jours seront innocens.
J'irai puiser sur ta trace;
Dans les sources de ta grace;
Et de ses eaux abreuvé
Ma gloire fera connoître
Que le Dieu qui m'a fait naître
Est le Dieu qui m'a sauvé.

*Sur les ordres impénétrables de la Providence.*

Le Poëte fait les réflexions suivantes à l'occasion des maux qui arrivent dans cette vie, & dont nous ne pouvons comprendre la cause que par les lumieres de la Foi; il fait voir que cet état d'obscurité où nous sommes, est un effet des profonds Jugemens de Dieu qui veut que les hommes s'humilient sous sa main. Il donne ensuite une idée très-sublime de la grandeur & de la puissance de Dieu. On peut

peut dire que cette image eſt d'autant plus belle qu'elle eſt priſe ſur les propres notions que les Prophetes nous donnent de la Majeſté divine.

Les ſaiſons en déſordre & les vents en courroux
Fourniſſent à la mort des armes contre nous.
Et toute la nature, en ce tems de ſouffrance,
Captive, gémiſſante, attend ſa délivrance; (a)
Au criminel ſoumiſe obéit à regret,
Se cache à nos regards, & ſoupire en ſecret.
Oui, tout nous eſt voilé juſqu'au moment terrible,
Moment inévitable, où Dieu rendu viſible,
Précipitant du Ciel tous les Aſtres éteints,
Remplacera le jour, & ſera pour ſes Saints
Cette unique clarté ſi long-tems attendue.
Pour eux-mêmes ſevere, ici-bas à leur vûe
Il ſe montre, il ſe cache, & par l'obſcurité
Conduit ceux qu'autrefois perdit la vanité.
De quoi ſe plaindre? Il peut nous ravir ſa lumiere,
Par grace il ne veut pas la couvrir toute entiere;
Qui la cherche eſt bien-tôt pénétré de ſes traits,
Qui ne la cherche pas ne la trouve jamais. . . .

(a) *Scimus quod omnis creatura ingemiſcit & parturit uſque ad huc.* Rom. 8. *Expectatio creaturæ revelationem filiorum Dei expectat.* Ibid.

Qu'ici ſans murmurer la raiſon s'humilie
Dieu permet notre mort, ou nous laiſſe la vie.
Ne lui demandons point compte de ſes decrets,
Qui pourra d'injuſtice accuſer ſes arrêts ?
L'homme, ce vil amas de boue & de pouſſiere,
Soutiendroit-il jamais l'éclat de ſa lumiere ?
Ce Dieu d'un ſeul regard confond toute grandeur,
Des Aſtres devant lui s'éclipſe la ſplendeur.
Proſterné près du Trône où ſa gloire étincelle,
Le Chérubin tremblant ſe couvre de ſon aile.
Rentrez dans le néant, mortels audacieux,
Il vole ſur les vents, il s'aſſied ſur les Cieux:
Il a dit à la mer: Briſe-toi ſur ta rive ;
Et dans ſon lit étroit la mer reſte captive.
Les foudres vont porter ſes ordres confiés,
Et les nuages ſont la poudre de ſes piés.
C'eſt ce Dieu qui d'un mot éleva nos montagnes,
Suſpendit le ſoleil, étendit nos campagnes,
Qui peſe l'univers dans le creux de ſa main.
Notre globe à ſes yeux eſt ſemblable à ce grain
Dont le poids fait à peine incliner la balance.
Il ſouffle, & de la mer tarit le gouffre immenſe.
Nos vœux & nos encens ſont dûs à ſon pouvoir.
Cependant quel honneur en peut-il recevoir ?
Quel bien lui revient-il de nos foibles hommages?

Lui ſeul il eſt ſa fin, il s'aime en ſes ouvrages.
Qu'a-t-il beſoin de nous ? D'un œil indiférent
Il regarde tranquille & l'être & le néant......
Ce qu'il veut, il l'ordonne, & ſon ordre ſuprême
N'a pour d'autre raiſon que ſa volonté même;
O ſage profondeur ! ô ſublimes ſecrets !
J'adore un Dieu caché, je tremble, & je me tais.

*Poëme de la Religion.*

## *Idée de la puiſſance de Dieu.*

Voici ce que dit Mardochée à Eſther pour l'engager à parler au Roi Aſſuerus, en faveur du Peuple Juif.

Que peuvent contre lui tous les Rois de la terre ?
En vain ils s'uniroient pour lui faire la guerre,
Pour diſſiper leur ligue il n'a qu'à ſe montrer;
Il parle, & dans la poudre il les fait tous rentrer.
Au ſeul ſon de ſa voix la mer fuit, le Ciel tremble,
Il voit comme un néant tout l'univers enſemble;
Et les foibles mortels, vains jouets du trépas,

Sont tous devant ses yeux comme s'ils n'étoient pas.

*Racine, Esther.*

Joad ou Joïada, Grand Prêtre des Juifs, parle ainsi à Abner un des principaux Officiers du Roi de Juda. C'étoit pour lui faire comprendre qu'il ne devoit pas craindre les mauvais desseins de la cruelle Athalie.

Celui qui met un frein à la fureur des flots
Sait aussi des méchans arrêter les complots.
Soumis avec respect à sa volonté sainte,
Je crains Dieu, cher Abner, & n'ai point d'autre crainte.

*Racine, Athalie.*

Nous ne pouvons placer plus à propos qu'à la suite de ce sujet, ce que dit Mr. Rousseau contre les prétendus esprits forts dans une Épître à Mr. Racine, l'illustre Auteur du Poëme sur la Religion. On verra avec quelle énergie il jette un ridicule sur leurs discours audacieux.

Mais dans ce siécle à la révolte ouvert,
L'impiété marche à front découvert;
Rien ne l'étonne, & le crime rebelle

N'a point d'appui plus intrépide qu'elle.
Sous ſes drapeaux, ſous ſes fiers étendarts,
L'œil aſſuré, courent de toutes parts,
Ces légions, ces bruyantes armées
D'eſprits ſubtils, d'ingenieux Pygmées,
Qui ſur des monts d'argumens entaſſés
Contre le Ciel burleſquement hauſſés,
De jour en jour ſuperbes Encelades
Vont redoublant leurs folles eſcalades,
Juſques au ſein de la Divinité,
Portent la guerre avec impunité;
Viendront bien-tôt ſans ſcrupule & ſans honte
De ſes arrêts lui faire rendre compte;
Et dejà même Arbitres de ſa Loi
Tiennent en main pour écraſer la Foi
De leurs raiſons les foudres toutes prêtes.
Y penſez-vous inſenſés que vous êtes?

Mr. Racine déplore pareillement l'abus que les prétendus eſprits forts font de leur raiſon, & il fait voir dans les Vers ſuivans par quels degrés l'impiété vient à ſon comble. C'eſt après avoir dit que le déſir de briller par l'affectation du bel eſprit, a altéré le bon goût qui doit régner dans les Ouvrages.

Un excès plus fatal emporta la raiſon
Qui laſſe de chérir ſon heureuſe priſon;

Pour vouloir tout apprendre, osa d'un pas rebelle
Sortir du cercle étroit que Dieu trace autour d'elle.
Plutôt que d'y rentrer, s'égarant pour jamais,
Elle espéra, malgré tant de brouillars épais,
Etendre son empire en étendant sa vûe.
La nuit l'enveloppa, sa fierté confondue
Au lieu de s'enrichir, perdit son propre bien,
Et l'œil toujours ouvert, voyant tout, ne vit rien.
Dans ce trouble usurpant son nom & sa puissance
Compagne du Déisme & de la tolérance,
Par l'orgueil soutenue & par la volupté
Sur un trône éclatant monta l'impiété.

*Racine, Ep. à M. Rousseau.*

## *Sur l'impie.*

Les Vers suivans ont quelque rapport avec le sujet précédent. Le Poëte y paraphrase deux Versets du Pseaume 36... *Vidi impium superexaltatum & elevatum sicut cedros Libani, & transivi & ecce non erat, & quæsivi eum, & non est inventus locus ejus.*

J'ai vû l'impie adoré sur la terre,
Pareil au cedre, il cachoit dans les Cieux

Son front audacieux ;
Il sembloit à son gré gouverner le tonnerre,
Fouloit aux pieds ses ennemis vaincus,
Je n'ai fait que passer, il n'étoit déjà plus.

*Sur la révélation faite à la Nation Juive.*

Le morceau suivant est rempli d'instruction, mais d'une instruction pleine d'énergie & de force. Le Poëte y fait voir que Dieu a révélé ses volontés à la nation Juive par les prodiges de sa puissance, que c'est lui-même qui a appris aux hommes le culte qu'il vouloit qu'on lui rendît. Il exalte la grandeur du bienfait dont la Bonté Divine a comblé les hommes en leur envoyant un Dieu Sauveur. Il peint ensuite l'établissement de l'Église & la propagation de la Foi. Il y a dans ce morceau des coups de maître, qui ont mérité l'éloge des plus célèbres Poëtes de nos jours.

Aux humains, qu'entraînoit leur pente déréglée,
Que servoit la raison par le crime aveuglée ?
Pour trouver à leurs maux un reméde vainqueur,

Il falloit pénétrer dans les ſources du cœur,
Détromper des faux biens leur eſpérance avide;
Propoſer à leurs vœux un bonheur plus ſolide,
Et réglant leurs déſirs par leur propre intérêt,
Pour les porter à Dieu, leur montrer ce qu'il eſt.
Ce Dieu dont l'Univers avoit perdu l'idée,
D'un rayon de ſa grace éclaira la Judée;
Aux Hébreux, que choiſit ſon amour paternel,
Il apprit que lui ſeul étoit l'Etre éternel
Qui diſpoſe à ſon gré des vents & du tonnerre,
Dont la main ſur le vuide a ſuſpendu la Terre,
Ouvre aux traits de l'aurore un chemin dans les airs,
Et ſoutient la barriere où ſe briſent les mers.
C'étoit peu que lui-même annonçât ſon eſſence,
Son bras, aux yeux des Juifs, confirma ſa puiſſance;
Ils ont vû la nature attentive à ſes Loix,
En lui de ſon Auteur reconnoître la voix;
Le Soleil par ſon ordre interrompre ſa courſe,
Le Jourdain étonné remonter vers ſa ſource,
Des Monts, à ſon aſpect, la baſe s'ébranler,
Les Mers ſe diviſant, devant lui reculer:
Mais en vain, pour fonder la Foi de ſes Oracles,
Il s'explique à leurs yeux par la voix des miracles;
Les prodiges divers qu'il produit chaque jour

N'ont pû graver en eux la Loi de son amour.
Dans l'esprit effréné de ce Peuple indomptable
La vérité s'éclipse & fait place à la fable;
De ses vœux criminels il ne porte l'ardeur
Qu'à des Dieux qui sont nés du penchant de son cœur.
Ainsi des Nations triomphent les prestiges;
Grand Dieu! de ta justice il n'est plus de vestiges;
Qu'attend-tu pour punir ces forfaits éclatans?
Leur cri jusqu'à ton Trône est monté dès long-tems.
Dans un trop long sommeil ta justice repose;
Leve-toi, Dieu vengeur, & viens juger ta cause;
De ton glaive enflammé fais sortir ces éclairs
Qui pénétrent les Cieux & percent les Enfers;
Prens ces traits préparés pour le jour de la guerre,
Sur les ailes des vents fais voler ton tonnerre,
Et qu'un noir tourbillon, dans les airs déployé,
Disperse les débris du monde foudroyé.
Mais, grand Dieu! pour jamais perdras-tu ton ouvrage?
Non: Tu dois dans nos cœurs reparer ton image.
Hélas! quand viendra donc l'instant, l'heureux instant
Où doit naître le Saint que l'Univers attend?

couleurs de la Poësie. Lorsqu'ils ont travaillé à nous en faire la peinture, on doit croire qu'ils on eu pour but de jetter un salutaire effroi dans le cœur des Chrétiens, & de leur donner lieu de penser à un événement qui fera la décision de leur bonheur ou de leur malheur éternel. On sait que les Prophetes appellent ce jour, le jour de colere & de vengeance, & qu'ils employent pour le dépeindre les expressions les plus fortes & les plus capables de faire impression. (*a*) La peinture qu'en ont fait plusieurs Poëtes est assez vive pour frapper les esprits, si on veut y faire attention.

Déja je le crois voir, j'en frémis par avance,
Ce jour de châtiment comme de récompense.
Déja j'entends des Mers mugir les flots troublés,
Déja je vois pâlir les Astres ébranlés.
Le feu vengeur s'allume & le son des trompettes

(*a*) *Juxtà est dies Domini magnus... Vox diei Domini amara... Dies tribulationis & angustiæ... In igne zeli ejus devorabitur omnis Terra.* Sophon. 1... *Antequam veniat dies Domini magnus & horribilis.* Joël 2... *Ecce dies veniet succensa quasi caminus & erunt omnes superbi & omnes facientes impietatem, stipula.* Malac. 4.

Va réveiller les Morts dans leurs ſombres retraites.
Ce jour eſt le dernier des jours de l'Univers.
Dieu cite devant lui tous les Peuples divers,
Et pour en ſéparer les Saints, ſon héritage,
De ſa Religion vient conſommer l'Ouvrage.
La Terre, le Soleil, le tems, tout va périr,
Et de l'Eternité les portes vont s'ouvrir.
Elles s'ouvrent : Ce Dieu ſi long-tems inviſible
S'avance précédé de ſa gloire terrible :
Entouré du tonnerre, au milieu des éclairs,
Son Trône étincellant s'éleve dans les airs.
Le grand rideau ſe tire, & ce Dieu vient en Maître;
Malheureux qui pour lors commence à le connoître !
Ses Anges ont par-tout fait entendre leur voix,
Et ſortant de la poudre une ſeconde fois,
Le genre humain tremblant, ſans appui, ſans réfuge,
Ne voit plus de grandeur que celle de ſon Juge.
Ebloui des rayons dont il ſe ſent percer,
L'Impie avec horreur voudroit les repouſſer,
Il n'eſt plus tems; il voit la gloire qui l'opprime,
Il tombe enſeveli dans l'éternel abîme. . . . .
Et loin des voluptés où fut livré ſon cœur,

Ne trouve devant lui que la rage & l'horreur.
Le vrai Chrétien lui seul ne voit rien qui l'étonne;
Et sur ce Tribunal que la foudre environne,
Il voit le même Dieu qu'il a cru sans le voir,
L'objet de son amour, la fin de son espoir.
Mais il n'a plus besoin de foi ni d'espérance,
Un éternel amour en est la récompense.

*Poëme de Racine.*

## REMARQUES.

Voilà un morceau de Poësie qu'on peut appeller fini, tant il renferme de beautés. Ce sont là de grandes images, s'il en fut jamais. Quel tableau! Quelle force d'expressions! Il est vrai que le sujet par lui-même ne pouvoit que jetter le Poëte dans un enthousiasme des plus vifs, mais on peut dire qu'il rend parfaitement l'idée que les Livres saints nous donnent de ce grand jour. Remarquez ces figures. *Déjà j'entends des mers mugir les flots troublés, déjà je vois pâlir les Astres ébranlés, &c.* Faites attention à cette expression: *Ce Dieu si long-tems invisible*; qui fait un si bel effet sur l'esprit & le cœur, comme s'il disoit, ce Dieu après lequel

les juſtes ont tant ſoupiré, ſe montre à eux; ils le voyent enfin, le tems de la Foi eſt fini. Il n'y a point de véritables Chrétiens qui ne ſe ſentent émus & touchés à la récitation d'un pareil morceau, ſurtout à l'endroit qui regarde les Élus, parce qu'il leur rappelle vivement le tems de leur délivrance & la fin des maux qu'ils éprouvent dans cette vie. On ne doit pas oublier cette expreſſion où le Poëte parlant à l'impie, dit: *Il voit la gloire qui l'opprime*; c'eſt une application très-juſte de ce paſſage de l'Écriture: *Scrutator Majeſtatis opprimetur à gloriâ*; & qui convient parfaitement à ces eſprits téméraires qui veulent pénétrer dans les decrets éternels, & ſonder la profondeur des Jugemens de Dieu.

*Sur le même ſujet.*

Le Poëte fait ici une Paraphraſe du Pſeaume 96, & il y ajoûte des traits qui ont rapport au Jugement dernier.

Peuples, élevez vos concerts,
Pouſſez des cris de joie & des chants de victoire,

Voici le Roi de l'Univers
Qui vient faire éclater ſon triomphe & ſa gloire.



La juſtice & la vérité
Servent de fondement à ſon Trône terrible ;
Une profonde obſcurité
Aux regards des humains le rend inacceſſible.



Les éclairs, les feux dévorans
Font luire devant lui la flamme étincellante ;
Et ſes ennemis expirans
Tombent de toutes parts ſous ſa foudre brûlante.



Pleine d'horreur & de reſpect,
La Terre a treſſailli ſur ſes voûtes briſées ;
Les Monts fondus à ſon aſpect,
S'écoulent dans le ſein des Ondes embrâſées.



De ſes Jugemens redoutés
La trompette Céleſte a porté le meſſage,
Et dans les airs épouvantés
En ces terribles mots ſa voix s'ouvre un paſſage.



Soyez à jamais confondus,
Adorateurs impurs des profanes Idoles,
Vous qui par des vœux deffendus
Invoquez de vos mains les ouvrages frivoles.



Miniſtres

Ministres de mes volontés,
Anges servez contr'eux ma fureur vengeresse;
Vous Mortels que j'ai rachetés
Redoublez à ma voix vos concerts d'allégresse.



C'est moi qui du plus haut des Cieux
Du Monde que j'ai fait régle les destinées;
C'est moi qui brise ces faux Dieux,
Misérables jouets des vents & des années.



Par ma présence raffermis,
Méprisez du méchant la haine & l'artifice;
L'ennemi de vos ennemis
A détourné sur eux les traits de leur malice.



Venez donc, venez en ce jour
Signaler de vos cœurs l'humble reconnoissance;
Et par un respect plein d'amour
Sanctifiez en moi votre réjouissance.

*Rousseau.*

## *Gémissemens des Filles de Jérusalem pendant la captivité de Babylone.*

Déplorable Sion! Qu'as-tu fait de ta gloire?
Tout l'Univers admiroit ta splendeur,
Tu n'es plus que poussiere, & de cette grandeur

Il ne nous reste plus que la triste mémoire.
Sion jusques au Ciel élevée autrefois,
Jusqu'aux Enfers maintenant abaissée,
Puissai je demeurer sans voix,
Si dans mes chants ta douleur retracée
Jusqu'au dernier soupir n'occupe ma pensée.
O rives du Jourdain ! O champs aimés des
Cieux !
Sacrés Monts, fertiles Vallées !
Par cent Miracles signalées,
Du doux Pays de nos Ayeux
Serons-nous toujours exilées ?

*Racine, Esther.*

Le même Poëte, dans les Vers suivans, a rendu le sens de la Prophétie d'Isaïe sur la grandeur future de l'Église & la propagation du Christianisme.

Quelle Jérusalem nouvelle
Sort du fonds du désert brillante de clartés (a)
Et porte sur le front une marque immortelle ?
Peuples de la Terre chantez.

(a) *Surge, illuminare Jerusalem quia venit lumen tuum & gloria Domini super te orta est. . . . Leva in circuitu oculos tuos & vide. . . . Filii tui de longè venient. . . . Ambulabunt Gentes in lumine tuo, & Reges in splendore ortûs tui.* If. Chap. 60. . . . *Et inimici ejus terram lingent.* Ps. 71. . . . *Rorate Cœli desuper & nubes pluant justum.* If. 45.

Jérusalem renaît plus charmante & plus belle,
D'où lui viennent de tous côtés
Ces Enfans qu'en son sein elle n'a point portés;
Leve, Jérusalem, leve ta tête altiere,
Regarde tous ces Rois de ta gloire étonnés,
Les Rois des Nations devant toi prosternés,
De tes pieds baisent la poussiere,
Les Peuples à l'envi marchent à ta lumiere.
Heureux qui pour Sion, d'une sainte ferveur,
Sentira son ame embrasée.
Cieux, répandez votre rosée,
Et que la Terre enfante son Sauveur.

## SUR LA FOI CATHOLIQUE,

*A l'occasion de l'abjuration que fit Henri IV, Roi de France, lorsqu'il embrassa la Foi de l'Eglise Catholique. Mr. de Voltaire parle en ces termes dans un Poëme où il raconte cet événement.*

HENRI dont le grand cœur étoit formé pour elle, (*a*)
Voit, connoît, aime enfin sa lumiere immortelle,
Il abjure avec Foi ces Dogmes séducteurs,
Ingénieux enfans de cent nouveaux Docteurs,

(*a*) L'Eglise.

Il reconnoît l'Eglise ici bas combattue ;
L'Eglise toujours une & par-tout étendue,
Libre, mais sous un Chef adorant en tout lieu
Dans le bonheur des Saints la grandeur de son
Dieu.
Le Christ de nos péchés victime renaissante,
De ses Elus chéris nourriture vivante,
Descend sur les Autels à ses yeux éperdus
Et lui découvre un Dieu sous un pain qui n'est
plus.
Son cœur obéissant se soumet, s'abandonne... :
Les remparts ébranlés s'entr'ouvrent à sa voix,
Il entre au nom du Dieu qui fait régner les Rois.

*Henriade de Voltaire.*

## *REMARQUES.*

On peut dire que cette définition de l'Église est exacte, & que ce qui en fait le prix, c'est de renfermer beaucoup de choses dans l'espace de huit Vers. On voit que l'Église ici bas essuye des combats ; on y apprend son unité & la réunion de ses membres sous un seul Chef. Peut-on mieux exprimer l'adorable Sacrifice de nos Autels ? *Le Christ de nos péchés victime renaissante* ; & le Sacrement de l'Eucharistie, *De ses Elus ché-*

*ris nourriture vivante.* Que cette idée est noble ! Il entre au nom du Dieu *qui fait régner les Rois. Per me Reges regnant*, dit la Sagesse dans les Livres Saints.

*Profession de Foi de Polieucte.*

Je n'adore qu'un Dieu Maître de l'Univers
Sous qui tremblent le Ciel, la Terre & les Enfers :
Un Dieu qui nous aimant d'un amour infinie,
Voulut mourir pour nous avec ignominie ;
Et qui par un effort de cet excès d'amour
Veut pour nous en victime être offert chaque jour.

*Corneille, Tragédie de Polieucte.*

Le même Polyeucte ayant été mis en prison parce qu'il étoit Chrétien, & prêt d'aller à la mort, fait les réflexions suivantes dans un Monologue.

Source délicieuse en miseres féconde,
Que voulez-vous de moi flatteuses voluptés ?
Honteux attachemens de la chair & du monde,
Que ne me quittez-vous quand je vous ai quittés ?
Allez honneurs, plaisirs qui me livrez la guerre,
Toute votre félicité
Sujette à l'instabilité,

En moins de rien tombe par Terre,
Et comme elle à l'éclat du verre,
Elle en a la fragilité.
Ainsi n'espérez pas qu'après vous je soupire,
Vous étalez en vain vos charmes impuissans,
Vous me montrez en vain par-tout ce vaste empire,
Les ennemis de Dieu pompeux & florissans.
Il étale à son tour des revers équitables
Par qui les Grands sont confondus,
Et les glaives qu'il tient pendus
Sur les plus fortunés coupables,
Sont d'autant plus inévitables
Que leurs coups sont moins attendus.
Saintes douceurs du Ciel, adorables idées,
Vous remplissez un cœur qui vous peut recevoir;
De vos sacrés attraits les ames possédées
Ne conçoivent plus rien qui les puisse émouvoir.
Vous promettez beaucoup, & donnez davantage,
Vos biens ne sont point inconstans,
Et l'heureux trépas que j'attends
Ne nous sert que d'un doux passage
Pour nous introduire au partage
Qui nous rend à jamais contens.

*Corneille, Polieucte.*

## *REMARQUES.*

Ces trois Stances sont admirables ; elles expriment les sentimens d'une Ame Chrétienne prête à quitter cette vie, & qui en connoît le néant. La comparaison des honneurs de ce monde avec la fragilité du verre, est ingénieuse & exactement vraie. Quelle noblesse dans cette image des glaives que Dieu tient suspendus sur la tête des coupables. La derniere Stance est pleine de grandes idées sur le bonheur de la vie future après laquelle une Ame juste soupire.

*Eloge des Chrétiens des premiers siécles.*

C'est un Payen qui parle ainsi des Chrétiens de son tems.

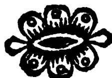
Les Chrétiens n'ont qu'un Dieu, Maître absolu de tout,
De qui le seul vouloir fait tout ce qu'il résout:
Mais si j'ose entre nous dire ce qu'il me semble,
Les nôtres bien souvent s'accordent mal ensemble;
Et me dût leur colere écraser à leurs yeux,

Nous en avons beaucoup pour être de vrais
Dieux;
Enfin chez les Chrétiens les mœurs ſont innocentes,
Les vices déteſtés, les vertus floriſſantes.
Ils font des vœux pour nous qui les perſécutons;
Et depuis tant de tems que nous les tourmentons,
Les a-t-on vû mutins, les a-t-on vû rebelles?
Nos Princes ont-ils eu des Soldats plus fideles?
Furieux dans la guerre, ils ſouffrent nos Bourreaux,
Et lions au combat, ils meurent en agneaux...

Et ailleurs une Dame Payenne parle ainſi des mêmes Chrétiens.

Le trépas n'eſt pour eux ni honteux ni funeſte:
Ils cherchent de la gloire à mépriſer nos Dieux;
Aveugles pour la Terre ils aſpirent aux Cieux,
Et croyant que la mort leur en ouvre la porte,
Tourmentés, déchirés, aſſaſſinés, n'importe.
Les ſupplices leur ſont ce qu'à nous les plaiſirs,
Et les menent au but où tendent leurs déſirs.

*Pauline dans Polyeucte.*



REMARQUES.

## REMARQUES.

Après un tel éloge des Chrétiens du troisiéme siécle de l'Église, une réflexion naturelle se présente à l'esprit, & on ne peut s'empêcher d'être étonné de la prodigieuse différence qui est entre les Chrétiens de nos jours & ceux des premiers siécles. Ce n'est pas ici le lieu d'en donner la raison, le Lecteur la comprend aisément.

### *Image du Ciel ou séjour des Bienheureux d'après les notions de la Foi.*

Au milieu des clartés d'un feu pur & durable,
Dieu mit avant les tems son Trône inébranlable.
Le Ciel est sous ses pieds ; de mille Astres divers
Le cours toujours réglé l'annonce à l'Univers.
La puissance, l'amour avec l'intelligence,
Unis & divisés composent son essence.
Ses Saints, dans les douceurs d'une éternelle paix,
D'un torrent de plaisirs enivrés à jamais,
Pénétrés de sa gloire & remplis de lui-même,
Adorent à l'envi sa Majesté suprême.

Devant lui sont ces Dieux, ces brûlans Séraphins

A qui de l'Univers il commet les destins. (*a*)
Il parle, & de la Terre ils vont changer la face,
Des Puissances du siécle ils retranchent la race,
Tandis que les humains, vils jouets de l'erreur,
Des Conseils éternels accusent la hauteur.
Ce sont eux dont la main frappant Rome asservie,
Aux fiers enfans du Nord ont livré l'Italie,
L'Espagne aux Affricains, Solyme aux Ottomans,
Tout Empire est tombé, tout Peuple eut ses Tyrans;
Mais cette impénétrable & juste Providence
Ne laisse pas toujours prospérer l'insolence,
Quelque fois sa bonté favorable aux humains
Met le Sceptre des Rois dans d'innocentes mains.

*Voltaire, Henriade.*

## REMARQUES.

Un pareil sujet ne pouvoit être traité d'un ton plus sublime. Quelle Majesté

(*a*) *Qui facis Angelos tuos Spiritus & Ministros tuos ignem urentem.* Ps. 103. . . . *Potentes virtute, facientes verbum illius ad audiendam vocem sermonum ejus,* Ibid. . . . *Illuxerunt fulgura ejus Orbi Terræ.* Ps. 96.

dans ces premiers Vers : *Au milieu des clartés d'un feu pur & durable, &c.* Quelle grandeur dans cette image ! *Le Ciel est sous ses pieds, &c.* Un beau génie vient à bout d'exprimer dans le langage de la Poësie tout ce qu'il y a de plus difficile. Peut-on mieux définir le profond Mystere de la Sainte Trinité ? *La puissance & l'amour avec l'intelligence, unis & divisés composent son essence.* Le reste de cette image du Ciel & du bonheur des Saints est de la même beauté, & on peut dire que les expressions répondent à la Majesté du sujet autant que des paroles humaines en sont capables.

Le Lecteur ne désapprouvera peut-être pas que nous placions ici la traduction de l'Hymne admirable que l'Église de Paris chante aux Vêpres du Dimanche & qui commence par ces mots : *O luce qui mortalibus, &c.* Comme tout le monde n'est pas en état de sentir la beauté de la Poësie latine, on l'a traduite en Vers à l'occasion d'un petit Livre de Priéres domestiques, intitulé *La journée du pieux Laïque*, qui paroît depuis deux ans. Les connoisseurs ont trouvé que cette traduction

approchoit fort de la beauté du texte. Le fonds du sujet, ce sont les sentimens d'une Ame Chrétienne à qui les jours de Fête de l'Église rappellent le souvenir de la Fête éternelle que les Élus célébreront un jour dans le Ciel, & qui soupire après cet heureux jour.

O Dieu qui dans les feux des clartés éternelles
Nous cachez ce séjour où les Esprits heureux
Dans un saint tremblement se couvrent de leurs
ailes,
Voyant de votre front l'éclat majestueux;



Dans ce bas Univers, un voile épais & sombre
Couvre nos pas errans; la Foi seule nous luit;
Mais votre jour, Seigneur, dissipera cette ombre,
Et fera sans retour disparoître la nuit.



Ce jour, cet heureux jour, figuré par nos Fêtes,
Vous nous le préparez, ô Dieu plein de bonté.
Le grand Astre qui brille en son plein sur nos
têtes,
N'est qu'un foible rayon de sa vive clarté.



Que vous tardez long-tems pour une Ame fidele!

Ô jour ! après lequel nous devons soupirer ;
Mais pour jouir de vous, ô lumiere éternelle !
Du poids de notre Corps il nous faut délivrer.



Ah ! quand de ses liens notre Ame dégagée,
Jusques dans votre sein portera son effort ;
Du torrent de vos biens saintement enyvrée,
Vous louer, vous aimer, sera son heureux sort.



Suprême Trinité, faites par votre grace
Qu'à ce bonheur promis nos désirs soient fixés,
Et qu'un jour éternel succéde au court espace
De ceux qu'en cet exil vous nous avez prêtés.

## *REMARQUES.*

La première Strophe est dans le genre sublime ; toutes les expressions & toutes les idées sont marquées à ce ton ; il ne faut qu'avoir du sentiment pour s'en appercevoir. Les deux dernieres méritent attention, on y remarque la vivacité du transport avec lequel une Ame Chrétienne s'élance vers l'objet de son amour. *Ah! quand de ses liens, &c.* Cette image est prise de celle que nous fournit l'Écriture, en nous représentant Lazare dans le sein d'Abraham. Il en est de même de

celle-ci : *Du torrent de vos biens, &c.* prise des expressions du Roi Prophete : *Et torrente voluptatis tuæ potabis eos. . . . . . Inebriabuntur ab ubertate domûs tuæ.* Ps. 35. Les deux derniers Vers expriment beaucoup de choses en peu de paroles. On y voit, comme en passant, que cette vie n'est qu'un exil, que nos jours sont bornés à un petit espace de tems, & que Dieu n'a fait que nous les prêter.

*Soupirs d'une Ame vers le Ciel.*

Les Vers suivans ont une si étroite liaison avec les sujets ci-dessus, & les sentimens y sont exprimés avec tant de douceur, qu'on ne craint pas de fatiguer le Lecteur en les lui mettant sous les yeux.

Non, je ne suis point fait pour posséder la Terre;
Quand ne serai-je plus avec moi-même en guerre?
Qui me délivrera de ce corps de péché?
Qui brisera la chaîne où je suis attaché? . . . .
Avec tant de foiblesse aisément on succombe.
Eh! qui me donnera l'aile de la Colombe?
Loin de ce lieu d'horreur, de ce gouffre de maux, . . . . . . .

J'irois, je volerois dans le sein du repós.
Là de ce corps impur les Ames délivrées,
De la joie ineffable à sa source enivrées
Et riches de ces biens que l'œil ne sauroit voir
Ne demandent plus rien, n'ont plus rien à vouloir.
De ce Royaume heureux Dieu bannit les allarmes,
Et des yeux de ses Saints daigne essuyer les larmes;
C'est-là qu'on n'entend plus ni plaintes ni soupirs;
Le Cœur n'a plus alors ni craintes ni désirs.
L'Eglise enfin triomphe & brillante de gloire
Fait retentir le Ciel des chants de sa victoire.
Elle chante tandis qu'Esclaves désolés
Nous gémissons encor sur la Terre exilés.
Près de l'Euphrate assis (*a*), nous pleurons sur ses rives,
Une juste douleur tient nos langues captives;
Et comment pourrions-nous au milieu des méchans,
O Celeste Sion, faire entendre tes chants?
Hélas! nous nous taisons, nos Lyres détendues (*b*)

(*a*) *Super Flumina Babylonis illic sedimus & flevimus cùm recordaremur Sion.* Ps. 136.

(*b*) *In salicibus in medio ejus suspendimus Organa nostra.... Quomodo cantabimus Canticum Domini in Terra aliena*... Ibid.

Languissent en silence aux saules suspendues.
Que mon exil est long ! ô tranquille Cité !
Sainte Jérusalem ! ô chere éternité !
Quand irai-je au torrent de ta volupté pure
Boire l'heureux oubli des peines que j'endure ?
Quand irai-je goûter ton adorable paix ?
Quand verrai-je ce jour qui ne finit jamais.

*Poëme de Racine.*

## *REMARQUES.*

On peut voir par ce morceau & par plusieurs autres que nous avons rapporté, que la Poësie travaillée par une main habile, est très-capable de parler le langage de la piété, & de la piété la plus tendre & la plus affectueuse, ce que bien des personnes croyoient impossible.

### *Sur la Divine Providence.*

Extrait d'une Ode de Rousseau faite à l'occasion de la naissance d'un Prince.

C'est ainsi que la main des Parques
Va nous filer ce siécle heureux,
Qui du plus sage des Monarques
Doit couronner les justes vœux ;

Esperons des jours plus paisibles ;
Les Dieux ne seront point inflexibles
Puisqu'ils punissent nos forfaits ;
Dans leurs rigueurs les plus austéres,
Souvent leurs fleaux salutaires
Sont un gage de leurs bienfaits.



Le Ciel dans une nuit profonde
Se plaît à nous cacher ses Loix.
Les Rois sont les Maîtres du monde, (a)
Les Dieux sont les Maîtres des Rois.
Valeur, activité, prudence
Des decrets de leur Providence,
Rien ne change l'ordre arrêté ;
Et leur regle constante & sure
Fait seule ici bas la mesure
Des biens & de l'adversité.

*Sonnet de Des Barreaux.*

C'est le langage d'un Pécheur pénitent.

Grand Dieu, tes Jugemens sont remplis d'équité,
Toujours tu prens plaisir à nous être propice ;

(a) C'est une imitation de cet endroit d'Horace : *Regum timendorum in proprios greges ; Reges in ipsos imperium est Jovis.* Od. 1. Liv. 3.

Mais j'ai tant fait de mal que jamais ta bonté
Ne me pardonnera sans blesser ta Justice.



Non, mon Dieu, la grandeur de mon impiété
Ne laisse à ton pouvoir que le choix du supplice,
Ton intérêt s'oppose à ma félicité,
Et ta juste colere attend que je périsse.



Contente ton désir puisqu'il t'est glorieux;
Offense-toi des pleurs qui coulent de mes yeux;
Tonne, frappe, il est tems; rend moi guerre
pour guerre.



J'adore en périssant la raison qui t'aigrit;
Mais dessus quel endroit tombera ton Tonnerre
Qui ne soit tout couvert du sang de Jesus-
Christ.

Personne n'ignore que ce Sonnet est un des plus beaux que la Poësie Française ait jamais produit.



## CHAPITRE II.

### *De ce qui contribue à la beauté de la Poësie.*

### ET 1°. DES PENSÉES.

LES Pensées sont les images des choses, car penser c'est former en soi la peinture d'un objet spirituel ou sensible.

1°. De ce principe il s'ensuit que la premiere qualité (*a*) que doit avoir une Pensée, c'est d'être vraye, puisque les images & les peintures ne sont véritables qu'autant qu'elles sont ressemblantes; ainsi une Pensée est vraye lorsqu'elle représente les choses fidellement; & elle est fausse quand elle les fait voir autrement qu'elles ne sont. Les pensées sont plus ou moins vrayes selon qu'elles sont plus ou moins conformes à leur objet, cette conformité fait la justesse de la pensée: une Pensée juste est une Pensée vraye de tous les côtés.

(*a*) Qualités que doivent avoir les Pensées.

Mais pour penser bien il ne suffit pas que les Pensées n'ayent rien de faux ; car les Pensées, à force d'être vrayes, sont quelquefois triviales ; ainsi outre la vérité qui contente l'esprit, il faut quelque chose qui le frappe & qui le surprenne : mais comme toutes les Pensées ingénieuses ne sauroient être nouvelles, il faut du moins que celles qui sont employées dans des Ouvrages d'esprit, ne soient point usées.

2°. On peut dire que dans ce genre, & surtout en fait de Poësie, la vérité qui plaît tant ailleurs sans nul ornement, en demande ici nécessairement ; & cet ornement n'est quelque fois qu'un tour nouveau qu'on donne aux choses par des figures, des comparaisons, des Allégories, des Métaphores & autres secours de l'Art qu'un esprit facile sçait mettre en usage.

3°. Elles doivent être proportionnées au sujet qu'on traite ; ainsi dans une matière sérieuse & élevée, des Pensées badines & familieres seroient déplacées de même que dans un sujet guai & riant on trouveroit mauvais qu'un Auteur employât des figures & des comparaisons qui ne sont propres qu'au genre sublime.

4°. Elles doivent être claires & intel-

ligibles, autrement quelques sublimes, quelqu'agréables, quelques délicats qu'elles soient, elles perdent tout leur prix, & on ne fait aucun cas de l'esprit de l'Auteur. En toute sorte de matieres, l'obscurité est très-vicieuse. Ce que des personnes intelligentes ont peine à entendre n'est point ingénieux, on est obscur à mesure qu'on a le sens petit & le goût mauvais.

5°. Il faut qu'elles laissent quelque choses à penser à ceux qui les lisent ou qui les entendent. Agir autrement & tourner trop long-tems autour d'une même Pensée, c'est épuiser le sujet, & c'est tomber dans le défaut qu'on a si justement reproché à Ovide. Un des plus sûrs moyens de plaire n'est pas tant de dire & de penser comme de faire penser & de faire dire (*a*). Un Auteur qui veut tout dire ôte au Lecteur un plaisir qui le charme & pour lequel il goûte les Ouvrages d'esprit; il se choque même parce qu'il lui donne sujet de croire qu'on se défie de sa capacité, au lieu que l'adresse de l'Auteur est d'ouvrir seulement l'esprit au Lecteur en lui préparant de quoi produire & de quoi raisonner. Par là le Lecteur attribue

(*a*) Bouhours.

ce qu'il pense à un effet de son génie.

6°. Elles doivent être naturelles. Les Pensées naturelles sont celles que la nature du sujet présente, qui naissent pour ainsi dire du sujet même où rien n'est tiré de loin, ni trop recherché. Une Pensée naturelle semble devoir venir à tout le monde, & n'avoir presque rien coûté à trouver. Rien n'est beau s'il n'est naturel; enfin elles doivent être nobles & délicates; car comme le vrai est l'ame d'une Pensée, la noblesse & la délicatesse en sont l'ornement & en rehaussent le prix. Nous allons voir ce qu'on doit entendre par ces deux qualités.

### *Des Pensées nobles, grandes & sublimes.*

La noblesse des Pensées vient, selon Hermogene, de la majesté des choses dont elles sont les images. Telle est la nature de celles qui passent pour grandes & illustres parmi les hommes, comme la puissance, la générosité, l'esprit, le courage, les victoires, les triomphes, les grands traits de vertu & de magnanimité qui caractérisent les Héros, &c. On doit met-

re dans la même espece les Pensées fortes & sublimes. Ce sont celles qui sont pleines d'un grand sens, exprimé en peu de paroles d'une maniere vive. On en verra des exemples au Chapitre des Sentimens dans le genre sublime, ces sortes de Pensées entraînent comme par force notre jugement & remuent toute notre Ame. Elles plaisent beaucoup parce qu'elles ont du grand qui charme toujours l'esprit.

Cette noblesse des Pensées vient encore de la nature des figures que l'on employe pour peindre les objets. La Métaphore, par exemple, est une sorte de figure qui produit un merveilleux effet sur notre imagination. Rien ne flatte plus l'esprit que la représentation d'un objet sous une image étrangere, comme dans cette Pensée : *Les Lys ne filent point*, pour dire qu'en France les filles ne succedent point à la Couronne. Il en est de même des Métaphores animées & qui marquent de l'action ; telle est cette expression de Malherbe pour dire que la mort n'épargne personne : *Et la Garde qui veille aux barrieres du Louvre n'en deffend pas nos Rois* ; ou celle d'Horace lorsqu'il veut faire entendre que les Grands ne sont point

exemts de soucis, car il les dépeint volans autour des lambris dorés: *Mentis & curas laqueata circumvolantes*. (a)

Mais il faut observer que la véritable grandeur & la noblesse des Pensées doivent avoir de justes mesures; tout ce qui excéde est hors des régles de la perfection.

## *Des Pensées délicates.*

Les Pensées délicates ont cela de propre, qu'elles sont souvent renfermées en peu de paroles, & que le sens qu'elles contiennent n'est pas si visible ni si marqué; il semble d'abord qu'elles le cachent en partie afin qu'on le cherche & qu'on le devine, ou du moins elles le laissent seulement entrevoir pour nous donner le plaisir de le découvrir tout-à-fait quand on a de l'esprit. Ce petit Mystere est comme l'ame de la délicatesse des Pensées, en sorte que celles qui n'ont rien de mystérieux ni dans le fonds ni dans le tour, & qui se montrent toutes entieres, à la premiere vûe ne sont pas, à proprement parler, délicates, quelques spirituelles qu'elles soient; d'où l'on peut remarquer que la

(a) Liv. 2. Ode 16.

délicatesse

délicatesse ajoûte je ne sais quoi d'agréable au sublime même. Une réflexion subtile & judicieuse, tout ensemble contribue beaucoup à cette délicatesse. Ces sortes de Pensées sont ordinairement exprimées d'une maniere vive qui plait infiniment par le tour ingénieux & peu commun dont elles sont rendues ; c'est ce tour même qui les fait souvent appeller brillans. Il est certain qu'elles ennoblissent la matiere traitée par l'Auteur ; elles donnent de la grace & de l'élévation au discours ; mais outre la délicatesse des Pensées qui vient de l'esprit seulement, il y en a une qui vient des sentimens, & où l'affection a plus de part que l'intelligence ; c'est ce qu'on verra avec un peu plus de détail dans le Chapitre des grands Sentimens. Nous allons donner de suite quelques exemples de Pensées nobles & délicates.

*Exemples des Pensées nobles & délicates.*

Un de nos Poëtes termine ainsi l'Epitaphe du Cardinal de Richelieu.

Il fut trop absolu sur l'esprit de son Maître ;
Mais son Maître par lui fut le Maître des Rois.

Dans un éloge de Louis XIV. non imprimé, un Poëte s'exprime ainsi.

Son Ame est au-dessus de sa grandeur suprême ;
La vertu brille en lui plus que le Diadême ;
Et quoiqu'un vaste Etat soit soumis à sa Loi,
Le Hérôs en Louis est plus grand que le Roi.

Après la publication d'une fameuse paix, on parloit ainsi de Louis XIV.

Un Héros que le Ciel fait naître
Pour le bonheur de cent Peuples divers ;
Aime mieux calmer l'Univers
Que d'achever de s'en rendre le Maître.
Il cherche à rendre heureux jusqu'à ses ennemis,
Tout est par ses travaux dans une paix profonde
Et ce n'est plus à Mars qu'il peut être permis
De troubler le repos du monde.....

*Ballet du Triomphe de l'Amour.*

Il a fait sur lui-même un effort génereux,
Il veut rendre le monde heureux ;
Il préfére au bonheur d'en devenir le Maître
La gloire de montrer qu'il mérite de l'être...

*Persée, Tragédie en musique*

Les Muses vont lui faire entendre
Mille nouveaux concerts ;
De sa grandeur il se plaît à descendre ;
Il sçait mêler les jeux à cent travaux divers ;
L'envie en vain frémit de voir les biens qu'il cause.
Une aimable paix est la Loi
Que ce Vainqueur impose,
Son tonnerre inspire l'effroi
Dans le tems même qu'il repose.

*Phaëton, Prologue.*

Qu'il régne ce Héros, qu'il triomphe toujours ;
Qu'avec lui soit toujours la paix ou la victoire,
Que le cours de ses ans dure autant que le cours
De la Seine & de la Loire ;
Qu'il régne ce Héros, qu'il triomphe toujours,
Qu'il vive autant que sa gloire.

Ces derniers Vers sont du grand Racine, & terminent une Idylle qu'il avoit faite sur la paix, & qui fut chantée dans l'Orangerie de Sceaux, devant le Roi Louis XIV. Rien n'est plus naturel ni plus délicat que ce dernier Vers : *Qu'il vive autant que sa gloire.*



## *Autres Exemples.*

Boileau parle ainsi de Louis XIV dans son Epître sur le fameux passage du Rhin.

Louis les animant du feu de son courage,
Se plaint de sa grandeur qui l'attache au rivage.
Déjà du plomp mortel plus d'un brave est atteint,
Sous les fougueux Coursiers l'Onde écume & se plaint;
De tant de coups affreux la tempête orageuse
Tient un tems sur les eaux la fortune douteuse;
Mais Louis d'un regard fait bien-tôt la fixer,
Le destin à ses yeux n'oseroit balancer.

» Ces derniers Vers paroissent d'abord » hardis, mais ils ne sont que forts, dit le » Pere Bouhours, & ils ont une vraye » noblesse qui les autorise. Le Poëte ne » dit pas en général que les destins dépen» dent du Roi, il ne parle que du destin » de la guerre. Comme le sistême de sa » pensée est tout poëtique, il a droit de » mettre la fortune en jeu, & comme la » présence d'un Prince aussi magnanime

rendoit les Soldats invincibles ; c'est comme s'il disoit : Dès que Louis paroît on est assuré de la victoire. Et plus bas il dit encore :

Quel plaisir de te suivre aux rives du Scamandre,
D'y trouver d'Ilion la poëtique cendre,
De juger si les Grecs qui briserent ses Tours,
Firent plus en dix ans que Louis en dix jours.

On ne peut rien de plus délicatement pensé que cette plainte que le même Poëte fait faire à la molesse sur les travaux guerriers de ce grand Monarque, on peut dire que rien n'est mieux imaginé, & que le tour est nouveau. Voici l'endroit.

Hélas ! qu'est devenu ce tems, cet heureux tems,
Où les Rois s'honoroient du nom de faineans,
S'endormoient sur le Trône, & me servant sans honte,
Laissoient leur Sceptre aux mains ou d'un Maire ou d'un Comte.
Aucun soin n'approchoit de leur paisible Cour ;
On reposoit la nuit, on dormoit tout le jour ;
Seulement au printems, quand Flore dans les plaines

Faisoit taire des vents les bruyantes haleines ;
Quatre bœufs attelés d'un pas tranquile & lent
Promenoient dans Paris le Monarque indolent.
Ce doux siécle n'est plus, le Ciel impitoyable
A placé sur le Trône un Prince infatigable ;
Il brave mes douceurs, il est sourd à ma voix,
Tous les jours il m'éveille au bruit de ses exploits ;
Rien ne peut arrêter sa vigilante audace,
L'Eté n'a point de feux, l'Hyver n'a point de glace ;
J'entens à son seul nom tous mes sujets frémir.
En vain deux fois la paix a voulu l'endormir,
Loin de moi son courage entraîné par la gloire
Ne se plaît qu'à courir de victoire en victoire.
Je me fatiguerois à te tracer le cours
Des outrages cruels qu'il me fait tous les jours.

*Lutrin, Chant II.*

On doit dire à peu près la même chose du morceau suivant, surtout pour la délicatesse de la Pensée. Boileau dans une Epître à Mr. de Lamoignon où il fait l'éloge de la vie Champêtre, feint qu'à son retour de la Campagne un de ses amis lui parle des victoires du Roi, voici ce qu'il lui fait dire :

Dieu sçait comme les Vers chez vous s'en vont
couler,
Dit d'abord un ami qui veut me cajoler,
Et dans ce tems guerrier & fécond en Achilles,
Croit que l'on fait les Vers comme l'on prend
les Villes;
Mais moi dont le génie est mort en ce moment
Je ne sais que répondre à ce vain compliment,
Et justement confus de mon peu d'abondance,
Je me fais un chagrin du bonheur de la France.

Le même Poëte termine sa premiere Épître au Roi, de la maniere suivante.

Pour moi qui sur ton nom déja brûlant d'écrire
Sens au bout de ma plume expirer la Satire;
Je n'ose de mes Vers vanter ici le prix.
Toutefois si quelqu'un de mes foibles écrits
Des ans injurieux peut éviter l'outrage,
Peut-être pour ta gloire aura-t-il son usage.
Et comme tes exploits étonnant les Lecteurs,
Seront à peine crus sur la foi des Auteurs;
Si quelque esprit malin les veut traiter de fables,
On dira quelque jour pour les rendre croyables:
Boileau qui dans ses Vers plein de sincérité,
Jadis à tout son siécle a dit la vérité,
Qui mit à tout blâmer son étude & sa gloire,
A pourtant de ce Roi parlé comme l'Histoire.

*Epit.* 1.

Le morceau suivant ne le céde point en délicatesse à ceux qu'on vient de voir. C'est ici pareillement une maniere indirecte de louer Louis XIV. Le grand Corneille dans sa Piéce Héroïque de la Toison d'Or fait parler ainsi la France à la Déesse de la Victoire.

Ah! Victoire, pour fils n'ai-je que des Soldats?
La gloire qui les couvre à moi-même funeste,
Sous mes plus beaux succès fait trembler tout le reste.
Ils ne vont aux combats que pour me protéger,
Et n'en sortent Vainqueurs que pour me ravager.
S'ils renversent des murs, s'ils gagnent des Batailles,
Ils prennent droit par-là de ronger mes entrailles.....
Mon Roi que vous rendez le plus puissant des Rois,
En goûte moins le fruit de ses propres exploits,
Du même œil dont il voit ses plus nobles Conquêtes,
Il voit ce qu'il leur faut sacrifier de têtes.
De ce glorieux Trône où brille sa vertu
Il tend sa main auguste à son Peuple abattu;
Et comme à tout moment la commune misére

Rappelle

Rappelle en son grand cœur les tendresses de
pere ;
Ce cœur se laisse vaincre aux vœux que j'ai formés
Pour faire respirer ce que vous oppimez.

Le Pere du Cerceau s'adresse à sa Muse & lui parle de la maniere suivante dans une Épître pour Monseigneur le Dauphin qui étoit alors dans la plus tendre enfance, & qui est aujourd'hui Louis X V. C'est après l'avoir exhortée à n'approcher de l'auguste Prince qu'avec beaucoup de respect. Le tour qu'il prend est tout-à-fait ingénieux, noble & délicat.

Vous me direz : Prince tant soit-il grand
Si jeune encor, entrevoit-il son rang ?
De son berceau touchant à la Couronne,
Distingue-t-il l'éclat qui l'environne ?
Et de Louis présomptif successeur,
De son destin connoît-il la grandeur ?
Muse, il la sent s'il ne sait la connoître ;
Dans les Héros que pour régner fait naître
Des grands Bourbons la Royale Maison,
Le sang inspire & prévient la raison.
Le noble instinct qui dans leur cœur domine
Rappelle en eux leur auguste origine,

Et de ce ſang reçu de tant de Rois
La Majeſté reclame tous les droits.
Allez donc, Muſe, & déſormais inſtruite
Sur ces leçons réglez votre conduite;
De ce Soleil ſous l'enfance éclipſé,
N'approchez point d'un air trop empreſſé.
Souhaitez-lui les vertus de ſon pere,
Ajoûtez-y les graces de la mere,
L'ame & le cœur du Dauphin ſon ayeul;
De Louis tout, il comprend tout lui ſeul.

Le même Poëte en faiſant la deſcription d'une Campagne charmante de laquelle on voit la Machine de Marly, prend occaſion de faire un éloge Poëtique de cette célébre invention de l'Art; & de donner adroitement & comme en paſſant une haute idée du grand Roi pour qui elle avoit été faite.

Mais, ô Dieux! qu'eſt-ce que je vois!
Que de prodiges à la fois,
Quelle merveilleuſe ſtructure!
Je me trompe, ou l'Art envieux
Semble vouloir en ces beaux lieux
Le diſputer à la nature.
N'eſt-ce point un enchantement
Qui m'impoſe agréablement?

L'Onde s'éléve par étage
Montant par cent tuyaux divers,
Et se faisant avec courage
Un nouveau chemin dans les airs,
S'empresse d'aller rendre hommage
Au plus grand Roi de l'Univers.
Ici du haut d'une éminence
Je la vois se précipiter,
Puis se répandre & serpenter
Dans ce charmant lieu de plaisance
Où Louis trouve tant d'attraits.
Là redoublant sa violence,
Elle entre en des conduits secrets;
D'où vers le Ciel elle s'élance,
Et contribuant quelque fois
Au plaisir du meilleur des Rois,
Elle en fait à toute la France.

Les connoisseurs dans le genre de Pensées nobles & délicates ont remarqué avec raison celle de l'Empereur Titus dans la Tragédie de ce nom par Mr. Racine. Il aimoit la Reine Bérénice, mais il sentoit bien qu'il ne pouvoit l'épouser sans déplaire aux Romains. Parmi toutes les raisons qu'il allégue pour lui faire comprendre qu'il faut qu'ils se séparent l'un de l'autre, il lui parle ainsi :

Je sais tous les tourmens où ce dessein me livre,
Je sens bien que sans vous je ne saurois plus vivre,
Que mon cœur de moi-même est prêt à s'éloigner,
Mais il ne s'agit plus de vivre, il faut régner.

Il y a une délicatesse infinie dans ce dernier Vers, & tout homme de goût comprend le sens de ces mots *Il ne s'agit plus de vivre.*

Voici comme un échantillon d'une Pensée naturelle, c'est-à-dire d'une Pensée dont la force du sentiment fait tout le prix, où la nature toute pure se fait sentir sous l'apparence des expressions les plus simples; c'est un petit dialogue entre un Passant & une Tourterelle.

*Le Passant.*

Que fais-tu dans ce bois, plaintive Tourterelle?

*La Tourterelle.*

Je gémis, j'ai perdu ma compagne fidelle.

*Le Passant.*

Ne crains-tu point que l'Oiseleur

Ne te fasse mourir comme elle ?

*La Tourterelle.*

Si ce n'est lui, ce sera ma douleur.

Il y a beaucoup de finesse dans ce tour que prend Mr. de la Motte pour louer Mr. le Duc d'Orléans, alors Régent du Royaume. Il lui parle ainsi dans une Épître dédicatoire.

Je rappelle ton premier âge
Quand nous faisions l'apprentissage
Moi d'Auteur & toi de Héros ;
Phœbus me sourioit & j'arrangeois des mots,
Mars au grand Art de vaincre instruisoit ton courage ;
Et leurs Elèves nous faisions
Moi des discours & toi des actions.

On sent que cette comparaison du Poëte au Prince loin de choquer, tourne toute entiere à la gloire du Héros, puisque le Poëte affecte de faire sentir l'extrême disproportion du talent de l'un à celui de l'autre. *Moi des discours & toi des actions.*

*Epitaphe du Maréchal de Rantzau.*

Le Maréchal de Rantzau avoit reçu tant de blessures à la guerre qu'il en étoit tout mutilé; il y avoit perdu un bras, une jambe, un œil, une oreille. Après sa mort il parut une Épitaphe à ce sujet qui est fort estimée pour le caractere de sublimité qui y régne. L'Auteur s'adresse au Tombeau de ce célébre Général.

Du Corps du grand Rantzau tu n'as qu'une des parts,
L'autre moitié resta dans les plaines de Mars;
Il dispersa par-tout ses membres & sa gloire;
Tout abattu qu'il fut il demeura vainqueur:
Son sang fut en cent lieux le prix de sa victoire,
Et Mars ne lui laissa rien d'entier que le cœur.



## CHAPITRE III.

### *Des Sentimens.*

LA matiere dont nous allons parler a un rapport immédiat avec la précédente ; car avoir de grands sentimens, c'est penser noblement, mais comme le terme de pensée, à proprement parler, s'entend des productions de l'esprit, & que celui de Sentimens s'entend des affections du cœur, nous avons crû devoir séparer ces deux objets. Nous allons donc considérer les pensées relativement aux différentes impressions de notre Ame & dans l'ordre des Sentimens, mais de Sentimens que l'esprit a su rendre souvent avec beaucoup de délicatesse. On sait, comme nous l'avons déjà remarqué, qu'outre la délicatesse dans les pensées qui vient purement de l'esprit, il y en a une qui vient des Sentimens & où l'affection a plus de part que l'intelligence ; ainsi nous n'envisageons ici les pensées que comme les expressions des grands Sentimens dont nous nous sommes pro-

posés de donner des exemples. Telles sont les pensées qui expriment le Sentiment d'une noble ambition, d'une gloire bien placée, d'une tendresse vive & même d'une haine forte, & en général de toutes celles qui peignent quelque grande agitation de l'Ame. Le Sentiment fait tout l'effet dans ces sortes de pensées, il en est l'objet principal & dominant : le tour que le Poëte a pris pour le rendre n'en est que l'accessoire ; ce n'est pas de ce côté-là qu'on doit arrêter son esprit, car souvent les Sentimens sont exprimés en deux ou trois mots fort simples par eux-mêmes. On en verra des exemples dans le genre sublime.

A l'égard de l'utilité dont ces sortes d'exemples peuvent être aux jeunes gens, on peut dire en un sens des sentimens ce qu'on a dit de l'étude, savoir qu'ils nourrissent & fortifient l'esprit par les sublimes vérités qu'ils lui présentent. Les grands Sentimens nous élevent au-dessus de nous-mêmes, ils multiplient nos idées, & les rendent plus variées & plus vives, ils nous déployent, pour ainsi dire, toute l'Ame des grands hommes de l'antiquité, nous y voyons comme ils pensoient & sur

quel ton, s'il est permis de s'exprimer ainsi, leurs entretiens étoient montés. On est ravi d'entendre des discours pleins de cette grandeur & de cette noblesse Romaine qui, selon la remarque d'un homme célébre (*a*), ne se trouve presque plus que dans les livres. Or comme il arrive qu'on prend le Sentiment de ceux avec qui on vit ordinairement, il est vrai de dire que les jeunes gens ne peuvent que profiter de ces sortes d'exemples qu'on leur met sous les yeux. Ils s'accoutument par-là à sentir le beau & à goûter des maximes de sagesse. Ils peuvent prendre de ces grands hommes cette noblesse, cette grandeur d'ame, cet amour de la Justice & du bien public qui éclate dans tous leurs discours. En un mot, c'est une vérité incontestable que les grands Sentimens élevent l'Ame & nourrissent le courage. En écoutant le langage des Princes & des grands hommes ; en lisant tous les traits sententieux qui partoient de leur bouche, on prend insensiblement du goût pour la vertu & il se fait sur l'esprit une impression insensible qui tourne au profit des mœurs. La pente aux vices se corrige par l'exemple des vertus.

(*a*) M. Rollin.

## *Sentimens dignes des Rois.*

Le Poëte fait parler l'Empereur Titus dans le morceau suivant.

Je ne prens point pour Juge une Cour Idolâtre,
Paulin, je me propose un plus ample Théâtre,
Et sans prêter l'oreille à la voix des Flatteurs,
Je veux par votre bouche entendre tous les cœurs.
Vous me l'avez promis .... le respect & la crainte
Ferment autour de moi le passage à la plainte;
Pour mieux voir, cher Paulin, & pour entendre mieux,
Je vous ai demandé des oreilles, des yeux;
J'ai mis même à ce prix mon amitié secrete:
J'ai voulu que des cœurs vous fussiez l'interprête,
Qu'au travers des flatteurs votre sincérité
Fit toujours jusqu'à moi passer la vérité.

Et ailleurs le même Empereur dit.

Sont-ce là ces projets de grandeur & de gloire;
Qui devoient dans les cœurs consacrer ma mémoire?

Depuis huit jours je regne, & jusques à ce jour,
Qu'ai-je fait pour l'honneur ? J'ai tout fait pour l'amour.
D'un tems si précieux quel compte puis-je rendre ?
Où sont ces heureux jours que je faisois attendre,
Quels pleurs ai-je séchés ? Dans quels yeux satisfaits
Ai-je déjà gouté le fruit de mes bienfaits ?
L'Univers a-t-il vû changer ses destinées ?
Sai-je combien le Ciel m'a compté de journées ?
Et de ce peu de jours si long-tems attendus,
Ah malheureux ! combien j'en ai déjà perdus !

*Titus & Berenice de Racine.*

## *Langage d'un Roi.*

Ce sont les justes Dieux qui, tous Rois que nous sommes,
Punissent nos forfaits ainsi que ceux des hommes,
Et qui ne nous font part de leur sacré pouvoir
Que pour le mesurer aux regles du devoir.
Heureux est donc le Prince, heureux sont ses sujets
Quand il se fait Justice ainsi qu'à ses sujets.

*Andromede de Corneille.*

Que les Rois doivent préférer les intérêts de leurs sujets à tout autre devoir.

Mais la reconnoissance & l'hospitalité
Sur les ames des Rois n'ont qu'un droit limité,
Quoique doive un Monarque, & dût-il sa Couronne,
Il doit à ses sujets encor plus qu'à personne,
Et cesse de devoir quand la dette est d'un rang
A ne point s'acquitter qu'aux dépens de leur sang.

*Mort de Pompée, Corneille.*

Il importe aux Monarques
Qui veulent aux vertus rendre de dignes marques,
De les savoir connoître & non pas ignorer
Ceux d'entre leurs sujets qu'ils doivent honorer.

*Domsanche, Corneille.*

## *Condition des Rois.*

Triste destin des Rois ! esclaves que nous sommes,
Et des rigueurs du sort & des discours des hommes,
Nous nous voyons sans cesse assiégez de témoins,

Et les plus malheureux osent pleurer le moins.

*Iphigénie de Racine.*

L'Empereur Phocas dépeint de cette maniere le fardeau de la Royauté à un de ses confidens.

Crispe, il n'est que trop vrai, la plus belle
Couronne
N'a que de faux brillans dont l'éclat l'environne,
Et celui dont le Ciel pour un Sceptre fait choix,
Jusqu'à ce qu'il le porte en ignore le poids.
Mille & mille douceurs y semblent attachées
Qui ne sont qu'un amas d'amertumes cachées;
Qui croit les posséder les sent s'évanouir,
Et la peur de les perdre empêche d'en jouir,

*Héraclius de Corn.*

## MINISTERE.

### *Poids du Ministere des Affaires d'un Etat,*

Le Poëte fait parler dans les Vers suivans un Ministre d'État qui fait le portrait des soins pénibles de son Emploi.

Hélas! que dites-vous, apparence trop vaine?
Le bonheur est-il fait pour le rang qui m'enchaîne?

Vous ne pénétrez point les ſombres profondeurs
Des maux qui ſont cachés ſous l'éclat des grandeurs.
Quel accablant fardeau ! tout prévoir, tout conduire,
Entourés d'envieux unis pour nous ſéduire ;
Reſponſables du ſort & des événemens,
Des miſeres du Peuple & des brigues des Grands.
Réünir ſeul enfin par un triſte avantage
Tous les ſoins, tous les maux que l'Empire partage.
Voilà le joug brillant auquel je ſuis lié,
Sort toujours déplorable & toujours envié.
Ma fortune eſt un poids que chaque jour aggrave.
Maître & Juge de tout ; de tout on eſt eſclave.
Et régir des mortels le deſtin inconſtant,
N'eſt que le triſte droit d'apprendre à chaque inſtant
Leurs mépriſables vœux, leurs peines dévorantes,
Leurs vices trop réels, leurs vertus apparentes ;
Et de voir de plus près l'affreuſe vérité
Du néant des grandeurs & de l'humanité.

*Greſſet, Edouard III. Trag.*

L'Empereur Galba parle ainsi à ses Ministres à qui il avoit demandé leur avis, & qui étoient de différens sentimens.

Qu'un Prince est malheureux, quand de ceux qu'il écoute
Le zéle cherche à prendre une diverse route;
Et que l'attachement qu'ils ont au propre sens
Pousse jusqu'à l'aigreur des conseils différens.
Ne me trompai-je point, & puis-je nommer zéle
Cette haine à tous deux obstinément fidele;
Qui peut-être en dépit des maux qu'elle prévoit
Seule en mes intérêts se consulte & se croit.

*Othon de Corn.*

Réponse d'un Roi à un de ses Courtisans qui lui demandoit la permission de se battre en duel.

Un Roi dont la prudence a de meilleurs objets
Est meilleur ménager du sang de ses sujets;
Je veille pour les miens, mes soucis les conservent,
Comme le Chef a soin des membres qui le servent;
Ainsi votre raison n'est pas raison pour moi;
Vous parlez en Soldat, je dois agir en Roi.

*Cid, Corn.*

Grimoal Comte de Bénevent qui avoit conquis le Royaume de Lombardie sur Pertharite, parle ainsi à un de ses confidens qui lui proposoit d'user de son autorité & de son pouvoir dans une circonstance où cette voye auroit été odieuse.

Laissons aux mauvais Rois leurs damnables maximes,
Je hais l'art de régner qui se permet des crimes;
De quel front donnerois-je un exemple aujourd'hui,
Que mes loix dès demain puniroient en autrui?
Le pouvoir absolu n'a rien de redoutable,
Dont à sa conscience un Roi ne soit comptable,
L'amour l'excuse mal s'il régne injustement,
Et l'amant couronné doit n'agir qu'en amant.

*Pertharite de Corn.*

## *Que le sacré caractere des Rois est ineffaçable.*

Un véritable Roi qu'opprime un sort contraire,
Tout opprimé qu'il est garde son caractere;
Ce nom lui reste entier sous les plus dures lois,
Il est dans les fers même égal aux plus grands Rois.

*Attila de Corneil.*

*Même*

*Même maxime à l'occasion d'un Roi détrôné par un Usurpateur.*

Un Roi quoique vaincu garde son caractere,
Aux fideles sujets sa vûe est toujours chere ;
Au moment qu'il paroît les vainqueurs les plus grands,
Pour vertueux qu'ils soient, ne sont que des tirans ;
Et dans le fonds des cœurs sa présence fait naître
Un mouvement secret qui les rend à leur maître :
Le tenir dans les fers avec le nom de Roi,
C'est soulever pour lui les Peuples contre moi.

*C'est Grimeal qui parle de Pertharite dans la Piéce de ce nom.*

Réponse d'Arsace, fondateur de l'Empire des Parthes, à son fils qui lui conseilloit de ne pas craindre les Rois ses voisins sur ce qu'il ne tiendroit pas les Traités faits avec eux.

Prince, on n'est pas toujours suivi de la victoire,
Un Roi ne doit jamais, s'enyvrant de la gloire,
Négliger l'équité parce qu'il est heureux ;

La fortune souvent a des retours fâcheux ;
Et tel a vû long-tems sa grandeur infinie
Que le sort à la fin couvre d'ignominie.
Ce n'est pas que frappé d'une indigne terreur
Je craigne de ces Rois l'envie & la fureur ;
Mais s'il faut avec eux recommencer la guerre
Justifions nos droits au reste de la Terre,
Otons un vain prétexte à leur inimitié,
Et des Parthes lassés prenons quelque pitié.
Je sais qu'en triomphant les Etats s'affoiblissent,
Le Monarque est vainqueur & les Peuples gémissent ;
Dans le rapide cours de ses vastes projets,
La gloire dont il brille accable ses sujets ;
Il faut donc détourner une guerre odieuse
Peut-être également funeste & glorieuse.

*Tiridate de Campistron.*

Prusias Roi de Bithynie Prince foible, parle ainsi de son fils Nicomede.

Il n'est plus mon sujet qu'autant qu'il le veut être,
Et qui me fait régner en effet est mon Maître :
Pour paroître à mes yeux son mérite est trop grand ;
On n'aime point à voir ceux à qui l'on doit tant.

*Nicomede de Corn.*

*Sur le même ſujet.*

Qu'un Monarque eſt heureux quand parmi ſes ſujets
Ses yeux n'ont point à voir de plus nobles objets,
Qu'au-deſſus de ſa gloire il ne connoît perſonne,
Et qu'il eſt le plus digne enfin de ſa Couronne.

*Sureña de Corn.*

*Même ſujet.*

Tous les Rois ſont jaloux du ſouverain pouvoir,
Ils aiment qu'on leur doive & ne peuvent devoir,
L'on n'a jamais de droit ſur leur reconnoiſſance,
Et rien à leurs ſujets n'acquiert l'indépendance,
Ils ont pour qui les ſert des graces, des faveurs.
Et reglent à leur choix l'emploi des plus grands cœurs.

*Ageſilas de Corn.*

*Même ſujet.*

Un Confident parle ainſi à un Roi.

Soutenez votre Sceptre avec l'autorité
Qu'imprime au front des Rois leur propre Majeſté.

Un Roi doit pouvoir tout & ne sait pas bien l'être,
Quand au fonds de son cœur il souffre un autre Maître.

*Pertharite, Corn.*

## *Même sujet.*

### On parle à un Roi.

Ne hasardez, Seigneur, que dans l'extrémité,
Le redoutable effet de votre autorité ;
Alors qu'il réussit, tout fait jour, tout lui céde :
Mais aussi quand il manque, il n'est plus de reméde ;
Il faut pour déployer le souverain pouvoir
Sureté toute entiere ou profond désespoir.

*Othon de Corn.*

Un Prince quoique rempli d'ambition ne doit jamais la satisfaire par une lâcheté ou par un crime. Le Poëte met les paroles suivantes dans la bouche de la célébre Cléopatre Reine d'Égypte.

J'ai de l'ambition, & soit vice ou vertu,
Mon cœur sous son fardeau veut bien être abbatu ;
J'en aime la chaleur & la nomme sans cesse,

La feule paffion digne d'une Princeffe.
Mais je veux que la gloire anime fes ardeurs,
Qu'elle mene fans honte au faîte des grandeurs,
Et je les défavoue alors que fa manie
Nous préfente le Trône avec ignominie.

*Mort de Pompée, Corn.*

Les fentimens de gloire que donne aux Prince le haut rang où ils font élevés, font un grand frein pour réprimer leurs paffions. C'eft cette même Cléopatre qui répond à ces paroles: *L'amour certes fur vous a bien peu de puiffance.*

Les Princes ont cela de leur haute naiffance,
Leur ame dans leur fang prend des impreffions
Qui deffous leur vertu rangent leurs paffions.
Leur générofité foumet tout à leur gloire,
Tout eft illuftre en eux quand ils daignent fe croire;
Et fi le Peuple y voit quelques déréglemens,
C'eft quand l'avis d'autrui corrompt leurs fentimens.

*Ibid.*

Camille Dame Romaine, du tems de Tullius un des premiers Rois de l'ancienne Rome, & qui permit le combat des

trois Horaces & des trois Curiaces, s'exprime ainsi.

Les Dieux à notre Prince ont inspiré ce choix,
Et la voix du Public n'est pas toujours leur
voix.
Ils descendent bien moins dans de si bas étages
Que dans l'ame des Rois leurs vivantes images,
De qui l'indépendante & sainte autorité
Est un rayon secret de leur Divinité.

*Horaces, de Corn.*

## *Sentimens de grandeur d'ame.*

Je suis Reine sans Sceptre & n'en ai que le titre
Le pouvoir m'en est dû, le tems en est l'arbitre ;
Si vous m'avez servie en généreux amant ;
Quand j'ai reçu du Ciel le plus dur traitement
J'ai tâché d'y répondre avec toute l'estime
Que pouvoit en attendre un cœur si magnanime.
Pouvois-je en cet exil davantage sur moi ?
Je ne veux point d'époux que je n'en fasse un
Roi,
Et je n'ai pas une ame assez basse & commune
Pour en faire l'appui de ma triste fortune.

*Dom Sanche d'Arrag. de Corn.*

Dans la Tragédie de Zaïre on vient annoncer à Orosmane Soudan de Jérusalem le retour d'un Esclave Chrétien, lequel avoit passé en France sur sa foi & qui demandoit audience : Orosmane dit qu'il peut entrer, & demande pourquoi il ne se présente pas ; l'Officier qui l'avoit annoncé dit ces paroles :

Dans la premiere enceinte il arrête ses pas ;
Seigneur, je n'ai pas crû qu'aux regards de son Maître
Dans ces augustes lieux un Chrétien pût paroître.

*Réponse d'Orosmane.*

Qu'il paroisse en tous lieux sans manque de respect,
Chacun peut désormais jouir de mon aspect ;
Je vois avec mépris ces maximes terribles
Qui font de tant de Rois des tirans invisibles.

*Zaïre de Volt.*

*Suite du même sujet.*

Orosmane parle ainsi à Nérestan, Chevalier François.

Chrétien, je ſuis content de ton noble courage;
Mais ton orgueil ici ſe ſeroit-il flatté
D'effacer Oroſmane en générosité?
Reprens ta liberté, remporte tes richeſſes,
A l'or de ces rançons joins mes juſtes largeſſes;
Au lieu de dix Chrétiens que je dûs t'accorder,
Je t'en veux donner cent, tu peux les demander:
Qu'ils aillent ſur tes pas apprendre à ta Patrie
Qu'il eſt quelques vertus au fonds de la Syrie.
Qu'ils jugent en partant qui méritoit le mieux
Des Luſignans (a) & moi l'Empire de ces lieux.

*Ibid.*

Érixe Reine de Gétulie parle ainſi au ſujet de Maſiniſſe Roi de Numidie. On peut remarquer dans cet endroit ſinguliérement l'élévation des Sentimens & la pompe des Vers.

Je ſai bien que des Rois la fiere deſtinée
Souffre peu que l'amour régle leur hyménée;
Et que leur union, ſouvent pour leur malheur,
N'eſt que du Sceptre au Sceptre & non du cœur au cœur:
Mais je ſuis au deſſus de cette erreur commune,
J'aime en lui ſa perſonne autant que ſa fortune,
Et je n'en exigeai qu'il reprit ſes Etats,

(a) Les Luſignans avoient été Rois de Jéruſalem.

Que

Que de peur que mon Peuple en fit trop peu de
cas.
Des actions des Rois ce téméraire arbitre
Dédaigne insolemment ceux qui n'ont que le
titre :
Jamais d'un Roi sans Trône il n'eut souffert la
loi,
Et ce mépris peut-être eut passé jusqu'à moi.
Il falloit qu'il lui vît sa Couronne à la tête,
Et que ma main devînt sa derniere conquête;
Si nous voulions régner avec l'autorité
Que le juste respect doit à la dignité.

*Sophonisbe de Corn.*

L'Empereur Titus aimoit la Reine Bérénice, il auroit voulu l'épouser, mais il ne pouvoit le faire sans soulever les Romains à qui ce choix déplaisoit. C'est à cette occasion qu'il tient ce langage.

Moi qui n'ai que les Dieux au-dessus de ma tête;
Qui ne vois plus de rang digne de ma conquête;
Du Trône où je me sieds puis-je aspirer à rien
Qu'à posséder un Cœur qui n'aspire qu'au mien?

Mais c'est à cette occasion que Flavian son Confident lui dit ces paroles :

Quand aux feux les plus beaux un Monarque
défére,
Il s'en fait un plaisir & non pas une affaire,
Et regarde l'amour comme un lâche attentat
Dès qu'il veut prévaloir sur la raison d'Etat,
Son grand cœur au-dessus des plus dignes amorces,
A ce devoir pressant laisse toutes leurs forces ;
Et son plus doux espoir n'ose lui demander
Ce que sa dignité ne lui peut accorder.

*Tite & Bérénice de Corn.*

Le Poëte fait parler ainsi une Reine (a) aimée de deux Princes & qui pouvoient lui être d'un grand secours.

Celles de ma naissance ont horreur des bassesses,
Leur sang tout généreux hait ces molles adresses ;
Quelque soit le secours qu'ils (b) me puissent
offrir,
Je croirai faire assez de le daigner souffrir.
Je verrai leur amour, j'éprouverai sa force,
Sans flatter leurs désirs, sans leur jetter d'amorce,

(a) Rodogune, Princesse des Parthes.
(b) Antiochus & Séleucus fils de Cléopatre, Reine de Syrie.

Et s'il est assez fort pour me servir d'appui,
Je le ferai régner, mais en régnant sur lui. . . .
Plus la haute naissance approche des Couronnes,
Plus cette grandeur même asservit nos personnes.
Nous n'avons point de cœur pour aimer ni haïr;
Toutes nos passions ne savent qu'obéir.

*Rodogune de Corn.*

Pulcherie sœur d'Héraclius, lui faisoit une sorte de reproche de ce qu'il ne haïssoit pas le tiran Phocas autant qu'il l'avoit dû : car il est bon de savoir que Phocas croyoit qu'Héraclius étoit son fils, lors même que celui-ci protestoit qu'il étoit Héraclius & non Martian. Héraclius répond ainsi à Pulcherie.

La générosité suit la belle naissance
Dans cette grandeur d'ame un vrai Prince affermi
Est sensible aux malheurs même d'un ennemi.
La haine qu'il lui doit ne le sauroit deffendre
Quand il se voit aimé de s'en laisser surprendre;
Et trouve assez souvent son devoir arrêté
Par l'effort naturel de sa propre bonté.

*Héraclius de Corn.*

Les Vers suivans peuvent nous faire conjecturer qu'un Prince, comme, par exemple, le fils d'un Roi qui ignoreroit la noblesse de son origine & seroit élevé dans une condition obscure, éprouveroit des Sentimens dignes de sa naissance & infiniment au-dessus de celle dont il croiroît par erreur descendre.

C'est un Prince tel qu'on vient de le dire qui ne connoissoit pas sa véritable origine & qui étoit persuadé d'en avoir une très-basse, qui répond ainsi à des personnes qui lui demandent s'il se connoît bien. On doit remarquer combien ce morceau est travaillé, tant les Vers suivans sont harmonieux.

Si j'étois quelqu'enfant épargné des tempêtes,
Livré dans un désert à la merci des bêtes,
Exposé par la crainte ou par l'inimitié,
Rencontré par hasard & nourri par pitié;
Mon orgueil à ce bruit prendroit quelque espérance
Sur votre incertitude & sur mon ignorance;
Je me figurerois ces destins merveilleux
Qui tiroient du néant ces Héros fabuleux,
Et me revétitois des brillantes chimeres
Qu'osa former pour eux le loisir de nos peres.

Car enfin je ſuis vain, & mon ambition
Ne peut s'examiner ſans indignation;
Je ne puis regarder Sceptre ni Diadême
Qu'ils n'emportent mon ame au-delà d'elle-même:
Inutiles élans d'un vol impétueux,
Que pouſſe vers le Ciel un cœur préſomptueux.
Je ſuis fils d'un Pêcheur & non pas d'un infame,
La baſſeſſe du ſang ne va pas juſqu'à l'ame;
Et je renonce aux noms de Comte & de Marquis
Avec bien plus d'honneur qu'aux ſentimens de fils.

*Dom Sanche de Corn.*

Réponſe d'un homme de grande naiſſance à une Reine qui vouloit exiger de lui une choſe qu'il regardoit comme une tache pour ſon nom.

Lorſque le deshonneur ſouille l'obéiſſance,
Les Rois peuvent douter de leur toute-puiſſance;
Qui la haſarde alors n'en ſait pas bien uſer,
Et qui veut pouvoir tout ne doit pas tout oſer.
Jamais un Souverain ne doit compte à perſonne
Des dignités qu'il fait & des grandeurs qu'il donne.

S'il eſt d'un ſort indigne ou l'auteur ou l'ap-
pui ;
Comme il le fait lui ſeul, la honte eſt toute à
lui.
Mais diſpoſer d'un ſang que j'ai reçu ſans ta-
che,
Avant que le ſouiller il faut qu'on me l'arra-
che :
J'en dois compte aux ayeux dont il eſt hérité,
A toute leur famille, à leur poſtérité.

*Dom Sanche de Corn.*

Campiſtron dans la Tragédie d'Alcibiade fait parler ainſi le célébre Général Athénien à Palmis fille d'Artaxerxe Roi de Perſe.

Souvenez-vous, Madame,
Que ſi dans mes ayeux je ne vois point de Rois,
J'ai fait connoître au moins mon nom par mes
exploits ;
Que ſi pour vous aimer il faut une Couronne,
Ce n'eſt pas la vertu, c'eſt le ſort qui la don-
ne ;
Qu'enfin s'il n'a pas mis un Sceptre dans ma
main,
Je ne dois point rougir des fautes du deſtin.

La même penſée eſt dans le portrait ſuivant.

## *Portrait du grand Prince de Condé.*

J'ai le cœur comme la naiſſance,
Je porte dans les yeux un feu vif & brillant ;
J'ai de la foi, de la conſtance,
Je ſuis prompt, je ſuis fier, généreux & vaillant ;
Rien n'eſt comparable à ma gloire ;
Le plus fameux Héros qu'on vante dans l'Hiſtoire
Ne me le ſauroit diſputer :
Si je n'ai pas une Couronne ;
C'eſt la fortune qui la donne ;
Il ſuffit de la mériter.

## *Sentimens de valeur.*

Un Poëte met les Vers ſuivans dans la bouche du vaillant Achille à qui Agamemnon venoit de déclarer qu'il falloit renoncer au ſiége de Troyes, parce que les Oracles avoient déclaré qu'il y périroit.

Moi, je m'arrêterois à de vaines menaces ;
Et je fuirois l'honneur qui m'attend ſur vos traces ?

Les Parques à ma mere, il eſt vrai, l'ont prédit
Lorſqu'un époux mortel fut reçu dans ſon lit :
Je puis choiſir, dit-on, ou beaucoup d'ans ſans
gloire,
Ou peu de jours ſuivis d'une longue mémoire.
Mais puiſqu'il faut enfin que j'arrive au tom-
beau,
Voudrois-je, de la Terre inutile fardeau,
Trop avare d'un ſang reçu d'une Déeſſe,
Attendre chez mon pere une obſcure vieilleſſe;
Et toujours de la gloire évitant le ſentier,
Ne laiſſer aucun nom & mourir tout entier?
Ah! ne nous formons point ces indignes obſta-
cles,
L'honneur parle, il ſuffit, ce ſont là nos Ora-
cles.
Les Dieux ſont de nos jours les Maîtres ſouve-
rains;
Mais, Seigneur, notre gloire eſt dans nos pro-
pres mains.
Pourquoi nous tourmenter de leurs ordres ſu-
prêmes,
Ne ſongeons qu'à nous rendre immortels com-
me eux-mêmes,
Et laiſſant faire au ſort, courons où la valeur
Nous promet un deſtin auſſi grand que le leur;
C'eſt à Troye & j'y cours, &c.

*Iphigénie de Racine.*

Une vertu parfaite a besoin de prudence,
Et doit considérer pour son propre intérêt
Et les tems où l'on vit & les lieux où l'on est.
La grandeur du courage en une ame Royale
N'est sans cette vertu qu'une vertu brutale.

*Nicomede de Corn.*

Image de la noble fierté & de la grandeur d'ame que conserve un Souverain même après avoir été vaincu par ses ennemis. C'est Mithridate qui parle.

Je suis vaincu : Pompée a saisi l'avantage
D'une nuit qui laissoit peu de place au courage ;
Mes Soldats presque nuds, dans l'ombre intimidés ;
Les rangs de toutes parts mal pris & mal gardés ;
Le désordre par-tout redoublant les allarmes ;
Nous-mêmes contre nous tournant nos propres armes ;
Les cris que les rochers renvoyoient plus affreux,
Enfin toute l'horreur d'un combat ténébreux.
Que pouvoit la vertu dans ce trouble funeste ?
Les uns sont morts, la fuite a sauvé tout le reste ;
Et je ne dois la vie à ce commun effroi
Qu'au bruit de mon trépas que je laisse après moi....

Mais pour tenter encor de nouvelles conquêtes;
Quand je ne verrois pas des routes toutes prê-
tes,
Quand le sort ennemi m'auroit jetté plus bas,
Vaincu, persécuté, sans secours, sans Etats,
Errant de Mers en Mers, & moins Roi que Pi-
rate,
Conservant pour tous biens le nom de Mithri-
date.
Apprenez (a) que suivi d'un nom si glorieux,
Par tout de l'Univers j'attacherois les yeux;
Et qu'il n'est point de Rois, s'ils sont dignes de
l'être,
Qui sur le Trône assis n'enviassent peut-être
Au-dessus de leur gloire un naufrage élevé,
Que Rome & quarante ans ont à peine achevé.

*Mithridate de Rac.*

(a) Il parle à Monime qu'il vouloit épouser.

## AMOUR DE LA PATRIE.

### *Idée de la vertu Romaine.*

Avant que le combat célébre des trois Horaces & des trois Curiaces se donnât, un des Curiaces se voyant obligé de se battre contre un des Horaces qui étoit son beau-frere, lui adresse ces paroles.

Le triste & fier honneur m'émeut sans m'ébranler,
J'aime ce qu'il me donne, & je plains ce qu'il m'ôte ;
Et si Rome demande une vertu plus haute,
Je rend graces aux Dieux de n'être pas Romain
Pour conserver encor quelque chose d'humain.

Mais Horace lui répond :

Si vous n'êtes Romain, soyez digne de l'être ;
Et si vous m'égalez, faites le mieux paroître.
La solide vertu dont je fais vanité
N'admet point de foiblesse avec sa fermeté....
Contre qui que ce soit que mon Pays m'employe,
J'accepte aveuglément cette gloire avec joye.
Celle de recevoir de tels commandemens
Doit étouffer en nous tous autres sentimens ;
Qui près de le servir considere autre chose,
A faire ce qu'il doit lâchement se dispose :
Ce droit saint & sacré rompt tout autre lien,
Rome a choisi mon bras, je n'examine rien.
Avec une allégresse aussi pleine & sincere
Que j'épousai la sœur, je combattrai le frere :
Et pour trancher enfin ce discours superflus,
Albe vous a nommé, je ne vous connois plus.

*Horaces de Corn.*

Camille niéce de l'Empereur Galba, vouloit inspirer à ce Prince de nommer Othon pour son successeur & de le préférer à Pison qu'elle n'aimoit point au lieu qu'elle aimoit Othon. Il est bon de remarquer avec quelle dignité le grand Corneille fait parler cette Princesse sur une pareille matiere, & quelle tournure adroite il prête aux raisons qu'elle allégue pour venir à son but.

Il est d'autres Héros (*a*) dans un si vaste Empire;
Il en est qu'après vous on se plairoit d'élire,
Et qui sauroient mêler, sans vous faire rougir,
L'art de gagner les cœurs au grand art de régir.
D'une vertu sauvage on craint un dur Empire,
Souvent on s'en dégoûte au moment qu'on l'admire;
Et puisque ce grand choix me doit faire un Epoux,
Il seroit bon qu'il eut quelque chose de doux:
Qu'on vit en sa personne également paroître
Les graces d'un amant & la fierté d'un Maître;
Et qu'il fut aussi propre à donner de l'amour
Qu'à faire ici sous lui trembler toute sa Cour....
Je ne veux point d'un Trône où je sois leur captive, (*b*)

(*a*) Que Pison.
(*b*) Des Ministres de la Cour.

Où leur pouvoir m'éleve, & quoiqu'il en arrive,
J'aime mieux un époux qui sache être Empereur,
Qu'un époux qui le soit & souffre un Gouverneur.

*Othon de Corn.*

Vorcestre Ministre d'Édouard III. Roi d'Angleterre, avoit été mis en prison par un effet de la jalousie de ses ennemis. Sa fille parle ainsi en sa faveur à un de ceux qui osoient le calomnier.

Arrêtez, à ses mœurs votre respect est dû;
La vertu dans les fers est toujours la vertu.
Sa probité toujours éclaira sa puissance.
Que pour des cœurs voués au crime, à la vengeance,
Le premier rang ne soit que le droit détesté,
D'être injuste & cruel avec impunité:
Pour les cœurs généreux que l'honneur seul inspire,
Ce rang n'est que le droit d'illustrer un Empire;
De donner à son Roi des conseils vertueux,
Et le suprême bien de faire des heureux.
Toi qui peu fait sans doute à ces nobles maximes,

Oses ternir l'honneur par le ſoupçon des crimes ;
Tu prends pour en juger des môdéles trop bas ;
Reſpecte le malheur ſi tu ne le plains pas.
Apprens que dans les fers la probité ſuprême
Commande à ſes tirans & les juge elle-même.

*Trag. d'Edouard III. de Greſſet.*

## *Qu'il n'eſt pas permis de ſe donner la Mort.*

Le Poëte fait parler un homme illuſtre par ſes Emplois, & que la calomnie étoit venu à bout de rendre criminel en apparence. Il étoit menacé de perdre la vie ſur un échaffaut ; un de ſes amis lui conſeilloit de prévenir cette honte par une mort volontaire, mais il lui répond en cès termes.

Quelque honneur qu'à ce ſort la multitude attache,
Attenter ſur ſes jours eſt le deſtin d'un lâche,
Savoir ſouffrir la vie & voir venir la mort,
C'eſt le devoir du ſage, & ce ſera mon ſort.
Le déſeſpoir n'eſt point d'une ame magnanime,

Souvent il est foiblesse, & toujours il est crime.
La vie est un dépôt confié par le Ciel,
Oser en disposer, c'est être criminel.
Du monde où m'a placé la sagesse immortelle,
J'attends que dans son sein son ordre me rappelle.
N'outrons point les vertus par la férocité,
Restons dans la nature & dans l'humanité.

*Gres. Edouard III. Trag.*

## *Sur la Vertu.*

Qu'il ne faut pas s'exposer à la perdre. C'est Pauline femme de Polyeucte qui déclare qu'elle ne verra plus Severe dont elle étoit aimée.

La vertu la plus ferme évite les hasards,
J'assure mon repos que troublent ses regards;
Et pour vous en parler d'une maniere ouverte,
Qui s'expose au péril veut bien trouver sa perte.
Depuis qu'un vrai mérite a pû nous enflammer,
Sa présence toujours a droit de nous charmer;
Outre qu'on doit rougir de s'en laisser surprendre,
On souffre à résister, on souffre à s'en deffendre;
Et bien que la vertu triomphe de ses feux,
La victoire est pénible & le combat douteux.

Porus, Roi d'une partie des Indes, voyant Alexandre dans ses États, après avoir subjugué tous les autres, s'emporte avec une noble fierté contre l'ambition de ce fameux Conquérant, & fait éclater des sentimens dignes d'un grand Roi.

Que vient chercher ici le Roi qui vous envoye?
Quel est ce grand secours que son bras nous octroye?
De quel front ose-t-il prendre sous son appui
Des Peuples qui n'ont point d'autre ennemi que lui?
Avant que sa fureur ravageât tout le monde,
L'Inde se reposoit dans une paix profonde.
Vit-on jamais chez lui nos Peuples en courroux
Désoler un Pays inconnu parmi nous?
Faut-il que tant d'Etats, de Déserts, de Rivieres,
Soient entre nous & lui d'impuissantes barrieres;
Et ne sauroit-on vivre au bout de l'Univers
Sans connoître son nom & le poids de ses fers?
Quelle étrange valeur, qui ne cherchant qu'à nuire,
Embrase tout sitôt qu'elle commence à luire;
Qui n'a que son orgueil pour régle & pour raison,

Qui veut que l'Univers ne soit qu'une prison
Et que Maître absolu de nous, tant que nous sommes,
Ses Esclaves en nombre égalent tous les hommes.
Plus d'Etats, plus de Rois, ses sacrileges mains,
Dessous un même rang rangent tous les humains;
Dans son avide orgueil je sai qu'il nous dévore,
De tant de Souverains nous seuls régnons encore.
Mais que dis-je, nous seuls? Il ne reste que moi
Où l'on découvre encor les vestiges d'un Roi.
Mais c'est pour mon courage une illustre matiere,
Je vois d'un œil content trembler la Terre entiere,
Afin que par moi seul les mortels secourus,
S'ils sont libres, le soient de la main de Porus.

*Alexandre, Racine.*

Il s'agit dans les Vers suivans d'un Héros qui avoit rendu de grands services à une Reine dans sa mauvaise fortune.

Qui vous aima sans Sceptre & se fit votre appui,
Quand vous le recouvrez, est bien digne de lui.

Si le cœur a choisi, vous pouvez faire un Roi.

Elle répond :

Madame, je suis Reine & dois régner sur moi.
Le rang que nous tenons jaloux de notre gloire
Souvent dans un tel choix nous deffend de nous
croire,
Jette sur nos désirs un joug impérieux,
Et dédaigne l'avis & du cœur & des yeux.

*Corn. Dom Sanche d'Arragon.*

### *Fidélité conjugale.*

Zénobie qui comptoit de ne plus recevoir Rhadamiste son époux qui l'avoit jettée dans un Fleuve après l'avoir poignardée, avoit commencé d'écouter les vœux du Prince Arsame, & à prendre du goût pour lui, mais à peine elle retrouve Rhadamiste qu'elle ne songe qu'à bannir de son cœur une passion naissante. Elle parle ainsi :

Etouffons sans regret une honteuse flamme,
C'est à mon époux seul à régner sur mon ame:
Tout barbare qu'il est, c'est un présent des
Dieux
Qu'il ne m'est pas permis de trouver odieux.

Hélas ! malgré mes vœux, malgré sa barbarie,
Je n'ai pû le revoir sans en être attendrie.
Que l'hymen est puissant sur les cœurs vertueux !

*Rhadamiste de Crebil.*

## *Sentimens de tendresse.*

Lusignan Prince du Sang des anciens Rois de Jérusalem, après avoir langui dans les prisons du Soudan de cette Ville, en est retiré par Zaïre Esclave aimée du Soudan. A certains signes il reconnoît qu'elle est sa fille ; il apprend qu'elle suit la Religion des Musulmans ; il déplore son malheur, & lui parle ainsi pour l'engager à se faire Chrétienne.

Ton Dieu que tu trahis, ton Dieu que tu blasphêmes,
Pour toi, pour l'Univers est mort en ces lieux mêmes :
En ces lieux où mon bras le servit tant de fois,
En ces lieux où son sang te parle par ma voix.
Vois ces murs, vois ce Temple envahi par tes Maîtres,
Tout annonce le Dieu qu'ont vangé tes ancêtres ;

Tourne les yeux, sa Tombe est près de ce Palais.
C'est ici la Montagne où lavant nos forfaits,
Il voulut expirer sous les coups de l'impie.
C'est là que de sa tombe il rappella sa vie.
Tu ne saurois marcher dans cet auguste lieu;
Tu n'y peux faire un pas sans y trouver ton Dieu,
Et tu n'y peux rester sans renier ton pere;
Ton honneur qui te parle & ton Dieu qui t'éclaire;
Je te vois dans mes bras & pleurer & frémir,
Sur ton front palissant Dieu met le repentir.
Je vois la vérité dans ton cœur......

ZAYRE.

Ah! mon pere,
Cher auteur de mes jours: Parlez, que dois-je faire?

LUZIGNAN.

M'ôter par un seul mot ma crainte & mes ennuis,
Dire: Je suis Chrétienne.

ZAYRE.

Oui... Seigneur... Je la suis.

LUZIGNAN.

Dieu! reçois son aveu du sein de ton Empire.

*Volt. Zaïre.*

*Expression des sentimens de haine & de vengeance.*

Rodogune Princesse des Parthes, ayant appris que Cléopatre dont elle étoit haïe mortellement, vouloit la faire périr, s'excite elle-même à la vengeance & forme le dessein de la prévenir. C'étoit pour détourner le coup qui la menaçoit & pour vanger la mort de Démétrius Nicanor, son époux, qui avoit été auparavant celui de Cleopatre, & que cette derniere avoit fait tuer en haine de son mariage avec Rodogune.

Sentimens étouffés de colere & de haine,
Rallumez vos flambeaux à celles de la Reine,
Et d'un oubli contraint rompez la dure loi,
Pour rendre enfin justice aux Mânes d'un grand Roi.
Rapportez à mes yeux son image sanglante,
D'amour & de fureur encor étincellante;
Telle que je le vis quand tout percé de coups
Il me cria : *Vengeance, adieu, je meurs pour vous.*
Chere ombre! hélas! bien loin de l'avoir poursuivie,

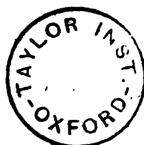
J'allois baiser la main (a) qui t'arracha la vie ;
Rendre un respect de fille (b) à qui versa ton sang,
Mais pardonne aux devoirs que m'impose mon rang. . . .
Après avoir armé pour vanger cet outrage,
D'une paix mal conçue on m'a faite le gage :
Et moi fermant les yeux sur ce noir attentat
Je suivois mon destin en victime d'Etat.
Mais aujourd'hui qu'on voit cette main parricide
Des restes de ta vie (c) insolemment avide,
Vouloir encor percer ce sein infortuné
Pour y chercher le cœur que tu m'avois donné ;
De la paix qu'elle rompt je ne suis plus le gage,
Je brise avec honneur mon illustre esclavage ;
J'ose reprendre un cœur pour aimer & haïr,
Et ce n'est plus qu'à toi que je veux obéir.
Le consentiras-tu cet effort sur ma flamme,
Toi, son vivant portrait, qui régnes sur mon ame,
Cher Prince, dont je n'ose en mes plus doux souhaits
Fier encor le nom aux murs de ce Palais,

(a) En faisant sa paix avec Cléopatre.
(b) En épousant un des fils de Cléopatre.
(c) De sa vie à elle.

Je sai quelles seront tes douleurs & tes craintes,
Je vois déja tes maux, j'entends déja tes plaintes.
Mais pardonne aux devoirs qu'exige enfin un Roi
A qui tu dois le jour qu'il a perdu pour moi.

*Corn. Rodogune.*





# CHAPITRE IV.

## *Tableaux divers de Poësie.*

### NARRATIONS.

LES peintures vives sont ordinairement étalées dans les Narrations & les descriptions ; elles sont employées tantôt pour orner le récit de quelque fait important, par exemple, le récit ou la relation d'une bataille, d'une tempête, de la mort d'un Héros ou de quelqu'autre tragique accident ; tantôt pour donner l'image des différentes passions, comme de la colere, de la vangeance, de la trahison, &c. tantôt enfin pour embellir les grands sujets & tout ce qui doit frapper l'imagination. Elles doivent présenter des tableaux si frappans, & dont les couleurs soient si vives & si naturelles, qu'on ne croye plus entendre le Poëte, mais que par une agréable illusion on se voye transporté dans le lieu où la chose dont on parle s'est passée, ou que l'on s'imagine voir les

les perſonnes ou les choſes dont il eſt queſtion dans le ſujet. Les objets les plus pitoyables, même les plus affreux ont de quoi plaire s'ils ſont bien exprimés ; le plaiſir qu'on a de voir une belle imitation ne vient pas préciſément de l'objet, mais de la réflexion que fait l'eſprit, qu'il n'y a rien en effet de plus reſſemblant. Les exemples ſuivans feront ſentir l'effet que doivent produire les peintures vives.

Cinna raconte à Émilie les progrès de la conſpiration qu'il avoit formée contre Auguſte.

Jamais contre un tiran entrepriſe conçue
Ne permit d'eſpérer une ſi belle iſſue ;
Jamais de telle ardeur on n'en jura la mort ;
Et jamais conjurés ne furent mieux d'accord...
Plût à Dieu que vous-même euſſiez vû de quel zele
Cette troupe entreprend une action ſi belle !...
Amis, leur ai-je dit, voici le jour heureux
Qui doit conclure enfin nos deſſeins généreux.
Le Ciel entre nos mains a mis le ſort de Rome
Et ſon ſalut dépend de la perte d'un homme....
Au ſeul nom de Céſar, d'Auguſte & d'Empereur,

Vous eussiez vû leurs yeux s'enflammer de fu-
reur....
Là par un long récit de toutes les miseres
Que durant notre enfance ont enduré nos peres
Renouvellant leur haine avec leur souvenir,
Je redouble en leurs cœurs l'ardeur de le pu-
nir.....
J'ajoûte à ce tableau la peinture effroyable
De leur concorde impie, affreuse, inexorable;
Funeste aux gens de bien, aux riches, au Sé-
nat,
Et pour tout dire enfin de leur Triumvirat;
Mais je ne trouve point de couleurs assez noi-
res
Pour en représenter les tragiques histoires.
Je les peins dans le meurtre à l'envi triom-
phans,
Rome entiere noyée au sang de ses enfans.
Les uns assassinés dans les Places publiques,
Les autres dans le sein de leurs Dieux domes-
tiques.
Le méchant par le prix au crime encouragé;
Le mari par sa femme en son lit égorgé;
Le fils tout dégoutant du meurtre de son pere;
Et sa tête à la main demandant son salaire;
Sans pouvoir exprimer par tant d'horribles
traits
Qu'un crayon imparfait de leur sanglante paix;

Vous dirai-je les noms de ces grands perſonnages
Dont j'ai dépeint les morts pour aigrir leurs courages ? . . .
J'ajoûte en peu de mots : toutes ces cruautés,
La perte de nos biens & de nos libertés,
Le ravage des Champs, le pillage des Villes,
Et les proſcriptions & les guerres civiles
Sont les degrés ſanglans dont Auguſte a fait choix
Pour monter ſur le Trône & nous donner des loix.
Mais nous pouvons changer un deſtin ſi funeſte
Puiſque de trois tirans c'eſt le ſeul qui nous reſte,
Et que juſte une fois, il s'eſt privé d'appui,
Perdant pour régner ſeul deux méchans après lui. . . . .
A peine ai-je achevé que chacun renouvelle
Par un noble ſerment le vœu d'être fidele,
L'occaſion leur plaît, mais chacun veut pour ſoi
L'honneur du premier coup que j'ai choiſi pour moi.

*Corn. Cinna.*

L'Oracle de Calchas avoit prononcé que les Grecs faiſoient de vains efforts

pour prendre la Ville de Troye, & qu'ils devoient ſacrifier Iphigénie fille d'Agamemnon Chef des Princes Troyens, pour obtenir des Dieux un vent favorable qui les conduiſit à Troye. Dans le récit ſuivant Ulyſſe raconte à Clytemneſtre mere d'Iphigénie, comment ſa fille a échapé de la mort, & comment l'Oracle a eu néanmoins ſon accompliſſement.

Jamais jour n'a paru ſi mortel à la Gréce.
Déja de tout le Camp la diſcorde maîtreſſe,
Avoit ſur tous les yeux mis ſon bandeau fatal
Et donné du combat le funeſte ſignal.
De ce ſpectacle affreux votre fille allarmée,
Voyoit pour elle Achille & contr'elle l'Armée,
Mais quoique ſeul pour elle Achille furieux
Epouvantoit l'Armée & partageoit les Dieux.
Déja de traits en l'air s'élevoit un nuage,
Déja couloit le ſang prémice du carnage.
Entre les deux partis Calchas s'eſt avancé
L'œil farouche, l'air ſombre & le poil hériſſé,
Terrible & plein du Dieu qui l'agitoit ſans doute :
Vous Achille, a-t-il dit, & vous Grecs qu'on m'écoute.
Le Dieu qui maintenant vous parle par ma voix
M'explique ſon Oracle & m'inſtruit de ſon choix.

Un autre ſang d'Hélene, une autre Iphigénie
Sur ce bord immolée y doit laiſſer ſa vie.
Théſée avec Hélene uni ſecrettement
Fit ſuccéder l'Hymen à ſon enlévement.
Une fille en ſortit que ſa mere a célée,
Du nom d'Iphigénie elle fut appellée. . . .
Elle me voit, m'entend, elle eſt devant vos yeux,
Et c'eſt elle en un mot que demandent les Dieux.
Ainſi parle Calchas. Tout le Camp immobile
L'écoute avec frayeur & regarde Eriphile.
Elle étoit à l'Autel, & peut-être en ſon cœur
Du fatal Sacrifice accuſoit la lenteur.
Elle-même tantôt d'une courſe ſubite
Etoit venue aux Grecs annoncer votre fuite.
On admire en ſecret ſa naiſſance & ſon ſort.
Mais puiſque Troye enfin eſt le prix de ſa mort
L'Armée à haute voix ſe déclare contr'elle,
Et prononce à Calchas ſa ſentence mortelle.
Déja pour la ſaiſir Calchas leve le bras :
Arrête, a-t-elle dit, & ne m'approche pas.
Le ſang de ces Héros dont tu me fais deſcendre
Sans tes profanes mains ſaura bien ſe répandre.
Furieuſe elle vole, & ſur l'Autel prochain
Prend le ſacré couteau, le plonge dans ſon ſein.
A peine ſon ſang coule & fait rougir la Terre,
Les Dieux font ſur l'Autel entendre le tonnerre.

Mais je ſai qu'à ſa mort tous ont contribué.
Voilà quel eſt mon ſonge.

Le récit ſuivant peint vivement l'indignation dont eſt ſaiſie une perſonne zélée pour ſa Religion & qui vient de voir profaner l'objet de ſon culte & de ſon reſpect. C'eſt la Confidente de Pauline qui vient lui raconter de quelle maniere Polyeucte & ſon ami Néarque ont profané les Autels dans un Sacrifice public en ſe déclarant ouvertement Chrétiens.

Cette Scéne ſe paſſe entre deux femmes élevées dans le Paganiſme. La Confidente qui fait le récit repréſente admirablement le caractere d'une femme prévenue pour ſa Religion & dévouée au culte des Dieux que dans ſon erreur elle croit & qu'elle reſpecte de tout ſon cœur.

PAULINE.

Hé bien, ma Stratonice,
Comment s'eſt terminé ce pompeux Sacrifice?
Ces rivaux généreux au Temple ſe ſont vûs?

STRATONICE.

Ah! Pauline.

PAULINE.

Mes yeux ont-ils été déçus?

J'en vois sur ton visage une mauvaise marque ;
Se sont-ils querellés ?

STRATONICE.

Polyeucte, Néarque ;
Les Chrétiens.... :

PAULINE.

Parle donc, les Chrétiens ?

STRATONICE.

Je ne puis.

PAULINE.

Tu prépares mon ame à d'étranges ennuis.

STRATONICE.

Vous n'en sauriez avoir une plus juste cause.

PAULINE.

L'ont-ils assassiné ?

STRATONICE.

Ce seroit peu de chose.
Tout votre songe est vrai, Polyeucte n'est plus.

PAULINE.

Il est mort ?

STRATONICE.

Non, il vit ; mais ô pleurs superflus !

Par une main impie à leurs pieds abbatue;
Les Mystéres troublés, le Temple profané,
La fuite & les clameurs d'un Peuple mutiné
Qui craint d'être accablé sous le courroux Céleste;
Felix... Mais le voici qui vous dira le reste.

*Corn. Polyeucte.*

## NARRATION FLEURIE.

### *SUJET.*

*Récit de la mort d'Hippolyte.*

Théſée Roi d'Athénes & pere d'Hippolyte, avoit épouſé en ſecondes nôces Phédre fille de Minos & de Paſiphaé: comme il craignoit que ſon fils ne regardât pas de bon œil ſa belle-mere & les enfans qu'il en auroit, il l'énvoya chez ſon ayeul Pithée à Trézéne. Phédre y vit Hippolyte dans un voyage où elle accompagna Théſée. Là elle conçut une violente paſſion pour ce jeune Prince, & elle oſa la lui déclarer, mais comme elle vit qu'elle ne lui inſpiroit que de l'horreur, ſa fureur jalouſe la porta à l'accuſer auprès de Théſée d'avoir voulu atten-

ter à son honneur. Ce malheureux Roi la crut, & dans un mouvement de colere il pria Neptune de venger ce crime prétendu ; le Dieu l'exauça. C'est Théramene qui avoit été Gouverneur d'Hippolyte, qui raconte à Thésée le cruel accident de la mort de son fils ; & c'est le sujet de la Narration suivante qui est si célébre. Tout le monde convient qu'elle est magnifique; on a trouvé même qu'elle l'étoit trop, étant faite par un homme saisi de douleur & qui raconte à un Roi la mort de son fils ; mais ce n'est pas dans ce point de vûe qu'il faut l'examiner ici.

A peine nous sortions des portes de Trézene,
Il étoit sur son char. Ses Gardes affligés
Imitoient son silence autour de lui rangés.
Il suivoit tout pensif le chemin de Mycenes,
Sa main sur les chevaux laissoit flotter ses rênes......
Un effroyable cri sorti du fond des flots,
Des airs en ce moment à troublé le repos....
Cependant sur le dos de la plaine liquide
S'éleve à gros bouillons une montagne humide.
L'Onde approche, se brise & vomit à nos yeux
Parmi des flots d'écume un Monstre furieux.
Son front large est armé de cornes menaçantes,

Tout ſon corps eſt couvert d'écailles jauniſſan-
tes,
Indomptable Taureau, Dragon impétueux,
Sa croupe ſe recourbe en replis tortueux....
Tout fuit, & ſans s'armer d'un courage inutile
Dans le Temple voiſin chacun cherche un azile.
Hippolyte lui ſeul, digne fils d'un Héros,
Arrête ſes Courſiers, ſaiſit ſes javelots,
Pouſſe au Monſtre, & d'un dard lancé d'une
main ſûre,
Il lui fait dans le flanc une large bleſſûre.
De rage & de douleur le Monſtre bondiſſant,
Vient aux pieds des chevaux tomber en mugiſ-
ſant,
Se roule & leur préſente une gueule enflam-
mée
Qui les couvre de feu, de ſang & de fumée.
La frayeur les emporte, & ſourds à cette fois,
Ils ne connoiſſent plus ni le frein ni la voix...
A travers des rochers la peur les précipite,
L'eſſieu crie & ſe rompt, l'intrépide Hippolyte
Voit voler en éclats tout ſon char fracaſſé,
Dans les rênes lui-même il tombe embarraſſé...
Il veut les rappeller & ſa voix les effraye,
Traîné par ſes chevaux, ſon corps n'eſt qu'une
playe.
De nos cris douloureux la plaine retentit,
Leur fougue impétueuſe enfin ſe rallentit.

Ils s'arrêtent. J'y cours, & me tendant la main,
Il ouvre un œil mourant qu'il referme ſoudain.
Le Ciel, dit-il, m'arrache une innocente vie.
Prends ſoin après ma mort de la triſte Aricie. (a)
Cher ami, ſi mon pere un jour déſabuſé
Plaint le malheur d'un fils fauſſement accuſé,
Pour appaiſer mon ſang & mon ombre plaintive,
Dis lui qu'avec douceur il traite ſa captive,
Qu'il lui rende.... A ce mot ce Héros expiré
N'a laiſſé dans mes bras qu'un corps défiguré.
Triſte objet où des Dieux triomphe la colere,
Et que méconnoîtroit l'œil même de ſon pere.

*Rac. Phédre.*

## *Narration célébre de la mort de Pompée.*

C'eſt un Officier de Cléopatre ſœur de Ptolomée Roi d'Égypte, qui fait ce récit à cette Princeſſe.

Madame, j'ai couru par votre ordre au rivage;
J'ai vû la trahiſon, j'ai vû toute ſa rage.
Du plus grand des Mortels j'ai vû trancher le ſort,
J'ai vû dans ſon malheur la gloire de ſa mort.

(a) Aricie étoit une Princeſſe du Sang Royal d'Athénes. Elle étoit aimée d'Hippolyte qui ſe propoſoit de l'épouſer.

Monté ſur ſes Vaiſſeaux & voyant nos Galeres
Il croyoit que le Roi touché de ſes miſeres,
Par un beau ſentiment d'honneur & de devoir,
Avec toute ſa Cour le venoit recevoir.
Mais voyant que ce Prince ingrat à ſes mérites
N'envoyoit qu'un Eſquif rempli de Satellites..
Il réduit tous ces ſoins dans ce preſſant ennui
A ne haſarder pas Cornelie avec lui.
» N'expoſons, lui dit-il, que cette ſeule tête
» A la réception que l'Egypte m'apprête,
» Et tandis que moi ſeul j'en courrai le danger,
» Songe à prendre la fuite afin de me vanger.
Pendant que leur amour en cet adieu conteſte,
Achillas à ſon Bord joint ſon Eſquif funeſte.
Septime ſe préſente & lui tendant la main,
Le ſalue Empereur en langage Romain;
Et comme Député de ce jeune Monarque:
» Paſſez, Seigneur, dit-il, paſſez dans cette Barque,
» Les ſables & les bancs cachés deſſous les eaux
» Rendent l'accès mal ſûr à de plus grands Vaiſſeaux.
Ce Héros voit la fourbe & la brave en ſon ame,
Il reçoit les adieux des ſiens & de ſa femme,
Leur deffend de le ſuivre, & s'avance au trépas
Avec le même front qu'il donnoit les Etats.
La même majeſté ſur ſon viſage empreinte,
Entre ces aſſaſſins montre un eſprit ſans crainte.

On

On l'amene, & du port nous le voyons venir,
Sans que pas un d'entr'eux daigne l'entretenir.
Ce mépris lui fait voir ce qu'il en doit attendre.
Si-tôt qu'on a pris terre on l'invite à descendre.
Il se léve, & soudain pour signal Achillas
Derriere ce Héros tirant son coutelas,
Septime & trois des siens, lâches enfans de Rome,
Percent à coups pressés les flancs de ce grand homme.
Tandis qu'Achillas même épouvanté d'horreur,
De ces quatre assassins admire la fureur. .....
Mais voyez ce que fait ce généreux courage,
D'un des pans de sa robe il couvre son visage...
Aucun gémissement à son cœur échapé
Ne le montre en mourant digne d'être frappé...
Sa vertu dans leur crime augmente ainsi son lustre,
Et son dernier soupir est un soupir illustre,
Qui de cette grande ame achevant les destins,
Etale tout Pompée aux yeux des assassins.
Sur les bords de l'Esquif sa tête enfin panchée
Par le traître Septime indignement tranchée,
Passe au bout d'une lance en la main d'Achillas,
Ainsi qu'un grand trophée après de grands combats. .....
La triste Cornelie à cet affreux spectacle
Par de longs cris aigus tâche d'y mettre obstacle,

Deffend ce cher époux de la voix & des yeux ;
Puis n'espérant plus rien, léve les mains aux
Cieux,
Et cédant tout à coup à la douleur plus forte,
Tombe dans sa Galere évanouie ou morte. . . .
Mais la mort de Pompée a produit un effet
Dont notre Roi ne peut être fort satisfait.
Ses Vaisseaux en bon ordre ont éloigné la Ville
Et pour joindre César n'ont avancé qu'un mille.
Il venoit à plein voile, & si dans les hasards
Il éprouva toujours pleine faveur de Mars.
Sa Flotte qu'à l'envi favorisoit Neptune
Avoit le vent en poupe ainsi que sa fortune.
Dès le premier abord notre Prince étonné,
Ne s'est plus souvenu de son Front couronné ;
Sa frayeur a paru sous sa fausse allégresse,
Toutes ses actions ont senti la bassesse.
J'en ai rougi moi-même & me suis plaint à moi
De voir là Ptolomée & n'y voir point de Roi.
Et César qui lisoit sa peur sur son visage,
Le flattoit par pitié pour lui donner courage.
Lui d'une voix tombante offrant ce don fatal :
» Seigneur, vous n'avez plus, lui dit-il, de rival ;
» Ce que n'ont pû les Dieux dans votre Thes-
salie,
Je vais mettre en vos mains Pompée & Corne-
lie,
En voici déja l'un & pour l'autre elle fuit,

» Mais avec six Vaisseaux un des miens la poursuit.
A ces mots Achillas découvre cette tête,
Il semble qu'à parler encore elle s'apprête,
Qu'à ce nouvel affront un reste de chaleur
En sanglots mal formés exhale sa douleur. . . . ;
César à cet aspect comme frappé de foudre,
Et comme ne sachant que croire ou que résoudre,
Immobile & les yeux sur l'objet attachés,
Nous tient assez long-tems ses sentimens cachés. . . .
S'il aime sa grandeur, il hait la perfidie,
Il se juge en autrui, se tâte, s'étudie,
Examine en secret sa joye & ses douleurs,
Les balance, choisit, laisse couler des pleurs ;
Lâche deux ou trois mots contre cette insolence,
Puis tout triste & pensif il s'obstine au silence,
Ensuite il fait ôter ce présent de ses yeux,
Léve les mains ensemble & les regards aux Cieux.
Enfin ayant pris terre avec trente Cohortes,
Il se saisit du Port, il se saisit des Portes,
Met des Gardes par-tout & des Ordres secrets,
Fait voir sa défiance ainsi que ses regrets,
Parle d'Egypte en Maître, & de son Adversaire,

Non plus comme ennemi, mais comme son
beau-pere.
Voila ce que j'ai vû.

*Mort de Pompée de Corn.*

## *Des Images.*

Les Images sont une des grandes sources de la beauté des Descriptions & des Narrations, en un mot de toutes les peintures vives. Elles consistent à donner, pour ainsi dire, du corps & de la réalité aux choses dont on parle, & à les peindre par des traits visibles qui remuent l'imagination & qui montrent un objet sensible. Les Images sont, à proprement parler, cette figure que les Rhétoriciens appellent Hypotipose, & dont la vertu est de peindre les choses avec des couleurs si vives qu'on s'imagine les voir de ses propres yeux & non simplement en entendre le récit. Leur effet est d'émouvoir & d'affecter notre ame au gré du Poëte ; elles sont soutenues par des Métaphores, des comparaisons, & autres Figures de l'Art, car la Poësie est toute riche en Images, & qu'on ne s'étonne pas de cet effet admirable des Images. Ces sortes de

peintures frappant notre imagination, excitent des ſentimens dans notre cœur par le rapport & l'Analogie qu'elles ont avec nos différentes affections. Nous ſommes lents à ſaiſir ce qui ne touche point nos ſens ; il faut donc ſi on veut nous plaire, intéreſſer notre imagination & remuer notre cœur. D'ailleurs les grandes Images ont pour nous un furieux charme ; elles tiennent toujours par quelque coin au merveilleux : or le merveilleux a un grand pouvoir ſur nous, il maîtriſe notre imagination avec une force impérieuſe. On doit ajoûter à cela, que le charme de l'harmonie & du nombre qui régne dans les Vers, contribue à les rendre plus belles parce qu'elle nous les préſente par tous les côtés les plus gracieux, c'eſt-à-dire, les oreilles & l'imagination.

Jozabet tante de Joas Roi de Juda, raconte au Grand Prêtre Joad comment elle ſauva ce jeune Prince du carnage qu'Athalie fit faire des enfans d'Ochoſias, qui étoient ſes petits fils.

*Hélas! l'état horrible où le Ciel me l'offrit*
*Revient à tout moment effrayer mon eſprit.*

De Princes égorgés la chambre étoit remplie.
Un poignard à la main l'implacable Athalie
Au carnage animoit ses barbares Soldats,
Et poursuivoit le cours de ses assassinats.
Joas laissé pour mort frappa soudain ma vûe;
Je me figure encor sa nourrice éperdue
Qui devant les Bourreaux s'étoit jettée en vain,
Et foible le tenoit renversé sur son sein.
Je le pris tout sanglant, en baignant son visage
Mes pleurs du sentiment lui rendirent l'usage.
Et soit frayeur encore ou pour me caresser,
De ses bras innocens je me sentis presser.
Grand Dieu, que mon amour ne lui soit point funeste!
Du fidele David c'est le précieux reste.
Nourri dans ta maison en l'amour de ta Loi,
Il ne connoît encor d'autre pere que toi.

*Rac. Athalie.*

Athalie raconte à Abner & à Mathan le songe qu'elle a eu.

Un songe, me devrois-je inquiéter d'un songe!
Entretient dans mon cœur un chagrin qui le ronge.
Je l'évite par-tout, par-tout il me poursuit.
C'étoit pendant l'horreur d'une profonde nuit.
Ma mere Jézabel devant moi s'est montrée,

Comme au jour de sa mort pompeusement parée.
Ses malheurs n'avoient point abattu sa fierté,
Même elle avoit encor cet éclat emprunté
Dont elle eut soin de peindre & d'orner son visage
Pour réparer des ans l'irréparable outrage.
Tremble, m'a-t-elle dit, fille digne de moi,
Le cruel Dieu des Juifs l'emporte aussi sur toi.
Je te plains de tomber dans ses mains redoutables,
Ma fille. En achevant ces mots épouvantables
Son Ombre vers mon lit a paru se baisser,
Et moi je lui tendois les bras pour l'embrasser,
Mais je n'ai plus trouvé qu'un horrible mêlange
D'os & de chair meurtris & traînés dans la fange, (a)
Des lambeaux pleins de sang & des membres affreux
Que des chiens dévorans se disputoient entr'eux.

ABNER.

Grand Dieu !

ATHALIE.

Dans ce désordre à mes yeux se présente

(a) Jézabel fut précipitée du haut d'une fenêtre par l'ordre de Jehu Son corps fut foulé aux pieds par des chevaux & dévoré des chiens. Elle avoit cruellement persécuté tous les Prophétes du Seigneur.

Un jeune enfant couvert d'une robe éclatante,
Tels qu'on voit des Hébreux les Prêtres revétus;
Sa vûe a ranimé mes esprits abbatus.
Mais lorsque revenant de mon trouble funeste
J'admirois sa douceur, son air noble & modeste.
J'ai senti tout à coup un homicide acier
Que le traître en mon sein a plongé tout entier.
De tant d'objets divers le bizarre assemblage
Peut-être du hasard vous paroît un ouvrage;
Moi-même quelque tems honteuse de ma peur
Je l'ai pris pour l'effet d'une sombre vapeur,
Mais de ce souvenir mon ame possédée
A deux fois en dormant revû la même idée.
Deux fois mes tristes yeux se sont vûs retracer
Ce même enfant toujours tout prêt à me percer.

Elle raconte ensuite que pour se délivrer de cette funeste pensée, elle étoit allée dans le Temple des Juifs pour appaiser leur Dieu.

J'entre, le Peuple fuit, le Sacrifice cesse,
Le Grand Prêtre vers moi s'avance avec fureur.
Pendant qu'il me parloit, ô surprise! ô terreur!
J'ai vû ce même enfant dont je suis menacée
Tel qu'un songe effrayant l'a peint à ma pensée.
Je l'ai vû; son même air, son même habit de
lin,

Sa

Sa démarche, ses yeux & tous ses traits enfin,
C'est lui-même. Il marchoit à côté du Grand
Prêtre,
Mais bientôt à ma vûe on l'a fait disparoître.
Voilà quel trouble ici m'oblige à m'arrêter,
Et sur quoi j'ai voulu tous deux vous consulter.
Que présage, Mathan, ce prodige incroyable?

MATHAN.

Ce songe & ce rapport, tout me semble effroyable.

*Athalie de Rac.*

Après que César eut été assassiné dans le Sénat, Marc Antoine fit porter son corps sanglant dans la Place publique. Là il fit un discours qui n'étoit autre chose que l'éloge de cet homme célébre & qui avoit pour but d'émouvoir le Peuple contre ses assassins, en quoi il réussit parfaitement. Mr. de Voltaire lui met dans la bouche les Vers suivans.

Du plus grand des Romains voilà ce qui vous reste:
Voilà ce Dieu vengeur idolâtré par vous
Que ses assassins même adoroient à genoux,
Qui toujours votre appui dans la paix, dans la guerre,

Une heure auparavant faisoit trembler la Terre,
Qui devoit enchaîner Babylone à son char ;
Amis en cet état connoissez-vous César ? . . . .
Contre ses meurtriers je n'ai rien à vous dire ;
C'est à servir l'Etat que son grand cœur aspire.
De votre Dictateur ils ont percé le flanc,
Comblés de ses bienfaits ils sont teints de son sang.
Pour forcer des Romains à ce coup détestable
Sans doute il falloit bien que César fut coupable.
Je le crois : mais enfin César a-t-il jamais
De son pouvoir sur vous appesanti le faix ?
A-t-il gardé pour lui le fruit de ses conquêtes ?
Des dépouilles du monde il couronnoit vos têtes.
Tout l'or des Nations qui tomboit sous ses coups,
Tout le prix de son sang fut prodigué pour vous.
De son char de triomphe il voyoit vos allarmes,
Lui-même en descendoit pour essuyer vos larmes,
Du Monde qu'il soumit vous triomphez en paix
Puissans par son courage, heureux par ses bienfaits ;
Il payoit le service, il pardonnoit l'outrage....
Vous Dieux ! qui lui laissiez le Monde à gouverner,

Vous ſavez ſi ſon cœur aimoit à pardonner. . . .
Hélas ! ſi ſa grande ame eût connu la vengeance,
Il vivroit & ſa vie eût rempli nos ſouhaits ;
Sur tous ſes meurtriers il verſa ſes bienfaits.
Deux fois à Caſſius il conſerva la vie.
Brutus ! . . . où ſuis-je ? ô Ciel ! ô crime ! ô barbarie !
Chers amis, je ſuccombe, & mes ſens interdits. . . . .
Brutus ! ſon aſſaſſin . . . . ce monſtre étoit ſon fils.

*Image d'un Combat ſanglant & des effets de la Poudre à Canon.*

Le Poëte parle ici du Combat qui ſe donna dans le Fauxbourg St. Antoine lorſqu'Henri IV. aſſiégeoit Paris.

Jadis avec moins d'Art au milieu des Combats
Les malheureux mortels avançoient leur trépas,
Avec moins d'appareil ils voloient au carnage ;
Et le fer dans leurs mains ſuffiſoit à leur rage.
De leurs cruels enfans l'effort induſtrieux
A dérobé le feu qui brûle dans les Cieux.
On entendoit gronder les bombes effroyables ;
Des troubles de la Flandre enfans abominables.

Le salpêtre enfoncé dans ces globes d'airain,
Part, s'échauffe, s'embrase & s'écarte soudain.
La mort en mille éclats en sort avec furie.
Avec plus d'Art encor & plus de barbarie,
Dans des antres profonds on a sçu renfermer
Des foudres souterrains tout prêts à s'allumer.
Sous un chemin trompeur où volant au carnage,
Le Soldat valeureux se fie à son courage.
On voit en un instant des abîmes ouverts,
Des noirs torrens de soufre épandus dans les airs.
Des Bataillons entiers par ce nouveau tonnerre
Dans les airs emportés, engloutis sous la Terre.
Le Soldat à son gré sur ce funeste mur
Combattant de plus près porte un trépas plus sûr.
Alors on n'entend plus ces foudres de la guerre
Dont les bouches de bronze épouvantoient la Terre.
Un farouche silence enfant de la fureur
A ces bruyans éclats succéde avec horreur.
D'un bras déterminé, d'un œil brûlant de rage
Parmi ses ennemis chacun s'ouvre un passage.
On saisit, on reprend par un contraire effort
Ce rempart teint de sang, théâtre de la mort.

*Voltaire, Henriade.*

## *Suite du même sujet.*

On a rassemblé ici divers morceaux du Poëme de Mr. de Voltaire sur la victoire de Fontenoi remportée par l'Armée Française commandée par Sa Majesté Louis XV. le 11 Mai 1745 : On a suivi l'édition du Louvre comme celle à laquelle l'Auteur a mis la derniere main & parce qu'elle contient plusieurs morceaux admirables qui ne sont point dans les éditions précédentes.

Louis avec le jour voit briller dans les airs
Les Drapeaux menaçans de vingt Peuples divers.
Le Belge qui jadis fortuné sous nos Princes
Vit l'abondance alors enrichir ses Provinces.
Le Batave prudent dans l'Inde respecté,
Puissant par ses travaux & par sa liberté,
Qui long-tems opprimé par l'Autriche cruelle
Ayant brisé son joug, s'arme aujourd'hui pour elle ;
L'Hanovrien constant qui formé pour servir,
Sait souffrir & combattre & sur-tout obéir :
L'Autrichien rempli de sa gloire passée,
De ses derniers Césars occupant sa pensée,

Sur tout ce Peuple altier qui voit sur tant de
mers,
Son commerce & sa gloire embrasser l'Univers,
Mais qui jaloux en vain des grandeurs de la
France,
Croit porter dans ses mers la foudre & la balance :
Tous marchent contre nous, la valeur les conduit,
La haine les anime & l'espoir les séduit....
L'Escaut, les Ennemis, les remparts de la Ville
Tout présente la mort & Louis est tranquille.
Le signal est donné par cent bouches d'airain,
D'un pas rapide & ferme & d'un front inhumain,
S'avance vers nos rangs la profonde Colonne
Que la terreur dévance & la flamme environne ;
Tel qu'un nuage épais qui sur l'aile des vents
Porte l'éclair, la foudre & la mort dans ses
flancs.
Les voilà ces rivaux du grand nom de mon
Maître,
Plus farouches que nous & moins vaillans peut-être ;
Fiers de tant de lauriers, mais soumis autrefois;
Bourbons, voici le tems de venger les Valois.
La mort de tous côtés, la mort insatiable

Frappe à coups redoublés une foule innombrable.
Chefs, Officiers, Soldats l'un sur l'autre entassés,
Sous le plomb expirant, par les coups renversés,
Poussent les derniers cris en demandant vengeance. . . . .
Ils tombent ces Héros, ils tombent ces vengeurs,
Ils meurent, & nos jours sont cependant tranquilles.
La molle volupté, le luxe de nos Villes
Filent ces jours séreins, ces jours que nous devons
Au sang de ces Guerriers, au péril des Bourbons.
Couvrons du moins de fleurs ces tombes glorieuses,
Arrachons à l'oubli ces ombres vertueuses.
Vous qui lanciez la foudre & qu'ont frappé ses coups,
Revivez dans nos chants quand vous mourez pour nous.
Mais quel brillant Héros au milieu du carnage,
Renversé, relevé s'est ouvert un passage ?
Biron, tels on voyoit dans les plaines d'Ivri
Tes immortels ayeux suivre le grand Henri ;
Tel étoit ce Grillon chargé d'honneurs suprêmes

Nommé brave autrefois par les braves eux-mêmes.
Tels étoient ces Daumonts, ces grands Montmorencis,
Ces Créquis si vantés, renaissans dans leurs fils.
Tel se forma Turenne au grand Art de la Guerre,
Près d'un autre Saxon la terreur de la Terre,
Quand la Justice & Mars sous un autre Louis
Frappoient l'Aigle d'Autriche & relevoient les Lys.....
Tout tombe devant nous, tout fuit sous notre effort,
Et l'Anglois à la fin craint Louis & la mort...
Déja Tournai se rend, déja Gand s'épouvante,
Charles-Quint s'en émeut, son ombre gémissante
Pousse un cri dans les airs & fuit de ce séjour
Où pour vaincre autrefois le Ciel le mit au jour.
Il fuit; mais quel objet pour cette ombre allarmée?
Il voit ces vastes champs couverts de notre Armée.
L'Anglois deux fois vaincu, fuyant de toutes parts,
Dans les mains de Louis laissant ses étendarts.
Le Belge en vain caché dans ses Villes tremblantes,

Les murs de Gand tombés ſous ſes mains foudroyantes,
Et ſon char de victoire en ſes vaſtes remparts
Ecraſant le berceau du plus grand des Céſars.

Les portraits qu'on vient de voir dans le premier morceau ſont de main de Maître. La vérité a conduit le pinceau, les traits ſont hardis, les couleurs frappantes. L'Image que le Poëte a tracée du Combat, produit une eſpéce de ſaiſiſſement mêlé d'admiration, tant elle eſt vive & ſanglante, tant elle eſt décrite avec feu. Les éloges des Héros François ſont d'une grande élévation, la pompe, l'harmonie & l'énergie des expreſſions, jettent un grand éclat ſur tout cet endroit. Enfin les avantages que produiſit la victoire de Fontenoi, ſont décrits avec une nobleſſe qui fait connoître le rare génie de Mr. de Voltaire, quand animé par la grandeur d'un ſujet, il ſe livre à ſon enthouſiaſme.

*Peinture d'un Cœur déchiré par les remords.*

C'eſt Phédre qui parle à ſa Confidente, c'eſt-à-dire, une Reine atteinte d'u-

ne fatale passion, qui s'exprime ainsi au milieu des agitations que lui cause la honte d'un penchant criminel.

J'ai conçu pour mon crime une juste terreur;
J'ai pris la vie en haine & ma flamme en horreur.
Je voulois en mourant prendre soin de ma gloire,
Et dérober au jour une flamme si noire....
J'ai déclaré ma honte aux yeux de mon vainqueur,
Et l'espoir malgré moi s'est glissé dans mon cœur.....
Il n'est plus tems. Il sait mes ardeurs insensées,
De l'austére pudeur les bornes sont passées...
Moi régner? Moi ranger un Etat sous ma loi?
Quand ma foible raison ne régne plus sur moi,
Lorsque j'ai de mes sens abandonné l'empire,
Quand sous un joug honteux à peine je respire!....
Insensée, où suis-je? & qu'ai-je dit?
Où laissai-je égarer mes voeux & mon esprit?
Je l'ai perdu, les Dieux m'en ont ravi l'usage:
Œnone, la rougeur me couvre le visage,
Je te laisse trop voir mes honteuses douleurs;
Et mes yeux malgré moi se remplissent de pleurs.......

Graces au Ciel, mes mains ne sont point criminelles ;
Plut aux Dieux que mon cœur fut innocent comme elles !
. . . . . Juste Ciel qu'ai-je fait aujourd'hui ?
Mon époux va paroître & son fils avec lui,
Il se tairoit en vain : Je sai mes perfidies,
Œnone, & ne suis point de ces femmes hardies
Qui goûtant dans le crime une tranquille paix,
Ont sçu se faire un front qui ne rougit jamais.
Je connois mes fureurs, je les rappelle toutes.
Il me semble déja que ces murs, que ces voûtes
Vont prendre la parole & prêts à m'accuser,
Attendent mon époux pour le désabuser.
Mourons. De tant d'horreurs qu'un trépas me délivre,
Est-ce un malheur si grand que de cesser de vivre ?
La mort aux malheureux ne cause point d'effroi,
Je ne crains que le nom que je laisse après moi.

Et ailleurs elle dit :

Mon époux est vivant & moi je brûle encore ;
Pour qui ? Quel est le cœur où prétendent mes vœux ?

Chaque mot ſur mon front fait dreſſer mes cheveux.
Mes crimes déſormais ont comblé la meſure ;
Je reſpire à la fois l'inceſte & l'impoſture. (a)
Mes homicides mains promptes à me vanger,
Dans le ſang innocent brûlent de ſe plonger.
Miſérable ! & je vis & je ſoutiens la vûe
De ce ſacré Soleil dont je ſuis deſcendue.
J'ai pour ayeul le pere & le Maître des Dieux ;
Le Ciel, tout l'Univers eſt plein de mes ayeux.
Où me cacher : fuyons dans la nuit infernale ;
Mais que dis-je ? mon pere y tient l'urne fatale.
Le ſort, dit-on, l'a miſe en ſes ſeveres mains.
Minos juge aux Enfers tous les pâles humains.
Ah ! combien frémira ſon ombre épouvantée
Lorſqu'il verra ſa fille à ſes yeux préſentée,
Contrainte d'avouer tant de forfaits divers,
Et des crimes peut-être inconnus aux Enfers.
Que diras-tu, mon pere, à ce ſpectacle horrible ?
Je crois voir de ta main tomber l'urne terrible ;
Je crois te voir chercher un ſupplice nouveau,
Toi-même de ton ſang devenir le bourreau.
Pardonne. Un Dieu cruel a perdu ta famille,
Reconnois ſa vengeance aux fureurs de ta fille.
Hélas ! du crime affreux dont la honte me ſuit
Jamais mon triſte cœur n'a recueilli le fruit....

(a) Elle avoit conſenti qu'Ænone accuſât Hyppolite auprès de ſon pere Théſée, d'avoir voulu attenter à ſon honneur.

Et comme ſa Confidente vouloit la calmer ſur ſes remords par des conſeils pernicieux & impies. Elle lui répond :

Je ne t'écoute plus. Va-t'en, monſtre exécrable,
Va, laiſſe moi le ſoin de mon ſort déplorable.
Puiſſe le juſte Ciel dignement te payer,
Et puiſſe ton ſupplice à jamais effrayer
Tous ceux qui comme toi par de lâches adreſſes,
Des Princes malheureux nourriſſent les foibleſſes,
Les pouſſent au penchant où leur cœur eſt enclin,
Et leur oſent du crime applanir le chemin.
Déteſtables flatteurs ! préſent le plus funeſte
Que puiſſe faire aux Rois la colere Céleſte.

*Phédre de Rac.*

C'eſt à l'occaſion de cette Tragédie, dont on vient de rapporter quelques morceaux, que Boileau s'exprime ainſi dans ſon Épître à l'Auteur de cette Piéce admirable contre laquelle de ſots critiques & de bas envieux s'éleverent dans les commencemens qu'elle parut.

Que peut contre tes Vers une ignorance vaine ?
Le Parnasse François ennobli par ta veine,
Contre tous ces complots saura te maintenir,
Et soulever pour toi l'équitable avenir ;
Et qui voyant un jour la douleur vertueuse,
De Phédre malgré soi, perfide, incestueuse,
D'un si noble travail justement étonné
Ne bénira d'abord le siécle fortuné,
Qui rendu plus fameux par tes illustres veilles,
Vit naître sous ta main ces pompeuses merveilles.

## *Descriptions.*

Idoménée Roi de Créte fait le récit d'une effroyable tempête dont il fut battu, & qui lui donna lieu de faire le vœu téméraire dont il eut tant de sujet de se repentir.

Après dix ans d'absence empressé de revoir
Cet appui (*a*) de mon Trône & mon unique espoir.
A regagner la Créte aussi-tôt je m'apprête
Ignorant le péril qui menaçoit ma tête. . . :
Mais le Ciel ne m'offrit ces objets ravissans

(*a*) Son fils Idamante.

Que pour rendre toujours mes désirs plus pressans.
Une effroyable nuit sur les eaux répandue
Déroba tout à coup mon Royaume à ma vûe,
La mort seule y parut... Le vaste sein des Mers
Nous entr'ouvrit cent fois la route des Enfers.
Par des vents opposés les vagues ramassées,
De l'abîme profond jusques au Ciel poussées,
Dans les airs embrasés agitoient mes Vaisseaux
Aussi prêts d'y périr qu'à fondre sous les eaux.
D'un déluge de feux l'Onde comme allumée
Sembloit rouler sur nous une Mer enflammée,
Et Neptune en courroux à tant de malheureux
N'offroit pour tout salut que des rochers affreux.
Que te dirai-je enfin... Dans ce péril extrême
Je tremblai, Sophronime, & tremblai pour moi-même.
Pour appaiser les Dieux je priai. Je promis...
Non, je ne promis rien, Dieux cruels! j'en frémis....
Neptune, l'instrument d'une indigne foiblesse,
S'empara de mon cœur & dicta la promesse;
S'il n'en eut inspiré le barbare dessein,
Non, je n'aurois jamais promis du sang humain.
Sauve des malheureux si voisins du naufrage,
Dieu puissant, m'écriai-je, & rends nous au rivage;
Le premier des sujets rencontré par son Roi,

A Neptune immolé satisfera pour moi.
Mon sacrilége vœu rendit le calme à l'Onde;
Mais rien ne put le rendre à ma douleur profonde;
Et l'effroi succédant à mes premiers transports,
Je me sentis glacer en revoyant ces bords.
Je les trouvai déserts, tout avoit fui l'orage,
Un seul homme allarmé parcouroit le rivage,
Il sembloit de ses pleurs mouiller quelques débris.
J'en approche en tremblant.... Hélas! c'étoit mon fils.
A ce récit fatal tu devines le reste,
Je demeurai sans force à cet objet funeste,
Et mon malheureux fils eut le tems de voler
Dans les bras du cruel qui devoit l'immoler.

*Idoménée de Crébil.*

Le Poëte dans la Description suivante fait la peinture du massacre de la Saint Barthelemi, arrivé en France l'an 1572, sous le Régne de Charles IX. C'est Henri IV. qui n'étoit alors que Roi de Navarre, que le Poëte fait parler ainsi à Elizabeth Reine d'Angleterre.

Qui pourroit cependant exprimer les ravages
Dont cette nuit cruelle étala les images?

La

La mort de Coligni (*a*) prémice des horreurs
N'étoit qu'un foible essai de toutes leurs fureurs.
D'un Peuple d'assassins les troupes effrénées,
Par devoir & par zéle au carnage acharnées
Marchoient le fer en main, les yeux étincel-
lans,
Sur les corps étendus de nos freres sanglans....
Et portant devant eux la liste de leurs crimes,
Les conduisoient au meurtre & marquoient leurs
victimes.
Je ne vous peindrai point le tumulte & les cris
Le sang de tous côtés ruisselant dans Paris,
Le fils assassiné sur le corps de son pere,
Le frere avec la sœur, la fille avec la mere;
Les époux expirans sous leurs toits embrasés;
Les enfans au berceau sous la pierre écrasés,
Des fureurs des humains c'est ce qu'on doit at-
tendre.....
Du haut de son Palais excitant la tempête,
Médicis (*b*) à loisir contemploit cette fête.
Ses cruels favoris d'un regard curieux
Voyoient les flots de sang regorger sous leurs
yeux;
Et de Paris en feu les ruines fatales

(*a*) L'Amiral de Coligni étoit alors âgé de 80 ans, & logeoit dans une maison qui est aujourd'hui l'Hôtel de Montbazon, rue Betisi.

(*b*) Voyez son Portrait dans les différens Portraits.

Etoient de ces Héros les pompes triomphales.
On eut dit que du haut de son Louvre fatal.
Médicis à la France eut donné le signal.
Tout imita Paris, la mort sans résistance
Couvrit en un moment la face de la France.
Quand un Roi veut le crime il est trop obéi.
Par cent mille assassins son courroux fut servi,
Et des Fleuves François les eaux ensanglantées
Ne portoient que des morts aux mers épouvantées.

*Volt. Henriade.*

## Imitation de la description que fait Ovide dans ses Métamorphoses (*a*) de la demeure du sommeil.

Sous les lambris moussus de ce sombre Palais;
Echo ne répond point & semble être assoupie.
La molle oisiveté sur le seüil accroupie
N'en bouge nuit & jour & fait qu'aux environs
Jamais le chant des coqs ni le bruit des clairons
Ne viennent au travail inviter la nature.
Un ruisseau coule auprès & forme un doux murmure.
Des pavots dédiés au Dieu de ce séjour
Sont les seules moissons qu'on cultive à l'entour.

(*a*) Métamorph. Liv. 11.

De leurs fleurs en tout tems sa demeure est semée,
Il a presque toujours la paupiere fermée.
Je le trouvai dormant sur un lit de pavots;
Les songes l'entouroient sans troubler son repos.
De fantômes divers une Cour mensongere,
Vains & frêles enfans d'une vapeur légere,
Troupe qui sait charmer le plus profond ennui,
Prête aux ordres du Dieu, voloit autour de lui.
Là cent figures d'air en leurs moules gardées,
Là des biens & des maux les légeres idées,
Prévenant nos destins, trompant notre désir,
Formoient des magasins de peine ou de plaisir.

*La Font. Oeuv. Posthum.*

## *Des Portraits.*

On doit faire les mêmes observations sur les Portraits, que nous avons faites sur les Descriptions ou les Peintures vives. Ils ne sont autre chose que ce que les Rhétoriciens appellent Étopée, c'est-à-dire, la peinture du caractere & des mœurs d'une personne, ou les différens attributs de quelque vertu ou de quelque vice qui sont souvent personnifiés par le Poëte. Ils doivent être soutenus par des Images vi-

ves & expreſſives, qui ayent une parfaite conformité avec le caractere de la perſonne ou la nature de la choſe qu'on veut dépeindre. Ce ſont les tableaux de la Poëſie, de même que les Deſcriptions.

*Portrait d'un ambitieux qui ſacrifie tous les devoirs à ſa paſſion.*

Né Miniſtre du Dieu qu'en ce Temple on adore,
Peut-être que Mathan le ſerviroit encore,
Si l'amour des grandeurs, la ſoif de commander
Avec ſon joug étroit pouvoient s'accommoder.....
Vaincu par lui (a), j'entrai dans une autre carriere,
Et mon ame à la Cour s'attacha toute entiere.
J'approchai par degrés de l'oreille des Rois,
Et bien-tôt en Oracle on érigea ma voix.
J'étudiai leur cœur, je flattai leurs caprices,
Je leur ſémai de fleurs le bord des précipices.
Près de leurs paſſions rien ne me fut ſacré,
De meſure & de poids je changeois à leur gré.
Autant que de Joad l'inflexible rudeſſe
De leur ſuperbe oreille offenſoit la moleſſe,
Autant je les charmois par ma dextérité,

(a) Par Joad.

Dérobant à leurs yeux la triste vérité ;
Prêtant à leurs fureurs des couleurs favorables,
Et prodigue sur-tout du sang des misérables.....
Par là je me rendis terrible à mon rival,
Je ceignis la Tiare & marchai son égal.
Toutefois, je l'avoue, en ce comble de gloire
Du Dieu que j'ai quitté l'importune mémoire
Jette encore en mon ame un reste de terreur,
Et c'est ce qui redouble & nourrit ma fureur.

*Athalie, Rac.*

## *Portrait de Rhadamiste par lui-même.* (a)

Et que sai-je, Hiéron ? furieux, incertain,
Criminel sans penchant, vertueux sans dessein,
Jouet infortuné de ma douleur extrême,
Dans l'état où je suis, me connois-je moi-même ?
Mon cœur de soins divers sans cesse combattu,
Ennemi du forfait sans aimer la vertu.
D'un amour malheureux déplorable victime,
S'abandonne aux remords sans renoncer au crime.
Je céde au repentir, mais sans en profiter,

(a) Dans un transport de jalousie il avoit poignardé sa femme Zénobie, & l'avoit jettée dans un Fleuve ; mais elle fut sauvée & sa blessure ne fut pas mortelle ; il la retrouva ensuite. On verra leur reconnoissance à la suite de ce Recueil.

Et je ne me connois que pour me détester.
Dans ce cruel séjour sai-je ce qui m'entraîne ?
Si c'est le désespoir, ou l'amour, ou la haine.
J'ai perdu Zénobie ; après ce coup affreux
Peux-tu me demander encor ce que je veux.
Désespéré, proscrit, abhorrant la lumiere,
Je voudrois me venger de la nature entiere,
Je ne sai quel poison se répand dans mon cœur,
Mais jusqu'à mes remords tout y devient fureur.

*Crébil. Trag. de Rhadam. & Zénob.*

Attila Roi des Huns fait ainsi l'éloge de Mérouée, un des premiers Rois de la Monarchie Françoise. Le grand Corneille le fait parler en ces termes :

C'est le plus grand des Rois, non qu'encor la victoire
Ait porté Mérouée à ce comble de gloire ;
Mais si de nos Devins l'Oracle n'est point faux,
Sa grandeur doit atteindre aux dégrés les plus hauts,
Et de ses successeurs l'Empire inébranlable
Sera de siécle en siécle enfin si redoutable
Qu'un jour toute la Terre en recevra des loix,
Ou tremblera du moins au nom de leurs François.

*Attila.*

Octar Capitaine des Gardes d'Attila, parle également de Mérouée, mais plus en détail. C'est le vrai Portrait d'un grand Prince.

Je l'ai vû dans la paix, je l'ai vû dans la guerre
Porter par-tout un front de Maître de la Terre.
J'ai vû plus d'une fois de fieres Nations
Désarmer son courroux par leurs soumissions;
J'ai vû tous les plaisirs de son ame héroïque
N'avoir rien que d'auguste & que de magnifique;
Et ses illustres soins ouvrir à ses sujets
L'école de la guerre au milieu de la paix.
Par ces délassemens sa noble inquiétude
De ses justes desseins faisoit l'heureux prélude;
Et si j'ose le dire, il doit nous être doux
Que ce Héros les tourne ailleurs que contre
nous.
Je l'ai vû tout couvert de poudre & de fumée
Donner le grand exemple à toute son Armée;
Semer par ses périls l'effroi de toutes parts,
Bouleverser les murs d'un seul de ses regards;
Et sur l'orgueil brisé des plus superbes têtes,
De sa course rapide entasser les conquêtes.

*Attila de Corn.*

Il y a une si grande conformité entre ce Portrait & celui que les Historiens &

les Poëtes ont fait en tant d'endroits de Louis XIV. qu'on peut conjecturer que c'est indirectement son propre Portrait que le Poëte a voulu tracer : c'est un tour plus délicat & plus noble qui fait un plus bel effet qu'un éloge direct & personnel.

Voici comment s'exprime Mr. de Voltaire dans son Henriade au sujet de l'Angleterre, & du caractere de cette Nation.

En voyant l'Angleterre en secret il (*a*) admire
Le changement heureux de ce puissant Empire,
Où l'éternel abus de tant de sages Loix
Fit long-tems le malheur & du Peuple & des
Rois.
Sur ce sanglant théâtre où cent Héros périrent,
Sur ce Trône glissant d'où cent Rois descendirent,
Une femme à ses pieds enchaînant les destins,
De l'éclat de son Régne étonnoit les Humains,
C'étoit Elizabeth, elle dont la prudence
De l'Europe à son choix fit pencher la balance,
Et fit aimer son joug à l'Anglois indompté,

(*a*) Henri IV. dans un voyage que le Poëte feint que ce Prince fit en Angleterre, n'étant alors que Roi de Navarre.

Qui

Qui ne peut ni ſervir ni vivre en liberté.
Ses Peuples ſous ſon Régne ont oublié leurs
pertes,
De leurs troupeaux féconds leurs plaines ſont
couvertes,
Les guérêts de leurs bleds, les Mers de leurs
Vaiſſeaux;
Ils ſont craints ſur la Terre, Ils ſont Rois ſur
les Eaux.
Leur Flotte impérieuſe aſſerviſſant Neptune,
Des bouts de l'Univers appelle la fortune.
Londres jadis barbare, eſt le centre des Arts,
Le magaſin du monde & le Temple de Mars.

*Volt. Henriade.*

Le morceau ſuivant eſt un tableau en racourci des Rois de France les plus célébres; il renferme pareillement celui des Miniſtres & des Capitaines les plus renommés. Le Poëte feint qu'Henri IV. qui n'étoit pas encore reconnu Roi par toute la Nation, alla dans les Champs Éliſées, & qu'accompagné de Saint Louis; il y apprit de lui tout ce qui étoit arrivé de plus recommandable dans la Monarchie, & en même tems ce qui y arriveroit un jour. Cette fiction eſt très-ingénieuſe & donne lieu au Poëte de parcou-

rir les grands traits de l'Histoire de France & de donner aux Héros François le tribut de louanges que leurs actions leur ont méritées.

On regarde avec raison comme un point essentiel de l'éducation des jeunes gens, qu'ils soient instruits de l'Histoire de France, & on met entre leurs mains des Abrégés de cette Histoire. On ne peut que louer ceux qui tiennent une pareille conduite ; mais on peut dire que si on leur faisoit apprendre le morceau suivant, ce seroit contribuer à perfectionner cette connoissance dans leur esprit & leur fournir en même tems une voye aussi commode qu'agréable, de graver pour toujours dans leur mémoire les raits les plus éclatans de l'Histoire de France.

Henri voit ces beaux lieux, & soudain à leur
 vûe
Sent couler dans son ame une joie inconnue.
Les soins, les passions n'y troublent point les
 cœurs,
La volupté tranquille y répand ses douceurs....;
Là régnent les bons Rois qu'ont produit tous les
 âges,

Là ſont les vrais Héros, là vivent les vrais ſages.
Là ſur un Trône d'or Charlemagne & Clovis
Veillent du haut des Cieux ſur l'Empire des Lys.
Les plus grands ennemis, les plus fiers adverſaires
Réunis dans ces lieux n'y ſont plus que des freres.
Le ſage Louis douze au milieu de ces Rois
S'éleve comme un Cédre, & leur donne des Loix.
Ce Roi qu'à nos ayeux donna le Ciel propice
Sur ſon Trône avec lui fit aſſeoir la Juſtice.
Il pardonna ſouvent, il régna ſur les cœurs,
Et des yeux de ſon Peuple il eſſuya les pleurs.
D'Amboiſe eſt à ſes pieds, ce Miniſtre fidelle,
Qui ſeul aima la France & fut ſeul aimé d'elle.
Tendre ami de ſon Maître, & qui dans ce haut rang
Ne ſouilla point ſes mains de rapine & de ſang.
O jours! ô mœurs! ô tems d'éternelle mémoire!
Le Peuple étoit heureux, le Roi couvert de gloire,
De ſes aimables Loix chacun goûtoit les fruits.
Revenez heureux tems ſous un autre Louis.
Plus loin ſont les Guerriers prodigues de leur vie,

Qu'enflamma leur devoir & non pas leur furie.
La Trimouille, Cliſſon, Montmorenci, de Foix,
Gueſclin le deſtructeur & le vengeur des Rois.
Le vertueux Bayard, & vous brave Amazone(*a*)
La honte des Anglois & le ſoutien du Trône...
Vous voyez, dit Louis, dans ce ſacré ſéjour
Les portraits des humains qui doivent naître un jour.
Approchons-nous, le Ciel te permet de connoître
Les Rois & les Héros qui de toi doivent naître.
Le premier qui paroît c'eſt ton auguſte fils (*b*),
Il ſoutiendra long-tems la gloire de nos Lys,
Triomphateur heureux du Belge & de l'Ibere,
Mais il n'égalera ni ſon fils ni ſon pere.
Henri dans ce moment voit ſur des Fleurs de Lys
Deux mortels orgueilleux auprès du Trône aſſis.
Ils tiennent ſous leurs pieds tout un Peuple à la chaîne;
Tous deux ſont revétus de la pourpre Romaine,
Tous deux ſont entourés de Gardes, de Soldats.
Il les prend pour des Rois. Vous ne vous trompez pas;
Ils le ſont, dit Louis, ſans en avoir le titre,
Du Prince & de l'Etat l'un & l'autre eſt l'arbitre.

(*a*) La Pucelle d'Orléans.
(*b*) Louis XIII.

Richelieu, Mazarin, Miniſtres immortels,
Juſqu'au Trône élevés de l'ombre des Autels;
Enfans de la fortune & de la politique
Marcheront à grands pas au pouvoir deſpotique.
Richelieu grand, ſublime, implacable ennemi,
Mazarin ſouple, adroit & dangereux ami.
L'un fuyant avec art & cédant à l'orage,
L'autre aux flots irrités oppoſant ſon courage;
Des Princes de mon Sang ennemis déclarés,
Tous deux haïs du Peuple & tous deux admirés;
Enfin par leurs efforts ou par leur induſtrie,
Utiles à leurs Rois, cruels à la Patrie.
Ciel! quel pompeux amas d'Eſclaves à genoux
Eſt aux pieds de ce Roi qui les fait trembler tous?
Quels honneurs! quels reſpects! jamais Roi dans la France
N'accoutuma ſon Peuple à tant d'obéiſſance.
Je le vois comme vous par la gloire animé,
Mieux obéi, plus craint, peut-être moins aimé.
Je le vois éprouvant des fortunes diverſes,
Trop fier en ſes ſuccès, mais ferme en ſes traverſes;
De vingt Peuples ligués bravant ſeul tout l'effort;
Admirable en ſa vie & plus grand dans ſa mort.
Siécle heureux de Louis! ſiécle que la nature

De ſes plus beaux préſens doit combler ſans
meſure :
C'eſt toi qui dans la France amenes les beaux
Arts.
Sur toi tout l'avenir va porter ſes regards ;
Les Muſes à jamais y fixent leur empire ;
La toîle eſt animée & le marbre reſpire.
Quels ſages (*a*) raſſemblés dans ces auguſtes
lieux,
Meſurent l'Univers & liſent dans les Cieux ;
Et dans la nuit obſcure apportant la lumiere,
Sondent les profondeurs de la nature entiere?
L'erreur préſomptueuſe à leur aſpect s'enfuit,
Et vers la vérité le doute les conduit.
Et toi, fille du Ciel, toi, puiſſante harmonie,
Art charmant qui polis la Gréce & l'Italie,
J'entends de tous côtés ton langage enchanteur,
Et tes ſons ſouverains de l'oreille & du cœur.
François, vous ſavez vaincre & chanter vos
conquêtes,
Il n'eſt point de lauriers qui ne couvrent vos
têtes.
Un Peuple de Héros va naître en ces climats.
Je vois tous les Bourbons voler dans les com-
bats.
A travers mille feux je vois Condé paroître,
Tour à tour la terreur & l'appui de ſon Maître,

(*a*) L'Académie des Sciences.

Turenne de Condé le généreux rival,
Moins brillant, mais plus sage & du moins son
égal.
Catinat réunit par un rare assemblage
Les talens du Guerrier & les vertus du sage.
Celui-ci dont la main raffermit nos remparts,
C'est Vauban, c'est l'ami des vertus & des Arts.
Malheureux à la Cour, invincible à la Guerre,
Luxembourg de son nom remplit toute la Terre.
Regardez dans Denain l'audacieux Villars
Disputant le tonnerre à l'Aigle des Césars,
Arbitre de la paix que la victoire améne,
Digne appui de son Roi, digne rival d'Eugene.
Quel est ce jeune Prince (a) en qui la Majesté
Sur son visage aimable éclate sans fierté ?
D'un œil indifférent il regarde le Trône.
Ciel ! quelle nuit soudaine à mes yeux l'environne ?
La mort autour de lui vole sans s'arrêter ;
Il tombe au pied du Trône étant prêt d'y monter.
O mon fils ! des François vous voyez le plus
juste,
Les Cieux le formeront de votre sang auguste.
Grand Dieu, ne faites-vous que montrer aux
humains

(a) Mr. le Duc de Bourgogne.

Cette fleur paſſagere, ouvrage de vos mains ?
Hélas ! que n'eut point fait cette ame vertueuſe,
La France ſous ſon Régne eut été trop heureuſe.
Il eut entretenu l'abondance & la paix,
Mon fils, il eut compté ſes jours par ſes bienfaits ;
Il eut aimé ſon Peuple. O jours remplis d'allarmes !
O combien les François vont répandre de larmes
Quand ſous la même Tombe ils verront réunis
Et l'époux & la femme & la mere & le fils.
Un foible rejetton ſort entre les ruines
De cet arbre fécond coupé dans ſes racines.
Les enfans de Louis deſcendus au tombeau
Ont laiſſé dans la France un Monarque au berceau. (a)

*Henriade.*

Si Mr. de Voltaire eût fait ſon Poëme de l'Henriade quelques années plus tard, il eût ſans doute fait dire aux François par Saint Louis de ſécher leurs larmes, puiſque le Prince dont il parle revit glorieuſement dans la ſacrée perſonne de notre auguſte Monarque qui a hérité des vertus de ſon illuſtre pere, & ſur-tout de ſon amour pour ſon Peuple.

(a) Louis XV.

*Portrait de Catherine de Médicis femme d'Henri II. Roi de France, & mere des Rois François II. Charles IX. & Henri III.*

Dans l'ombre du ſecret depuis peu Médicis
A la fourbe, au parjure avoit formé ſon fils (*a*);
Façonnoit aux forfaits le cœur jeune & facile
De ce malheureux Prince à ſes leçons docile...
Son époux expirant dans la fleur de ſes jours,
A ſon ambition laiſſoit un libre cours.
Chacun de ſes enfans nourri ſous ſa tutelle,
Devint ſon ennemi dès qu'il régna ſans elle.
Ses mains autour du Trône avec confuſion
Semoient la jalouſie & la diviſion.
Oppoſant ſans relâche avec trop de prudence
Les Guiſes aux Condés, & la France à la France.
Toujours prête à s'unir avec ſes ennemis,
Et changeant d'intérêt de rivaux & d'amis.
Eſclave des plaiſirs, mais moins qu'ambitieuſe,
Infidele à ſa Secte & ſuperſtitieuſe,
Poſſédant en un mot, pour n'en pas dire plus,
Les deffauts de ſon ſexe & peu de ſes vertus.

*Henriade.*

(*a*) Charles IX.



## *Portrait du Duc de Guise sous le Régne d'Henri III.*

On vit paroître Guise, & le Peuple inconstant
Tourna d'abord ses yeux vers cet astre éclatant.
Sa valeur, ses exploits, la gloire de son pere,
Sa grace, sa beauté, cet heureux don de plaire,
Qui mieux que la vertu sait régner sur les cœurs,
Attiroient tous les vœux par leurs charmes vainqueurs.
Nul ne sut mieux que lui le grand art de séduire,
Nul sur ses passions n'eut jamais plus d'empire
Et ne sut mieux cacher sous des dehors trompeurs
Des plus vastes desseins les sombres profondeurs.
Impérieux & doux, cruel & populaire,
Des Peuples en public il plaignoit la misere;
Détestoit des impôts le fardeau rigoureux;
Le Peuple alloit le voir & revenoit heureux.
Souvent il prévenoit la timide indigence,
Ses bienfaits dans Paris annonçoient sa présence.
Il savoit captiver les Grands qu'il haïssoit,
Terrible & sans retour alors qu'il offensoit;
Téméraire en ses vœux, souple en ses artifices,

Brillant par ſes vertus & même par ſes vices.
Connoiſſant les périls & ne redoutant rien,
Heureux Guerrier, grand Prince & mauvais
Citoyen.

*Henriade.*

## *Portrait de l'envie & de divers autres vices.*

Le Poëte fait la peinture de l'envie & des différens vices. C'eſt dans l'endroit de l'Henriade où Saint Louis tranſporte Henri IV. aux Champs Éliſées & aux autres demeures des Enfers imaginées par les Poëtes.

Là gît la ſombre envie à l'œil timide & louche,
Verſant ſur des lauriers les poiſons de ſa bouche ;
Le jour bleſſe ſes yeux dans l'ombre étincellans;
Triſte amante des morts, elle hait les vivans;
Elle apperçoit Henri, ſe détourne, ſoupire ;
Auprès d'elle eſt l'orgueil qui ſe plait & s'admire.
La foibleſſe au teint pâle, aux regards abbatus,
Tiran qui céde au crime & détruit les vertus.
L'ambition ſanglante, inquiéte, égarée,
De Trônes, de Tombeaux, d'Eſclaves entourée,

La tendre hypocrisie aux yeux pleins de douceur,
Le Ciel est dans ses yeux, l'Enfer est dans son cœur;
Le faux zéle étalant ses barbares maximes,
Et l'intérêt enfin pere de tous les crimes.

*Volt. Henriade.*



## CHAPITRE V.

### *Du Genre sublime, ou du Sublime en général.*

IL y a deux sortes de Sublime, le Sublime des Images ou des idées grandes & magnifiques, & le Sublime des Pensées ou des Sentimens. Nous allons d'abord parler de ce premier Genre de Sublime, l'autre suivra immédiatement.

### *Du Sublime des Images.*

Le Sublime des Images est ordinairement soutenu par des expressions nobles & pompeuses, il se rencontre dans des discours étendus & dans des endroits amplifiés où la briéveté ne sauroit régner; il peut même dominer dans toute une Piéce de Poësie, dans une Narration, dans une Description, dans une Scéne brillante & majestueuse. On en peut voir des exemples dans plusieurs morceaux que nous avons déja mis sous les yeux; mais il ne faut pas croire que le Sublime

consiste dans de grands mots assemblés au hazard, ce ne seroit alors qu'une vaine enflûre de paroles, & ce qu'on appelle un discours empoullé. Un homme de goût est en garde contre ce défaut; il évite de même celui qui lui est opposé, selon le précepte d'Horace: *Projicit ampullas & sesquipedalia verba* (*a*). Le vrai Sublime consiste dans une maniere de penser noble, grande & magnifique; il suppose dans celui qui écrit ou qui parle un esprit rempli de hautes idées, de sentimens généreux, & de je ne sai quelle noble fierté qui se fait sentir en tout & qui est l'image d'une véritable grandeur d'ame. Il donne au discours une vigueur noble, une force invincible qui enléve l'ame de quiconque nous écoute, il la tire de son assiette, il l'agite, il l'éléve au-dessus d'elle-même, il fait sur les Lecteurs ou sur les Auditeurs une impression à laquelle il est impossible de résister; le souvenir en reste & ne s'efface qu'avec peine. Telle est, par exemple, en matiere de Poësie l'Ode. On peut dire qu'elle est le triomphe du Sublime des Images; elles ne sont nulle part étalées avec tant de magnificence,

(*a*) Art Poëtique.

& on en comprendra la raiſon ſi on fait attention aux réflexions ſuivantes ſur la nature de ce genre de Poëſie.

*Sur l'Ode & l'Enthouſiaſme Poëtique.*

L'Ode (*a*) a pour objet les louanges des Dieux & celles des Héros; elle chante le renverſement des États, le gain ou la perte des Batailles; tout ce qu'il y a enfin de plus grand & de plus reſpectable dans la nature fait la matiere de l'Ode. Or c'eſt un principe inconteſtable que quiconque veut traiter dignement un ſujet doit néceſſairement prendre le ton qui lui convient; ainſi un Poëte qui fait un Ode ne ſauroit être trop brillant dans ſes Métaphores, trop magnifique dans ſes expreſſions, trop audacieux dans ſes figures: Pourquoi? Parce que par-là il peint ſon ſujet & l'impreſſion qu'il en a reçue, qu'il nous communique le mouvement dont il a dû être frappé, mouvement qui, avides comme nous ſommes d'être remués, a des charmes qu'on ne ſauroit exprimer. Élevé & ſoutenu par la dignité de ſa matiere

(*a*) Une partie de ces réflexions ſont tirées d'un Livre intitulé *Lettres ſur la naiſſance, le progrès & la décadence du goût, & ſur la Poëſie.*

il ne doit plus parler comme le reste des hommes, il prend son vol plus haut : fait pour aller au grand, il doit franchir tout ce qui l'en sépare ; tout doit sentir le désordre qui l'agite, tout doit peindre les mouvemens de son ame. De-là il doit arriver qu'il rejettera toutes ces liaisons timides, toutes ces transitions scrupuleuses qui régnent dans les Ouvrages d'un autre genre ; en un mot il s'abandonnera à l'enthousiasme dont il doit être rempli. Toute l'antiquité a demandé de l'enthousiasme à l'Ode, témoin les Cantiques sacrés du Roi Prophéte & des Prophétes, eux-mêmes que l'Esprit saint animoit. Voyez le ton qu'ils prennent lorsqu'ils parlent des merveilles que Dieu avoit opérées en faveur de son Peuple, ou lorsqu'ils menacent ce même Peuple de la colere du Tout-Puissant. Passez aux Poëtes, voyez les Odes de Pindare, d'Horace, les Hymnes du Cigne de Saint Victor & celles des autres Poëtes de nos jours qui l'ont quelque fois atteint. Vous y trouverez ce beau désordre qui est l'effet de l'enthousiasme ; & il ne faut pas que le mot de désordre effraye. La raison tranquille ne sauroit produire les choses admi-

rables

rables qui naissent de cette agitation de notre ame. Ce désordre est l'ordre-même, car il y a une suite dans nos mouvemens comme il y en a une dans nos idées. Lorsqu'on est agité ou censé devoir l'être, il sied bien d'être assujetti à ce désordre de mouvemens, & il est si essentiel de s'y abandonner, que si on ne le fait point on court risque de glacer l'esprit du Lecteur. En un mot, les Odes ayant pour objet de grandes choses, frappent l'imagination du Poëte. Son ame forcée d'obéir au mouvement qui la transporte, se porte avec agilité à plusieurs objets & les parcourt successivement. Alors il n'est plus question de méthode. De-là ces écarts tant vantés dans l'Ode, ces digressions plus belles mille fois que le sujet qu'on a quitté pour elles, ces traits de Morale devenus brillans par l'éclat qui les environne, ces comparaisons tantôt déployées tantôt rapides; de-là enfin ce beau désordre qui n'est autre chose que le langage naturel d'un Poëte entraîné par un feu vraiment digne du sujet qu'il veut célébrer; mais il faut que le sujet donne droit aux emportemens, que par la grandeur & la dignité de la matiere, l'ame ait été obligée de sortir de son assiet-

te, sans quoi l'enthousiasme deviendroit puérile.

Avant d'en venir aux exemples, commençons par l'idée qu'a donné de l'Ode le véritable Maître de la Poësie Françoise.

L'Ode avec plus d'éclat & non moins d'énergie
Elevant jusqu'au Ciel son vol ambitieux,
Entretient dans ses Vers, commerce avec les Dieux.
Aux Athletes dans Pise elle ouvre la barriere,
Chante un Vainqueur poudreux au bout de la carriere,
Mene Achille sanglant au bout du Simoïs,
Ou fait fléchir l'Escaut sous le joug de Louis.
Tantôt comme une abeille ardente à son ouvrage,
Elle s'en va de fleurs dépouiller le rivage.
Son stile impétueux souvent marche au hazard,
Chez elle un beau désordre est un effet de l'art.

*Art Poëtique de Boileau.*

Les Strophes suivantes forment la plus grande partie d'un Ode sur l'existence de Dieu. On se convaincra que le stile & les pensées répondent à la grandeur du sujet.

Etre dont l'essence Divine
Comprend en soi l'immensité,
Et qui comptes ton origine
Du jour de ton Eternité :
Tout bénit ta magnificence,
La Terre annonce ta puissance,
Les Cieux sont pleins de ta splendeur;
Et par-tout ta main adorable,
D'un caractere ineffaçable
Grava les traits de ta grandeur.



Mais quand de ta gloire immortelle
Tant d'Etres parlent à la fois,
D'une harmonie universelle
En vain l'impie entend la voix;
Révolté contre l'évidence,
A révérer ta Providence
Son cœur ne sauroit consentir;
Telle est l'horreur de son sistême,
Il te condamne au néant même
Dont ta bonté l'a fait sortir.



Insensé, quel but se propose
Ton raisonnement captieux?
A tes sophismes je n'oppose
Que la lumiere de tes yeux.
Aux rayons d'une raison pure
Contemple toute la nature

Si réglée en son mouvement;
Et dans leur brillante carriere
Suis tous ces globes de lumiere
Dont est paré le Firmament.



Déployant sa magnificence
Dans les campagnes, sur les flots,
Le Soleil fuit, & son absence
Fait tout rentrer dans le cahos.
Par quelle main, par quel miracle
Renaîtra l'auguste spectacle
Que je devois à sa clarté?
Il reparoît, tout semble éclore,
Et par les traits de son aurore
Un nouveau Monde est enfanté.



Le Ciel & la Terre s'unissent
Pour servir mes vœux fortunés;
Le jour luit, les plantes fleurissent;
Les champs d'épis sont couronnés.
Des Mers l'intarissable source
Fournit les eaux qui dans leur course
Répandent la fécondité.
A mes besoins tout est fidelle,
Et la nature universelle
Conspire à ma félicité.



Mon esprit à la fois dévore

Les tems futurs & révolus,
Je vois ce qui n'eſt pas encore ;
Et j'apperçois ce qui n'eſt plus,
Tout m'eſt préſent. Vaſtes penſées
Qu'en votre effort je ſens preſſées
Par l'Univers trop limité,
Soutenez moi dans mon audace,
D'un vol je vais franchir l'eſpace
Qu'enferme en ſoi l'immenſité.



Tout me ſurprend dans la nature,
La méchanique de mon corps
M'étonne autant par ſa ſtructure
Que par le jeu de ſes reſſorts.
Cet objet épuiſe mes veilles,
Et je me perds dans ces merveilles
Où ne ſauroit atteindre l'art.
Qui l'anima ? qui le fit naître ?
Eſt-ce la main d'un premier Etre,
Ou le caprice du hazard ?...

*Aſſelin.*

## *Strophes priſes d'un Ode ſur la Foi.*

Divine Foi dont la puiſſance
Guide nos eſprits à ton gré,
Je me vois par ton influence
Au ſein de la Divinité.
Quel éclat ! mon ame éperdue

Ne sauroit soutenir la vûe
D'un Dieu si terrible & si grand ;
Et devant sa Majesté sainte
Mon cœur se perd saisi de crainte
Dans les abîmes du néant.



L'immensité fait son Royaume,
Ce vaste Monde tel qu'il est
Devant lui n'est plus qu'un atôme,
Dans l'infini tout disparoît.
Mais l'homme insulte à sa puissance,
Et jaloux de l'indépendance,
Veut s'égaler au Créateur.
Cieux fuyez ; que la Terre tremble,
Que tous les élémens ensemble
Vengent les droits de leur Auteur.



Quelle est la main qui dans leur course
Retint des flots tumultueux,
Et du Jourdain jusqu'à sa source
Fit le reflux impétueux ?
Sout cette main Toute-puissante,
Notre cœur qu'entraînoit sa pente,
Sent vers le Ciel un saint retour,
Et cherchant sa source suprême,
Il va se perdre dans Dieu même
Par le reflux de son amour.



Rempli d'un espoir qui m'enflamme,
Seigneur, quel divin mouvement
De l'excellence de mon ame
Fait naître en moi le sentiment ?
Cette ame à toi toute livrée
Doit à jamais être enyvrée
Du torrent de ta volupté,
Vivre abîmée en ton essence,
Et contemplant ta gloire immense,
Partager ta félicité.



Insensés dont l'orgueil insulte
A ces sublimes vérités,
Qui blasphêmez contre le culte
Du Dieu par qui vous existez :
Plongés dans une nuit funeste ;
Des biens purs, du bonheur Céleste
Vous n'avez point connu le prix.
Dissipez les ombres du vice
Et du Soleil de la Justice
Le jour luira sur vos esprits,

*Asselin.*

Extrait d'un Ode de Rousseau dans laquelle ce célébre Poëte fait voir que l'Histoire sauve de l'oubli des tems la mémoire des Héros.

Ce vieillard qui d'un vol agile
Fuit ſans jamais être arrêté,
Le tems cette image mobile
De l'immobile Eternité.
A peine du ſein des ténébres
Fait éclorre les faits célébres,
Qu'il les replonge dans la nuit.
Auteur de tout ce qui doit être,
Il détruit tout ce qu'il fait naître
A meſure qu'il le produit.



Mais la Déeſſe de mémoire
Favorable aux noms éclatans,
Souleve l'équitable Hiſtoire
Contre l'iniquité des tems.;
Et dans les regiſtres des âges
Conſacrant les nobles images
Que la gloire lui vient offrir;
Sans ceſſe en cet auguſte Livre
Notre reſſouvenir voit revivre
Ce que nos yeux ont vû périr.



C'eſt là que ſa main immortelle,
Mieux que la Déeſſe aux cent voix
Saura dans un tableau fidelle
Immortaliſer les exploits.
L'avenir faiſant ſon étude
De cette vaſte multitude

D'incroya-

D'incroyables événemens,
Dans leurs vérités authentiques
Des fables les plus fantaſtiques
Retrouvera les fondemens.



Ce n'eſt point d'un amas funeſte
De maſſacres & de débris
Qu'une vertu pure & Céleſte
Tire ſon véritable prix.
Un Héros qui de la victoire
Emprunte ſon unique gloire,
N'eſt Héros que quelques momens;
Et pour l'être toute ſa vie
Il doit oppoſer à l'envie
De plus paiſibles monumens.



En vain ſes exploits mémorables
Etonnent les plus fiers Vainqueurs,
Les ſeules conquêtes durables
Sont celles qu'on fait ſur les cœurs.
Un tiran cruel & ſauvage
Dans les feux & dans le ravage
N'acquiert qu'un honneur criminel:
Un Vainqueur qui ſait toujours l'être;
Dans les cœurs dont il ſe rend Maître
S'éleve un trophée éternel.



*Ode à la Fortune.*

Fortune dont la main couronne
Les forfaits les plus inouis,
Du faux éclat qui t'environne
Serons-nous toujours éblouis ?
Jusqu'à quand, trompeuse idole,
D'un culte honteux & frivole
Honnorerons-nous tes Autels ?
Verra-t-on toujours tes caprices
Consacrés par les Sacrifices
Et par l'hommage des mortels ?



Le Peuple dans ton moindre ouvrage
Adorant la prospérité,
Te nomme grandeur de courage,
Valeur, prudence, fermeté,
Du titre de vertu suprême
Il dépouille la vertu même
Pour le vice que tu chéris ;
Et toujours ses fausses maximes
Erigent en Héros sublimes
Tes plus coupables favoris.



Mais de quelque superbe titre
Dont ses Héros soient revêtus,
Prenons la raison pour arbitre

Et cherchons en eux les vertus ;
Je n'y trouve qu'extravagance,
Foibleſſe, injuſtice, arrogance,
Trahiſons, fureurs, cruautés,
Etrange vertu qui ſe forme
Souvent de l'aſſemblage énorme
Des vices les plus déteſtés !



Apprens que la ſeule ſageſſe
Peut faire les Héros parfaits,
Qu'elle voit toute la baſſeſſe
De ceux que ta faveur a faits,
Qu'elle n'adopte point la gloire
Qui naît d'une injuſte victoire,
Que le ſort remporte pour eux,
Et que devant ſes yeux Stoïques
Leurs vertus les plus Héroïques
Ne ſont que des crimes heureux.



Quoi ! Rome & l'Italie en cendre
Me feront honnorer Sylla ?
J'admirerai dans Alexandre
Ce que j'abhorre en Attila ;
J'appellerai vertu guerriere
Une vaillance meurtriere
Qui dans mon ſang trempe ſes mains ;
Et je pourrai forcer ma bouche
A louer un Héros farouche

Né pour le malheur des humains.



Quels traits me présentent vos fastes,
Impitoyables Conquérans,
Des vœux outrés, des projets vastes,
Des Rois vaincus par des tirans?
Des murs que la flamme ravage,
Des Vainqueurs fumans de carnage,
Un Peuple au fers abandonné,
Des meres pâles & sanglantes
Arrachant leurs filles tremblantes
Des bras d'un Soldat effréné.



Juges insensés que nous sommes,
Nous admirons de tels exploits,
Est-ce donc le malheur des hommes
Qui fait la vertu des Rois?
Leur gloire féconde en ruines,
Sans le meurtre & sans les rapines,
Ne sauroit-elle subsister?
Images des Dieux sur la Terre,
Est-ce par des coups de tonnerre
Que leur grandeur doit éclater?



Mais je veux que dans les allarmes
Réside le solide honneur:
Quel Vainqueur ne doit qu'à ses armes
Ses triomphes & son bonheur?

Tel qu'on nous vante dans l'Hiſtoire,
Doit peut être toute ſa gloire
A la honte de ſon rival :
L'inexpérience indocile
Du compagnon de Paul Æmile,
Fit tout le ſuccès d'Annibal.



Quel eſt donc le Héros ſolide
Dont la gloire ne ſoit qu'à lui,
C'eſt un Roi que l'équité guide
Et dont les vertus ſont l'appui,
Qui prenant Titus pour modele,
Du bonheur d'un Peuple fidele
Fait le plus cher de ſes ſouhaits ;
Qui fuit la baſſe flatterie,
Et qui pere de ſa patrie,
Compte ſes jours par ſes bienfaits.



Vous chez qui la guerriere audace
Tient lieu de toutes les vertus,
Concevez Socrate à la place
Du fier meurtrier de Clytus.
Vous verrez un Roi reſpectable
Humain, généreux, équitable,
Un Roi digne de vos Autels ;
Mais à la place de Socrate,
Le fameux Vainqueur de l'Euphrate
Sera le dernier des mortels.



Héros cruels & ſanguinaires ;
Ceſſez de vous enorgueillir
De ces lauriers imaginaires
Que Bellone vous fit cueillir ;
En vain le deſtructeur rapide
De Marc Antoine & de Lépide
Rempliſſoit l'Univers d'horreur,
Il n'eût point eu le nom d'Auguſte
Sans cet empire heureux & juſte
Qui fit oublier ſes fureurs.



Montrez nous, Guerriers magnanimes,
Votre vertu dans tout ſon jour ;
Voyons comment vos cœurs ſublimes
Du ſort ſoutiendront le retour.
Tant que ſa faveur vous ſeconde
Vous êtes les Maîtres du Monde.
Votre gloire vous éblouit,
Mais au moindre revers funeſte,
Le maſque tombe, l'Homme reſte,
Et le Héros s'évanouit.



L'effort d'une vertu commune
Suffit pour faire un Conquérant,
Celui qui dompte la fortune
Mérite ſeul le nom de Grand :
Il perd ſa volage aſſiſtance
Sans rien perdre de ſa conſtance

Dont il vit ſes honneurs accrus ;
Et ſa grande ame ne s'altére
Ni des triomphes de Tibere,
Ni des diſgraces de Varus.



La joye imprudente & légere
Chez lui ne trouve point d'accès,
Et ſa crainte active modere
L'yvreſſe des heureux ſuccès.
Si la fortune le traverſe,
Sa conſtante vertu s'exerce
Dans ſes obſtacles paſſagers,
Le bonheur peut avoir ſon terme ;
Mais la ſageſſe eſt toujours ferme
Et les deſtins toujours légers.



En vain une fiére Déeſſe
D'Enée a réſolu la mort ;
Ton ſecours, puiſſante Déeſſe,
Triomphe des Dieux & du ſort.
Par toi Rome au bord du naufrage
Juſques dans les murs de Carthage
Vengea le ſang de ſes Guerriers,
Et ſuivant tes divines traces,
Vit au plus fort de ſes diſgraces
Changer ſes Cyprès en Lauriers.

*Rouſſeau.*

Les autres Odes de Rousseau sont dans le même goût tant les sacrées que les profanes, on n'a qu'à les consulter si on en a la facilité. Celle-ci est un exemple pour les autres, & un modele du Genre Sublime.

*Ode sur la Canonisation des Sts. Stanislas Kostka & de Louis de Gonzague.*

De l'Eternel s'ouvre le Trône ;
Les Anges saisis de respect
De la splendeur qui l'environne
Ne peuvent soutenir l'aspect.
Mais quoi ! vers ce Trône terrible
A tout mortel inaccessible,
Dans un char plus brillant que l'or,
Par une route de lumiere,
Quittant la Céleste carriere,
Deux mortels vont prendre l'essort.



Volez vertus, & sur vos ailes
Enlevez leur char radieux
Jusqu'aux demeures immortelles ;
Portez ces jeunes Demi-Dieux.
Ils vont : la main de la victoire
Les conduit au rang que la gloire
Au Ciel dès long-tems leur marqua.

Frappé de cent voix unanimes,
L'air porte au loin les noms ſublimes
De Gonzague & de Koſtka.



Sur des harpes majeſtueuſes
A l'envi les Céleſtes Chœurs
Chantent les flammes vertueuſes
Qui conſumerent ces beaux cœurs,
Leur jeuneſſe ſanctifiée,
La fortune ſacrifiée,
Les Sceptres foulés ſous leurs pas;
Plus Héros que ceux de leur race,
A l'Héroïſme de la grace
Ils conſacrerent leurs combats.



Tout le Ciel ému d'allégreſſe
Chante ces nouveaux Habitans;
La Religion s'intéreſſe
A leurs triomphes éclatans.
La vérité leur dreſſe un Trône,
La candeur forme leur couronne
De Myrthes ſaints toujours fleuris;
Et dans cette Fête charmante
Chaque vertu retrouve & vante
Ses plus fideles favoris.



Qu'offrois-tu, profane Eliſée?
Des plaiſirs ſans vivacité

Dont la douceur bien-tôt uſée
Ne laiſſoit qu'une oiſiveté.
Vains ſonges de la Poëſie!
Le Ciel offre à l'ame choiſie
Un bonheur plus vif, plus conſtant;
Dans les délices éternelles
Qui conſervent toujours nouvelles
Le charme du premier inſtant.



Là goûtant de l'amour ſuprême
Les plus délicieux tranſports,
Les cœurs dans le ſein de Dieu-même...
Mais quel bras ſuſpend mes accords?
Une ſecrette violence
Force ici ma Lyre au ſilence,
Tous mes efforts ſont ſuperflus.
Sous des voiles impénétrables
Dieu cache les dons adorables
Qui font le bonheur des Elus.



Nouveaux Saints, Ames fortunées,
Ce Dieu l'objet de vos déſirs
Abrégea vos tendres années
Pour hâter vos ſacrés plaiſirs.
Jaloux d'une plus belle vie,
La fleur de vos jours eſt ravie
Sans vous couter de vains regrets.
Vous tombez dans la nuit profonde

Trop tôt pour l'ornement du Monde,
Trop tard encor pour vos souhaits.



Dans les Célestes Tabernacles,
Transmis des portes du trépas,
Touchez, changez par vos miracles
Ceux qui n'en reconnoissent pas.
Que Dieu par des loix glorieuses
Change en Palmes victorieuses
Les Cyprès de vos saints Tombeaux,
Et que vos cendres illustrées,
De la Foi morte en nos Contrées
Viennent rallumer les flambeaux.



Fiers Conquérans, Héros profanes,
Pendant vos jours Dieux adorés,
Que peuvent vos coupables Manes?
Vos Sépulchres sont ignorés.
Par le noir abîme engloutie,
Votre puissance anéantie
N'a pû survivre à votre sort,
Tandis que de leur sépulture
Les Saints régissent la nature
Et brisent les traits de la mort.



Peuples, dans des Fêtes constantes,
Renouvellez un si beau jour,
Prenez vos Lyres éclatantes,

Chantres Saints du Céleſte amour.
Répétez les chants de louanges
Que l'unanime voix des Anges
Conſacre aux nouveaux immortels ;
Et que ſous ces voûtes ſacrées
De fleurs leurs images parées
Prennent place ſur nos Autels.

*Greſſet.*



# CHAPITRE VI.

## *Du Sublime des Pensées & des Sentimens.*

LE Sublime dont il s'agit ici n'est autre chose que le vrai & le nouveau réuni dans une grande idée & exprimés avec élégance & précision : il se peut trouver dans une seule pensée, dans une seule Figure, dans un seul tour de parole qui présente quelque trait vif & frapant ; comme dans ce récit de Moyse, *Dieu dit, Que la lumiere se fasse, & la lumiere se fit* (*a*) : ou lorsque Dieu parle à Job en ces termes : *Où étiez-vous lorsque j'établissois la Terre sur ses fondemens ? lorsque les Astres du matin me louoient d'un commun accord* (*b*) : ou dans cette parole d'Ajax : *Grand Dieu, rends nous le jour & combats contre nous.* En un mot le Sublime dans le genre dont nous parlons, n'est autre chose que l'expression

(*a*) Gen. 31.
(*b*) Job, Chap. 38.

courte & vive de tout ce qu'il y a dans une ame de plus grand & de plus ſuperbe ; il doit marquer la hauteur & l'élévation du caractere de celui qui parle. Il produit en nous une certaine admiration mêlée d'étonnement & de ſurpriſe : car il faut remarquer que l'étonnement eſt un ſentiment qui eſt d'un grand prix pour nous. Au milieu de notre baſſeſſe nous nourriſſons tous un ſentiment de grandeur & de bouffiſſure. Tout ce qui excéde nos forces, tout ce qui paſſe notre pouvoir, réveille notre admiration : or une maniere de peindre vivement un ſentiment en peu de paroles, produit en nous cet effet, & c'eſt ce que nous appellons le vrai Sublime ; il eſt aiſé d'en ſentir la raiſon ſi on fait attention qu'il n'y a rien de ſi rapide que le mouvement avec lequel nos idées ſe préſentent ; car les expreſſions, quelque énergiques qu'elles puiſſent être, les affoibliſſent & ne les rendent jamais à notre gré ; mais quand par bonheur un mot ou deux mots peignent vivement un ſentiment, nous ſommes ravis, parce qu'alors le ſentiment a été peint avec la même viteſſe qu'il a été exprimé, qu'il en eſt plus vif de ce qu'il eſt reſſerré, &

comme toute sa chaleur est réunie, il la conserve toute entiere.

Dans l'Opéra d'Acis & de Galatée(a), Poliphême voyant qu'Acis son rival avoit pris la fuite avec Galatée, & ne sachant ce qu'ils étoient devenus, exhale sa fureur jalouse en ces termes :

Quel chemin ont-ils pris ces amans trop heureux ?
Sans doute Jupiter s'intéresse pour eux :
* Qu'il se montre ce Dieu que l'Univers révére,
* C'est un objet digne de ma colere,
* Je l'attends, mais il craint de paroître à mes yeux,
* Et croit braver ma rage, enfermé dans les Cieux ;
J'y monterai malgré l'effort de son tonnerre,
J'entasserai ces monts pour aller jusqu'à lui,
Et ferai plus trembler tout l'Olimpe aujourd'hui
Que ne firent jadis les enfans de la Terre.

Ceux qui connoissent le vrai Sublime, en trouveront une belle image dans ces paroles de Poliphême, par lesquelles il

(a) Pastorale Héroïque dont les paroles sont de Mr. de Campistron & la Musique de Mr. de Lully.

brave la puiſſance du plus grand des Dieux. On a indiqué ces Vers par une étoile, quoique les autres ne les déparent pas.

Il s'enſuit de ces réflexions que le Sublime tient plus de la nature que de l'art, parcequ'il vient de l'élévation des ſentimens, & qu'il ſe concilie ſouvent avec l'expreſſion la plus ſimple : mais comme toutes les forces du ſentiment exprimé ſont ramaſſées en peu de paroles ; de-là vient que le Sublime va ſouvent juſqu'au raviſſement, & qu'il nous jette dans des tranſports de joye produits par cette haute idée que nous avons du grand & du beau, ou qu'il nous cauſe une triſteſſe majeſtueuſe. Ces paroles de Monime (dans la Tragédie de Mithridate de Racine,) *Seigneur, vous changez de viſage*, ne ſont rien par elles-mêmes, mais le moment où ces paroles ſi ſimples ſont prononcées, fait frémir ; c'eſt qu'elles tirent leur force de la ſeule maniere dont elles ſont amenées. Il en eſt de même de ces trois mots : *Zaïre, vous pleurez*, dans la Tragédie de ce nom, qui attendriſſent ſi ſubitement le Lecteur ou le Spectateur. Tels ſont enfin tous les grands ſentimens qui

qui nous frappent dans une Tragédie, c'eſt l'appanage du Sublime. Nous allons en donner quelques exemples.

Médée furieuſe contre Jaſon ſon époux dont elle ſe voyoit abandonnée pour Créüſe, fait éclater ſa douleur devant Nérine ſa Confidente qui lui parle ainſi :

Que ſert ce grand courage où l'on eſt ſans pouvoir ?

MEDEE.

Il trouve toujours lieu de ſe faire valoir.

NERINE.

Forcez l'aveuglement dont vous êtes ſéduite
Pour voir en quel état le ſort vous a réduite :
Votre Pays vous hait, votre époux eſt ſans foi,
Dans un ſi grand revers que vous reſte-t-il ?

MEDEE.

Moi.

Moi, dis-je, & c'eſt aſſez. (a)

*Corn. Médée.*

Le Sublime de ce mot *moi* conſiſte en

(a) Corneille a renchéri ſur la penſée de Sénéque qui met dans la bouche de Médée ces paroles : *Medea ſupereſt.*

S

ce qu'il annonce un courage invincible & une fermeté d'ame inébranlable.

Elle employe ailleurs la même pensée, mais elle est tournée différemment. C'est dans une Scéne de la Toison d'Or, où Médée parle avec hauteur à Hypsipile Reine de Lemnos qui aimoit Jason & qui en étoit aimée.

MEDEE.

Avec sincérité je dois aussi vous dire
Qu'assez malaisément on sort de mon Empire,
Et que quand jusqu'à moi j'ai permis d'aspirer,
On ne s'abaisse plus à vous considérer;
Profitez des avis que ma pitié vous donne.

HYPSIPILE.

A vous dire le vrai, cette hauteur m'étonne,
Je suis Reine, Madame, & les fronts couronnés.....

MEDEE.

Et moi je suis Médée, & vous m'importunez.

*Corn. Toison d'Or.*

Horace, le pere des trois Horaces célébres par leur Combat contre les trois Curiaces dans les commencemens de Ro-

me, ayant appris sur une nouvelle qui n'étoit vraie qu'en partie, que deux de ses enfans étoient morts dans le Combat, & que le troisiéme avoit pris la fuite, dit qu'il faut pleurer ce dernier seulement & non les autres qui étoient morts pour la Patrie, & qu'il faut les combler d'éloges; mais comme on lui fait l'objection suivante en ces termes :

Que vouliez-vous qu'il fit contre trois ?

Il fait cette réponse laconique & si célébre :

Qu'il mourût,
Ou qu'un beau désespoir alors le secourût.
Il est de tout son sang comptable à sa Patrie.

*Horaces de Corn.*

Alexandre ayant vaincu Porus Roi dans les Indes, Prince rempli d'un courage admirable, lui parle ainsi :

Votre fierté, Porus, ne se peut abaisser,
Jusqu'au dernier soupir vous m'osez menacer.
En effet, ma victoire en doit être allarmée,
Votre nom peut encor plus que toute une Armée :

Je m'en dois garentir. Parlez donc, dites moi,
Comment prétendez-vous que je vous traite ?

PORUS.

En Roi.

ALEXANDRE.

Hé bien, c'est donc en Roi qu'il faut que je vous traite,
Je ne laisserai point ma victoire imparfaite,
Vous l'avez souhaité, vous ne vous plaindrez pas :
Régnez toujours, Porus, je vous rends vos Etats.

*Alexandre de Rac.*

Prusias Roi de Bithynie, Prince foible & à qui la grande puissance des Romains causoit des frayeurs indignes de son rang, parle ainsi à son fils Nicoméde dont le courage étoit fort élevé.

Mais donnons quelque chose à Rome qui se plaint,
Et tâchons d'assurer la Reine qui vous craint...
Je veux mettre d'accord l'amour & la nature,
Etre pere & mari dans cette conjoncture....

NICOMEDE.

Seigneur, voulez-vous bien vous en fier à moi?
Ne soyez ni l'un ni l'autre.

PRUSIAS.

Et que dois-je être ?

NICOMEDE.

Roi.

Reprenez hautement ce noble caractere,
Un véritable Roi n'est ni mari ni pere ;
Il regarde son Trône & rien de plus : régnez,
Rome vous craindra plus que vous ne la craignez.

*Nicoméde de Corn.*

Brutus reprochoit à César qu'il avoit opprimé la liberté de Rome ; & César lui répondoit en ces termes :

Ah ! c'est ce qu'il falloit reprocher à Pompée,
Par sa feinte vertu la tienne fut trompée.
Ce Citoyen superbe à Rome plus fatal,
N'a pas même voulu César pour son égal.
Crois-tu, s'il m'eut vaincu, que cette ame hautaine
Eût laissé respirer la liberté Romaine ?
Ah ! sous un joug de fer il t'auroit accablé.
Qu'eut fait Brutus alors ?

Mais Brutus lui répond :

Brutus l'eut immolé.

*Mort de César de Volt.*

Æmilie Dame Romaine avoit donné lieu à une conſpiration contre la vie d'Auguſte. Elle n'avoit promis ſa main à Cinna que ſous la condition qu'on vengeroit la mort de ſon pere C. Toranius qui avoit été proſcrit pendant le Triumvirat d'Auguſte. Elle exhorte Cinna à perſévérer dans ſon deſſein, & elle parle d'Auguſte en cet endroit.

Quelque ſoin qu'il ſe donne & quelqu'ordre qu'il tienne;
Qui mépriſe ſa vie eſt maître de la ſienne.
Plus le péril eſt grand, plus doux en eſt le fruit;
La vertu nous y jette & la gloire le ſuit.
Regarde le deſtin de Brute & de Caſſie,
La ſplendeur de leur nom en eſt-elle obſcurcie?
Sont-ils morts tous entiers avec leurs grands deſſeins,
Ne les compte-t-on plus pour les derniers Romains? ....
Va marcher ſur leurs pas où l'honneur te convie,
Mais ne perds pas le ſoin de conſerver ta vie.

Et ailleurs Cinna lui dit:

S'il eſt pour me trahir des eſprits aſſez bas,
Ma vertu pour le moins ne me trahira pas.

Vous la verrez brillante au bord des précipices
Se couronner de gloire en bravant les ſupplices.
S'il faut ſubir le coup d'un deſtin rigoureux
Je mourrai tout enſemble heureux & malheureux.
Heureux pour vous ſervir de perdre ainſi la vie,
Malheureux de mourir ſans vous avoir ſervie.

*Cinna de Corn.*

La conjuration contre Auguſte, dont les Chefs étoient Cinna & Maxime, ayant été découverte, Maxime qui aimoit Æmilie en faveur de laquelle cette conjuration avoit été formée, lui conſeilloit de fuir avec lui, & lui parle en ces termes :

Prenons notre avantage avant qu'on nous pourſuive,
Nous avons pour partir un Vaiſſeau ſur la rive..
Avec la même ardeur je ſaurai vous chérir
Que . . . . . .

ÆMILIE.

Tu m'oſes aimer & tu n'oſes mourir ?
Tu prétens un peu trop, mais quoique tu prétendes,
Rends-toi digne du moins de ce que tu demandes....
Montre d'un vrai Romain la derniere vigueur,

Et mérite mes pleurs au deffaut de mon cœur.

*Cinna de Corn.*

Pulcherie parle ainsi à Héraclius son frere que l'Empereur Phocas vouloit faire mourir ; dans ce moment elle n'étoit pas entiérement convaincue qu'Héraclius fut son frere, & on ne savoit pas encore qui étoit le véritable Héraclius.

Ah Prince ! il ne faut point d'assurance plus claire,
Si vous craignez la mort vous n'êtes point mon frere ;
Ces indignes frayeurs vous ont trop découvert.

*Héraclius de Corn.*

Cette Princesse témoigne la même grandeur de sentimens par la fierté avec laquelle elle dit à Phocas qu'Héraclius voit le jour & qu'il se vengera sur lui de la mort de son pere l'Empereur Maurice.

Au seul nom de Maurice il te fera trembler,
Puisqu'il se dit son fils, il veut lui ressembler.
Qui se laisse outrager, mérite qu'on l'outrage ;
Et l'audace impunie enfle trop un courage.

*Ibid.*

Le

Le Comte de Gormas menacé de la colere de ſon Prince s'il refuſoit de faire une ſatisfaction à Dom Diégue à qui il avoit donné un ſoufflet ; l'Officier envoyé de la part du Roi, lui parle ainſi :

Mais ſongez que les Rois veulent être abſolus.

LE COMTE.

Le ſort en eſt jetté, Monſieur, n'en parlons plus.

D. ARIAS.

Adieu donc, puiſqu'en vain je tâche à vous réſoudre,
Avec tous vos lauriers craignez encor la foudre.

LE COMTE.

Je l'attendrai ſans peur.

D. ARIAS.

Mais non pas ſans effet.

LE COMTE.

Nous verrons donc par-là Dom Diegue ſatisfait. [*Seul.*]
Qui ne craint point la mort ne craint point les menaces :
J'ai le cœur au-deſſus des plus fieres diſgraces ;
Et l'on peut me réduire à vivre ſans bonheur,
Mais non pas me réſoudre à vivre ſans honneur.

*Cid de Corn.*

Honorie sœur de l'Empereur Valentinien, parle ainsi à Attila Roi des Huns.

Quand je voudrai l'aimer, je le pourrai sans
honte;
Il (a) est Roi comme vous.

ATTILA.

En effet, il est Roi,
J'en demeure d'accord, mais non pas comme
moi.
Même splendeur de sang, même titre nous pare,
Mais de quelques degrés le pouvoir nous sépare......
A ses propres sujets il dispense mes loix;
Et s'il est Roi des Goths, je suis celui des Rois.

HONORIE.

Et j'ai de quoi le mettre au-dessus de ta tête,
Sitôt que de ma main j'aurai fait sa conquête.
Tu n'as pour tout pouvoir que des droits usurpés,
Sur des Peuples surpris & des Princes trompés;
Tu n'as d'autorité que ce qu'en font les crimes,
Mais il n'aura de moi que des droits légitimes;
Et fut-il sous ta rage à tes pieds abbatu,
Il est plus grand que toi s'il a plus de vertu.

*Attila de Corn.*

(a) Elle parle de Valamir Roi des Ostrogoths.

Attila avoit eu la cruauté d'offrir pour époux à Ildione sœur de Mérouée Roi des Francs, Ardaric Roi des Gépides sous la condition qu'il tueroit Valamir Roi des Ostrogoths, & il avoit menacé Ardaric de le faire périr s'il refusoit de commettre cette action noire. Voici ce qu'Ardaric & Ildione se disent à cette occasion.

ARDARIC.

Il me fait son Bourreau pour perdre un autre Roi
A qui sa fureur fait la même offre qu'à moi.
Aux dépens de sa tête il veut qu'on vous obtienne;
On lui donne Honorie aux dépens de la mienne:
Sa cruelle faveur m'en a laissé le choix.

ILDIONE.

Quel crime voit sa rage à punir en deux Rois?

ARDARIC.

Le crime de tous deux, c'est d'aimer deux Princesses,
C'est d'avoir mieux que lui mérité leurs tendresses.
De vos bontés pour nous il nous fait un malheur,

Et d'un ſujet de joie un excès de douleur.

ILDIONE.

Eſt-il orgueil plus lâche ou lâcheté plus noire ?
Il veut que je vous coûte ou la vie ou la gloire,
Et ſerve de prétexte au choix infortuné
D'aſſaſſiner vous-même, ou d'être aſſaſſiné.
Il vous offre ma main comme un bonheur insigne,
Mais à condition de vous en rendre indigne ;
Et ſi vous refuſez par-là de m'acquérir,
Vous ne ſauriez vous-même éviter de périr.

ARDARIC.

Il eſt beau de périr pour éviter un crime ;
Quand on meurt pour la gloire on revit dans l'eſtime,
Et triompher ainſi du plus rigoureux ſort,
C'eſt s'immortaliſer par une illuſtre mort. . . .
Vous vengerez ma mort, & mon ame ravie....

ILDIONE.

Ah ! venger une mort n'eſt pas rendre une vie.
Le tiran immolé me laiſſe mes malheurs,
Et ſon ſang répandu ne tarit pas mes pleurs.

*Ibid.*

Eurydice fille d'Artabaze Roi d'Arménie, aimoit Surena grand homme de

Guerre & Général de l'Armée d'Orode Roi des Parthes. Sa Confidente lui représentant qu'elle devoit faire un choix plus digne d'elle, lui disoit ces paroles :

Il n'est pas Roi, Madame.

Eurydice répond :

Il ne l'est pas,
Mais il sait rétablir les Rois dans leurs Etats.
Des Parthes le mieux fait d'esprit & de visage,
Le plus puissant en biens, le plus grand en courage,
Le plus noble; joins-y l'amour qu'il a pour moi,
Et tout cela vaut bien un Roi qui n'est que Roi.

*Surena de Corn.*

Pacorus fils d'Orode aimoit Eurydice, il apprit qu'il avoit un rival, mais il ignoroit qui ce pouvoit être. Il parle ainsi à Eurydice.

Sachons quoiqu'il en coute,
Quel est ce grand rival qu'il faut que je redoute ?
Dites : est-ce un Héros ? est-ce un Prince ? est-ce un Roi ?

Mais Eurydice lui répond fiérement :

C'est ce que j'ai connu de plus digne de moi.

*Ibid.*

Surena ayant été lâchement tué par l'ordre d'Orode ou de Pacorus, on vint apprendre cette nouvelle à Eurydice & à Palmis sœur de cet infortuné Guerrier. Comme la cause de sa mort venoit de ce qu'il étoit aimé d'Eurydice ; Palmis dans le premier mouvement de sa douleur lui reprocha la mort de son frere ; mais on verra quelle fut la réponse d'Eurydice.

PALMIS *à Eurydice.*

Vous qui brûlant pour lui sans vous détermi-
ner,
Ne l'avez tant aimé que pour l'assassiner ;
Allez, d'un tel amour, allez voir tout l'ouvra-
ge,
En recueillir le fruit, en goûter l'avantage.
Quoi vous causez sa perte & n'avez point de
pleurs ?

EURYDICE.

Non, je ne pleure point, Madame, mais je
meurs.
Ormene, soutiens moi.

ORMENE.

Que dites-vous, Madame?

EURIDICE.

Généreux Surena, reçois toute mon ame.

*Ibid.*

Bérénice (*a*) sentant qu'elle étoit aimée de l'Empereur Titus, auroit fort voulu qu'il l'épousât, & parmi les raisons qu'elle lui donnoit pour le déterminer, elle lui dit ces paroles:

N'avez-vous pas un pouvoir absolu,
Seigneur?

Voici la réponse de Titus.

Oui, mais j'en suis comptable à tout le monde,
Comme dépositaire il faut que j'en réponde.
Un Monarque a souvent des loix à s'imposer,
Et qui veut pouvoir tout ne doit pas tout oser.

*Tite Bérénice de Corn.*

Viriate Reine de Portugal s'exprime de la maniere suivante en parlant de Ser-

(*a*) Elle étoit Reine dans une partie de la Judée.

torius Général du parti de Marius en Efpagne. Il eft bon de favoir que la faction de Sylla l'avoit emporté fur celle de Marius, en forte que tous les partifans de ce dernier avoient été obligés de prendre la fuite & de s'exiler de l'Italie; mais Sertorius qui étoit un grand homme de Guerre fe foutint vaillamment en Efpagne & battit fouvent Pompée qu'il appelloit un Écolier de Sylla.

Ce ne font point les fens que mon amour confulte,
Il hait des paffions l'impétueux tumulte,
Et fon feu que j'attache aux foins de ma grandeur,
Dédaigne tout mêlange avec leur folle ardeur;
J'aime en Sertorius ce grand art de la Guerre
Qui foutient un banni contre toute la Terre;
J'aime en lui ces cheveux tous couverts de lauriers,
Ce front qui fait trembler les plus braves Guerriers,
Ce bras qui femble avoir la victoire en partage.
L'amour de la vertu n'a jamais d'yeux pour l'âge;
Le mérite a toujours des charmes éclatans,

Et quiconque peut tout, eſt aimable en tout
tems.

*Sertorius de Corn.*

Rhadamiſte dont on a parlé ci-deſſus, ayant appris que ſon frere Arſame aimoit Zénobie, (celui-ci ignoroit que Rhadamiſte fut ſon époux;) fait connoître qu'il eſt agité par des ſoupçons injurieux à Zénobie. C'eſt alors que cette Princeſſe lui déclare qu'elle eſt prête à partir avec lui & qu'elle ira où il voudra.

Prince (*a*), après cet aveu je ne vous dis plus
rien,
Vous connoiſſez aſſez un cœur comme le mien
Pour croire que pour lui l'amour ait quelqu'em-
pire;
Mon époux eſt vivant, ainſi ma flamme expire.
Ceſſez donc d'écouter un amour odieux,
Et ſurtout gardez-vous de paroître à mes yeux.
Pour toi (*b*), dès que la nuit pourra me le per-
mettre,
Dans tes mains en ces lieux je viendrai me re-
mettre;
Je connois la fureur de tes ſoupçons jaloux,
Mais j'ai trop de vertu pour craindre mon époux.

(*a*) Elle parle à Arſame.
(*b*) Rhadamiſte.

C'eſt dans ce dernier Vers que réſide le ſentiment ſublime, il eſt inutile d'ajoûter ici aucune réflexion pour le faire comprendre. Il y a des choſes qu'il eſt plus facile de ſentir que d'exprimer. Telle eſt cette penſée de Zénobie dont les perſonnes de bon goût connoîtront toute la beauté.

Dans la Tragédie d'Héraclius par Corneille, il eſt un tems où un faux billet de l'Empereur Maurice, jette dans l'erreur les principaux Perſonnages de cette Piéce. C'eſt à cette occaſion que Pulcherie croyant que Martian qu'elle aimoit, étoit le véritable Héraclius & ſe trouvoit par-là être ſon frere; fait éclater toute ſa grandeur de ſes ſentimens en ces termes:

Ce grand coup m'a ſurpriſe & ne m'a point troublée,
Mon ame l'a reçu ſans en être accablée;
Et comme tous mes feux n'avoient rien que de ſaint,
L'honneur les alluma, le devoir les éteint.
Je ne vois plus d'amant ou je rencontre un frere,
L'un ne peut me toucher ni l'autre me déplaire.

Et je tiendrai toujours mon bonheur infini
Si les miens sont vengés & le tiran (*a*) puni.

*Héraclius.*

C'est à l'occasion de cette même erreur que Martian fils de Phocas croit être le véritable Héraclius, & comme il en prit le nom aussi-tôt, & qu'il se disoit tel à Phocas, ce tiran le menaçoit de la mort; c'est dans ces circonstances que Martian parle ainsi à Phocas :

J'entends donc mon arrêt sans qu'on me le prononce,
Héraclius mourra comme a vécu Léonce. (*b*)
Bon sujet, meilleur Prince, & ma vie & ma mort
Rempliront dignement & l'un & l'autre sort.
La mort n'a rien d'affreux pour une ame bien née,
A mes côtés pour toi je l'ai cent fois traînée;
Et mon dernier exploit contre tes ennemis
Fut d'arrêter son bras qui tomboit sur ton fils.

*Ibid.*

(*a*) Phocas meurtrier de l'Empereur Maurice, pere de Pulcherie.

(*b*) Le vrai Martian passoit pour Léonce, & le vrai Héraclius pour Martian.

# CHAPITRE VII.

## *Des Scénes célébres.*

AVant de rapporter quelques Scénes brillantes de nos Poëtes les plus célébres, on a cru devoir donner une idée du caractere des deux grands hommes qui ont si fort illustré le Théâtre François; nous commencerons par celui de Corneille.

## *CORNEILLE.*

Avant (*a*) Mr. de Corneille, la France n'avoit rien vû sur la Scéne de sublime ni même, pour ainsi dire, de raisonnable. Ce grand homme guidé par son seul génie, étudia les grands Maîtres de l'antiquité qui avoient traité cette matiére; & joignant ses propres réflexions aux connoissances qu'il puisa chez eux, il se fraya des routes qu'on avoit ignoré jusqu'alors.

(*a*) Ce qui est marqué par des accens est pris des réflexions de Mr. de Fontenelle dans la vie de Corneille.

Dédaignant fiérement le faux goût de son siécle qui régnoit dans les Piéces de ceux qui l'avoient précédé; » il se forma une » haute idée de la Tragédie, & il com» prit de bonne heure que les plus grands » intérêts devoient en être les uniques res» sorts. » Peignant donc ses caracteres d'après l'idée de cette grandeur Romaine, dont il s'étoit si bien rempli, il la mit en œuvre avec tout le succès que ses heureux talens pouvoient lui promettre. Il forma ses figures plus grandes à la vérité que le naturel, mais nobles, hardies, admirables dans toutes leurs proportions; & comme la pompe des Vers lui étoit naturelle, il revétit de leur harmonie les sentimens qu'il donna à ses Héros & répandit sur tous ses grands tableaux des graces fieres & sublimes. On admira la richesse de ses expressions, l'élévation de ses pensées & la maniere impérieuse dont il manioit, pour ainsi dire, la raison humaine.

Le succès de ses premieres Piéces Tragiques fut si prodigieux, que les Lecteurs autant que les Spectateurs se sentirent transportés pour lui d'une admiration qui alla, pour ainsi parler, jusqu'à l'idolâtrie. Ses Vers étoient dans la bouche de tout

le monde, & *cela est beau comme le Cid*, étoit une louange qui avoit passé en Proverbe. L'ingénieux (*a*) Auteur de sa vie nous apprend » que Mr. de Corneille avoit » dans son cabinet cette Piéce traduite en » toutes les langues de l'Europe hors l'Esclavone & la Turque. » Tout le monde sait que cette célébre Piéce excita la jalousie du Cardinal de Richelieu. Ce Ministre, dont le nom sera immortel, par une foiblesse qu'on ne sait comment allier avec ses grandes qualités, y vouloit joindre celle de faire des Piéces de Théâtre; il engagea donc l'Académie Françoise à porter un jugement sur le Cid relativement à la critique qu'en avoit faite Mr. de Scuderi. Comment refuser un Ministre qui protégeoit les talens & qui remuoit à son gré toute l'Europe? Cependant les hommes sages qui furent chargés de cette critique » vinrent à bout de conserver tous les égards qu'ils devoient » d'un côté à un si grand homme qui ne » cessoit de l'être qu'en cela seul, & de » l'autre à l'estime prodigieuse que le Public avoit conçu du Cid. L'Académie » satisfit le Cardinal, dit Mr. de Fonte-

(*a*) Mr. de Fontenelle.

»nelle, en reprenant exactement tous les »deffauts de cette Piéce, & le Public en »même tems, en les reprenant avec mo»dération souvent même avec louange.» De là on fit cette remarque, que si la plus belle Piéce de Théâtre étoit le Cid, la plus saine critique qui eut jamais été faite, étoit celle du Cid.

On peut dire enfin de Corneille qu'il »a donné le premier les véritables régles »du Poëme Dramatique, qu'il a décou»vert les vraies sources du beau & qu'il »les a ouvertes à tout le monde.» Il a jetté le Sublime dans les passions: l'ambition, la colere, la vengeance, la jalousie, l'amour même, cette passion si ridicule, portent chez lui un caractere de grandeur qu'il a créé & que nul autre n'a pû surpasser: aussi a-t-on dit de lui qu'il a trouvé le secret d'exciter dans l'ame cet étonnement que produit la grandeur des sentimens. Par-tout il instruit & il maîtrise tous les hommes indifféremment par les maximes, les préceptes, les traits sententieux dont il abonde. Il étoit véritablement digne de faire parler les Rois & les grands hommes convenablement à leur rang & à leur caractere. Quel autre que

lui a mieux rendu le langage de la Majesté Royale & celui des Héros de l'antiquité, dont il nous a déployé toute l'ame ? C'est ainsi, nous disons-nous, que ces hommes illustres devoient parler & agir. Ce n'étoit pas sans raison que le Maréchal de Gramont grand pere du dernier Maréchal de ce nom, disoit finement que Corneille étoit le Breviaire des Rois.

» Il faut avouer que dans ses dernieres » Tragédies, les beautés n'y sont pas si » communes, mais aussi y trouve-t-on des » Scénes que Corneille étoit seul capable » de faire. C'est ce qu'on remarque dans » celle de ses Piéces qui ont eu le moins » de réputation ; comme dans Attila, la » Scéne où ce Prince délibére s'il se doit » allier à l'Empire qui est prêt à tomber » ou à la France qui s'éleve. Il en est de » même de la Scéne d'Agésilas & de Ly- » sander, dans la Tragédie qui porte le » nom du premier. » Enfin dans les Piéces mêmes qui devroient se sentir du déclin de son âge ; son même génie s'y fait appercevoir, & on peut dire avec plus de vérité du Poëte François ce que Longin a dit d'Homere, que dans ses derniers Ouvrages il est semblable au Soleil qui a toujours

toujours la même grandeur quand il se couche, mais qui n'a plus tant de force. A tous ces traits nous croyons devoir ajoûter que dans les Ouvrages en Prose du grrnd Corneille, on trouve par-tout un goût exquis, une raison épurée; lorsqu'il parle de lui-même on découvre un certain air de franchise qui le fait aimer & admirer en même tems. On voit que dans le compte qu'il rend de ses Piéces, soit qu'il nous instruise de leur succès ou de leur chute, il le fait avec une noble indifference, & on sent par-tout cette grandeur Romaine à laquelle il a donné lui-même tant d'éclat dans ses Tragédies.

*Scénes brillantes & intéressantes par la beauté des sentimens & des situations.*

Rodrigue célébre Cavalier Espagnol, ayant tué dans un duel le Comte de Gormas pere de Chimene dont il étoit l'amant, vient lui présenter son épée pour qu'elle venge sur lui la mort de son pere. Voici quelques traits de cette brillante Scéne qui attache si fort les Spectateurs par la situation vive qu'elle expose.

RODRIGUE.

Hé bien, ſans vous donner la peine de pourſuivre,
Aſſurez-vous l'honneur de m'empêcher de vivre.

CHIMENE.

Elvire, où ſommes-nous, & qu'eſt-ce que je voi?
Rodrigue en ma maiſon, Rodrigue devant moi?

RODRIGUE.

N'épargnez point mon ſang, goûtez ſans réſiſtance
La douceur de ma perte & de votre vengeance.

CHIMENE.

Hélas!

RODRIGUE.

Ecoute moi.

CHIMENE.

Je me meurs.

RODRIGUE.

Un moment.

CHIMENE.

Va, laiſſe moi mourir.

RODRIGUE.

Quatre mots seulement.
Après ne me répons qu'avec cette épée,

CHIMENE.

Quoi! du sang de mon pere encor toute trempée?

RODRIGUE.

Ma Chimene!

CHIMENE.

Ote moi cet objet odieux:
Qui reproche ton crime & ta vie à mes yeux.

RODRIGUE.

Regarde le plutôt pour exciter ta haine,
Pour croître ta colere & pour hâter ma peine.

CHIMENE.

Il est teint de mon sang.

RODRIGUE.

Plonge le dans le mien:
Et fais lui perdre ainsi la teinture du tien.

CHIMENE.

Ah! quelle cruauté, qui tout en un jour tue
Le pere par le fer, la fille par la vûe.
Ote moi cet objet, je ne le puis souffrir,

Tu veux que je t'écoute & tu me fais mourir.

RODRIGUE.

Je fais ce que tu veux, mais sans quitter l'envie
De finir par tes mains ma déplorable vie.....
Mais je puis opposer à tes plus forts appas
Qu'un homme sans honneur (a) ne te méritoit pas.
Que malgré cette part que j'avois en ton ame,
Qui m'aima généreux me haïroit infame.....
Je t'ai fait une offense & j'ai dû m'y porter
Pour effacer ma honte & pour te mériter ;
Mais quitte envers l'honneur & quitte envers mon pere,
C'est maintenant à toi que je veux satisfaire,
C'est pour t'offrir mon sang qu'en ces lieux tu me vois,
J'ai fait ce que j'ai dû, je fais ce que je dois.
Je sai qu'un pere mort t'arme contre mon crime,
Je ne t'ai pas voulu dérober ta victime,
Immole avec courage au sang qu'il a perdu
Celui qui met sa gloire à l'avoir répandu.

CHIMENE.

Ah Rodrigue! il est vrai quoique ton ennemie
Je ne puis te blâmer d'avoir fui l'infamie.

(a) Dom Diégue pere de Rodrigue avoit reçu un soufflet du pere de Chimene.

Et de quelques façons qu'éclatent mes douleurs
Je ne t'accuse point, je pleure mes malheurs,
Je sai ce que l'honneur après un tel outrage
Demandoit à l'ardeur d'un généreux courage..
Même soin me regarde, & j'ai pour m'affliger
Ma gloire à soutenir & mon pere à venger....
De quoiqu'en ta faveur notre amour m'entretienne,
Ma générosité doit répondre à la tienne,
Tu t'es en m'offensant montré digne de moi,
Je me dois par ta mort montrer digne de toi.

RODRIGUE.

Ne differe donc plus ce que l'honneur t'ordonne,
Il demande ma tête & je te l'abandonne....
Je mourrai trop heureux, mourant d'un coup si beau.

CHIMENE.

Va, je suis ta partie & non pas ton bourreau.
Si tu m'offres ta tête, est-ce à moi de la prendre?
Je la dois attaquer, mais tu la dois deffendre,
C'est d'un autre que toi qu'il me faut l'obtenir,
Et je dois te poursuivre & non pas te punir....

RODRIGUE.

Rigoureux point d'honneur! hélas! quoique je fasse!

Ne pourrai-je à la fin obtenir cette grace?
Au nom d'un pere mort & de notre amitié,
Punis moi par vengeance ou du moins par pitié.
Ton malheureux amant aura bien moins de peine
A mourir par ta main qu'à vivre avec ta haine.

CHIMENE.

Va, je ne te hai point.

RODRIGUE.

Tu le dois.

CHIMENE.

Je ne puis.

RODRIGUE.

Crains-tu si peu le blâme & si peu les faux bruits,
Quand on saura mon crime & que ta flamme dure,
Que ne publieront point l'envie & l'imposture?
Force-les au silence, & sans plus discourir
Sauve ta renommée en me faisant mourir.

CHIMENE.

Elle éclate bien mieux en te laissant la vie,
Et je veux que la voix de la plus noire envie
Eléve au Ciel ma gloire & plaigne mes ennuis,

Sachant combien je t'aime & que je te pourſuis. . . . .

RODRIGUE.

Adieu, je vais traîner une mourante vie
Tant que par ta pourſuite elle me ſoit ravie.

CHIMENE.

Si j'en obtiens l'effet je t'engage ma foi
De ne reſpirer pas un moment après toi.

*Suite du même ſujet.*

On vient d'apprendre à Chimene que Rodrigue a remporté une grande victoire ſur les ennemis de l'État, ce qui fait que cette amante eſt partagée entre le deſſein que l'honneur lui impoſe de pourſuivre la vengeance de ſon pere contre Rodrigue, & l'amour qu'elle a pour ce brave Guerrier : on ſent qu'elle voudroit que la gloire de Rodrigue fut pour elle un ſujet de douleur ; mais ſa foibleſſe la trahit ; cependant pour ſe faire illuſion à elle-même, elle fait éclater des ſentimens qui conviennent à la ſituation où elle eſt & à la triſteſſe dont elle doit être remplie.

CHIMENE.

N'eſt-ce point un faux bruit ? Le ſais-tu bien, Elvire ?

ELVIRE.

Vous ne croiriez jamais comme chacun l'admire
Et porte juſqu'au Ciel d'une commune voix
De ce jeune Héros les glorieux exploits.
Les Mores devant lui n'ont paru qu'à leur honte,
Leur abord fut bien prompt, leur fuite encor plus prompte :
Trois heures de combat laiſſent à nos Guerriers
Une victoire entiere & deux Rois priſonniers.
La valeur de leur Chef ne trouvoit point d'obſtacles.

CHIMENE.

Et la main de Rodrigue a fait tous ces miracles !

ELVIRE.

De ſes nobles efforts ces deux Rois ſont le prix
Sa main les a vaincus & ſa main les a pris.

CHIMENE.

De qui peux-tu ſavoir ces nouvelles étranges ?

ELVIRE.

Du Peuple qui par-tout fait ſonner ſes louanges,

Le

Le nomme de sa joie & l'objet & l'auteur,
Son Ange tutélaire & son libérateur.

CHIMENE.

Et le Roi de quel œil voit-il tant de vaillance?

ELVIRE.

Rodrigue n'ose encor paroître en sa présence;
Mais Dom Diegue ravi lui présente enchaînés
Au nom de ce Vainqueur ces captifs couronnés,
Et demande pour grace à ce généreux Prince
Qu'il daigne voir la main qui sauve la Province.

CHIMENE.

Mais n'est-il point blessé?

ELVIRE.

Je n'en ai rien appris:
Vous changez de couleur, reprenez vos esprits.

CHIMENE.

Reprenons donc aussi ma colere affoiblie;
Pour m'informer de lui faut-il que je m'oublie?
On le vante, on le loue & mon cœur y consent!
Mon honneur est muet! mon devoir impuissant!
Silence, mon amour, laisse agir ma colere,
S'il a vaincu deux Rois, il a tué mon pere.
Ces tristes vêtemens où je lis mon malheur

Sont les premiers effets qu'ait produit sa valeur,
Et quoiqu'on dise ailleurs d'un cœur si magnanime,
Ici tous les objets me parlent de son crime.
Vous qui rendez la force à mes ressentimens,
Voiles, crêpes, habits, lugubres ornemens,
Pompe que me prescrit sa premiere victoire,
Contre ma passion soutenez bien ma gloire,
Et lorsque mon amour prendra trop de pouvoir,
Parlez à mon esprit de mon triste devoir.

*Suite du même sujet.*

Dom Fernand Roi de Castille ayant permis à un Cavalier de sa Cour de se battre contre Rodrigue pour venger Chimene de la mort de son pere, Rodrigue avant d'aller à ce combat, parle ainsi à Chimene.

RODRIGUE.

Vous demandez ma mort, j'en accepte l'arrêt,
Votre ressentiment choisit la main d'un autre,
Je ne méritois pas de mourir de la vôtre;
On ne me verra point en repousser les coups,
Je dois plus de respect à qui combat pour vous;
Et ravi de penser que c'est de vous qu'ils viennent,
Puisque c'est votre honneur que ses armes soutiennent,

Je vais lui présenter mon estomac ouvert,
Adorant en sa main la vôtre qui me perd.

CHIMENE.

Si d'un triste devoir la juste violence
Qui me fait malgré moi poursuivre ta vaillance
Prescrit à ton amour une si forte loi,
Qu'il te rend sans deffense à qui combat pour moi;
En cet aveuglement ne perd pas la mémoire
Qu'ainsi que de ta vie il y va de ta gloire,
Et que dans quelque éclat que Rodrigue ait vécu,
Quand on le saura mort on le croira vaincu....
Je t'en vois cependant faire si peu de compte,
Que sans rendre combat tu veux qu'on te surmonte.
Quelle inégalité ravale ta vertu?
Pourquoi ne l'as-tu plus, ou pourquoi l'avois-tu?
Quoi! tu n'es généreux que pour me faire outrage?
S'il ne faut m'offenser n'as-tu point de courage?
Et traites-tu mon pere avec tant de rigueur,
Qu'après l'avoir vaincu tu souffres un Vainqueur?
Va, sans vouloir mourir laisse moi te poursuivre,
Et deffends ton honneur si tu ne veux plus vivre....

Enfin tout ce qu'adore en ma haute fortune
D'un Courtisan flatteur la présence importune,
N'est que de ces beautés dont l'éclat éblouit,
Et qu'on cesse d'aimer si-tôt qu'on en jouit.
L'ambition déplait quand elle est assouvie,
D'une contraire ardeur son ardeur est suivie;
Et comme notre cœur jusqu'au dernier soupir
Toujours vers quelque objet pousse quelque désir,
Il se ramene en soi n'ayant plus où se prendre,
Et monté sur le faîte il aspire à descendre.
J'ai souhaité l'Empire & j'y suis parvenu,
Mais en le souhaitant je ne l'ai pas connu.
Dans sa possession j'ai trouvé pour tous charmes
D'effroyables soucis, d'éternelles allarmes,
Mille ennemis secrets, la mort à tout propos,
Point de plaisirs sans trouble & jamais de repos.
Sylla m'a précédé dans le pouvoir suprême,
Le grand César mon pere en a joui de même;
D'un œil si différent tous deux l'ont regardé,
Que l'un s'en est démis & l'autre l'a gardé.
Mais l'un cruel, barbare, est mort aimé, tranquille;
Comme un bon Citoyen dans le sein de sa Ville.
L'autre tout débonnaire au milieu du Sénat
A vû trancher ses jours par un assassinat.

*Scénes célébres par la dignité des Personnages & l'élévation des ſentimens.*

L'Empereur Auguſte met en délibération s'il quittera l'Empire ou s'il le retiendra. C'eſt le ſujet de la Scéne ſuivante dans laquelle on voit que le Souverain pouvoir même n'eſt pas capable de mettre le cœur humain au-deſſus de tous ſes déſirs, & qu'il renferme plus de ſoucis qu'on ne s'imagine. On y voit les réponſes de Cinna & de Maxime à qui Auguſte demande leur avis ſur un deſſein de cette importance. Cette Scéne eſt traitée avec toute la nobleſſe & la dignité que demandoit un pareil ſujet; l'élévation y régne dans les ſentimens & l'harmonie dans les Vers; tout y eſt digne du grand Corneille. On n'en a extrait que les traits les plus remarquables.

AUGUSTE.

Cet empire abſolu ſur la Terre & ſur l'Onde,
Ce pouvoir ſouverain que j'ai ſur tout le monde,
Cette grandeur ſans borne & cet illuſtre rang
Qui m'a jadis couté tant de peine & de ſang.

On garde sans remords ce qu'on acquiert sans
crimes ;
Et plus le bien qu'on quitte est noble, grand &
exquis,
Plus qui l'ose quitter le juge mal acquis.
Rome est dessous vos loix par les droits de la
Guerre,
Qui sous les loix de Rome a mis toute la Terre;
Vos Armes l'ont conquise, & tous les Conqué-
rans
Pour être usurpateurs ne sont pas des tirans.
Quand ils ont sous leurs loix asservi des Provin-
ces,
Gouvernant justement, ils s'en font justes Prin-
ces.
C'est ce que fit César ; il vous faut aujourd'hui
Condamner sa mémoire ou faire comme lui...
On entreprend assez, mais aucun n'exécute,
Il est des assassins, mais il n'est plus de Brute(a);
Enfin s'il faut attendre un semblable revers,
Il est beau de mourir Maître de l'Univers.

MAXIME.

Suivez, suivez, Seigneur, le Ciel qui vous ins-
pire,
Votre gloire redouble à mépriser l'Empire ;
Et vous serez fameux chez la postérité

(a) Brutus fut un de ceux qui assassinerent Jules César.

Moins pour l'avoir conquis, que pour l'avoir quitté.
Le bonheur peut conduire à la grandeur suprême,
Mais pour y renoncer il faut la vertu même;
Et peu de généreux vont jusqu'à dédaigner,
Après un Sceptre acquis, la douceur de régner.

## CINNA.

Rome a reçu des Rois ses murs & sa naissance;
Elle tient des Consuls sa gloire & sa puissance,
Et reçoit maintenant de vos rares bontés
Le comble souverain de ses prospérités.
Sous vous l'Etat n'est plus en pillage aux Armées,
Les portes de Janus par vos mains sont fermées,
Ce que les Consuls on n'a vû qu'une fois;
Et qu'a fait voir comme eux le second de nos Rois.....
Que l'amour du Pays, que la pitié vous touche;
Votre Rome à genoux vous parle par ma bouche;
Considérez le prix que vous avez couté;
Non pas qu'elle vous croye être trop acheté;
Des maux qu'elle a souffert elle est trop bien payée,
Mais une juste peur tient son ame effrayée.....

Si vous aimez encore à la favoriser,
Otez lui les moyens de se plus diviser. . . .
Vous la replongerez en quittant cet Empire
Dans les maux dont à peine encore elle respire,
Et de ce peu, Seigneur, qui lui reste de sang,
Une guerre nouvelle épuisera son flanc. . . .
Conservez-vous, Seigneur, en lui laissant un Maître
Sous qui son vrai bonheur commence de renaître,
Et pour mieux assurer le bien commun de tous,
Donnez un successeur qui soit digne de vous.

AUGUSTE.

N'en délibérons plus, cette pitié l'emporte;
Mon repos m'est bien cher, mais Rome est la plus forte;
Et quelque grand malheur qui m'en puisse arriver,
Je consens à me perdre afin de la sauver.

*Cinna de Corn.*



# IMAGE
## DE LA GRANDEUR ROMAINE.

### *Sujet de la Scéne suivante.*

La faction de Sylla l'ayant emporté à Rome sur celle de Marius, ce dernier fut proscrit & obligé de prendre la fuite & de se tenir caché : tous ses Partisans eurent le même sort & quitterent l'Italie. Sertorius un des plus grands hommes de Guerre qu'ayent eu les Romains, fut de ce nombre, il se refugia en Espagne, y forma un parti considérable des restes de la faction de Marius, il s'y soutint vaillamment contre toutes les forces de celle de Sylla, il remporta même de grands avantages sur le fameux Pompée ; mais les deux Partis étant convenus d'une tréve, Pompée se rendit dans la Ville où étoit Sertorius, & eut avec lui une conférence qui fait le sujet de la Scéne suivante. On a remarqué avec bien de raison que la grandeur Romaine éclate dans cette Piéce avec toute sa pompe, mais sur-tout dans la Scéne dont il s'agit.

On est ravi d'être témoin de la conversation de deux grands hommes, qui malgré les grands intérêts qu'ils ont à démêler, accompagnent leurs discours de cette politesse noble & délicate qui paroît comme naturelle aux personnes d'une haute naissance. Il semble, dit ingénieusement Mr. de Fontenelle, à l'occasion de cette Piéce (*a*), que Mr. de Corneille ait eu des Mémoires particuliers sur les Romains pour avoir si bien saisi leur caractere & leurs mœurs.

SERTORIUS.

Seigneur, qui des mortels eut jamais osé croire
Que la tréve à tel point dût rehausser ma gloire,
Qu'un nom à qui la Guerre a fait trop applaudir,
Dans l'ombre de la paix trouvât à s'agrandir?
Certes, je doute encor si ma vûe est trompée,
Alors que dans ces murs je vois le grand Pompée. . . . .

POMPE'E.

L'inimitié qui régne entre nos deux Partis
N'y rend pas de l'honneur tous les droits amortis.

(*a*) Vie de Corneille.

Comme le vrai mérite a ſes prérogatives
Qui prennent le deſſus des haines les plus vives,
L'eſtime & le reſpect ſont de juſtes tributs
Qu'aux plus fiers ennemis arrachent les vertus ;
Et c'eſt ce que vient rendre à la haute vaillance
Dont je ne fais ici que trop d'expérience,
L'ardeur de voir de près un ſi fameux Héros,
Sans lui voir en la main Pique ni Javelots,
Et le front déſarmé de ce regard terrible
Qui dans nos Eſcadrons guide un bras invinci-
ble.
Je ſuis jeune & Guerrier & tant de fois Vain-
queur,
Que mon trop de fortune a pû m'enfler le cœur.
Mais, & ce franc aveu ſied bien aux grands
courages,
J'apprens plus contre vous par mes déſavanta-
ges,
Que les plus beaux ſuccès qu'ailleurs j'ai em-
portés
Ne m'ont encore appris par mes proſpérités.
Ah! ſi je vous pouvois rendre à la République ;
Que je croirois lui faire un préſent magnifique!
Et que j'irois, Seigneur, à Rome avec plaiſir
Puiſque la tréve enfin m'en donne le loiſir ;
Si j'y pouvois porter quelque foible eſpérance
D'y conclurre un accord d'une telle importan-
ce ;

Près de l'heureux Sylla ne puis-je rien pour
vous ?
Et près de vous, Seigneur, ne puis-je rien pour
tous ?

SERTORIUS.

Vous ne me donnez rien par cette haute estime
Que vous n'ayez déja dans le degré sublime
La victoire attachée à vos premiers Exploits :
Un triomphe avant l'âge où le souffrent nos
loix,
Avant la dignité qui permet d'y prétendre ;
Font trop voir quels respects l'Univers vous
doit rendre.
Si dans l'occasion je ménage un peu mieux
L'assiete du Pays & la faveur des lieux (a),
Si mon expérience en prend quelqu'avantage ;
Le grand Art de la guerre attend quelque fois
l'âge. . . .
Quant à l'heureux Sylla, je n'ai rien à vous
dire,
Je vous ai montré l'art d'affoiblir son Empire ;
Et si je puis jamais y joindre des leçons
Dignes de vous apprendre à repasser les monts ;
Je suivrai d'assez près votre illustre retraite

(a) Mr. de Turenne étant un jour à une représentation de Sertorius, s'écria à deux ou trois endroits de la Piéce : *Où donc Corneille a-t-il appris l'Art de la Guerre ? Parnass. Franç. de Mr. du Tillet, Art. de P. Corneille.*

Pour traiter avec lui sans besoin d'interprete ;
Et sur les bords du Tibre une Pique à la main,
Lui demander raison pour le Peuple Romain.

POMPE'E.

De si hautes leçons, Seigneur, sont difficiles ;
Et pourroient vous donner quelques soins inutiles,
Si vous faisiez dessein de me les expliquer
Jusqu'à m'avoir appris à les bien pratiquer.

SERTORIUS.

Aussi me pourriez-vous épargner quelque peine
Si vous vouliez avoir l'ame toute Romaine.
Car je garde avec vous la même liberté
Que si votre Sylla n'avoit jamais été.
Est-ce être tout Romain qu'être Chef d'une Guerre
Qui veut tenir aux fers les Maîtres de la Terre?
Ce nom sans vous & lui nous seroit encor dû,
C'est par lui, c'est par vous que nous l'avons perdu.
C'est vous qui sous le joug traînez des cœurs si braves,
Ils étoient plus que Rois, ils sont moindres qu'Esclaves ;
Et la gloire qui suit vos plus nobles travaux
Ne fait qu'approfondir l'abîme de leurs maux ;
Leur misére est le fruit de votre illustre peine,

Et vous pensez avoir l'ame toute Romaine ?
Vous avez hérité ce nom de vos ayeux,
Mais s'il vous étoit cher, vous le rempliriez
mieux.

POMPE'E.

Je crois le bien remplir quand tout mon cœur
s'applique
Aux soins de rétablir un jour la République.
Mais vous jugez, Seigneur, de l'ame par le
bras,
Et souvent l'un paroît ce que l'autre n'est pas.
Lorsque deux factions divisent un Empire,
Chacun suit au hasard la meilleure ou la pire,
Suivant l'occasion où la nécessité
Qui l'emporte vers l'un ou vers l'autre côté.
Le plus juste parti difficile à connoître
Nous laisse en liberté de nous choisir un Maître;
Mais quand ce choix est fait on ne s'en dédit
plus.
J'ai servi sous Sylla du tems de Marius;
Et servirai sous lui tant qu'un destin funeste
De nos divisions soutiendra quelque reste.
Je m'abandonne au cours de sa félicité
Tandis que tous mes vœux sont pour la liberté;

SERTORIUS.

Comme je vous estime, il m'est aisé de croire
Que de la liberté vous feriez votre gloire,
Que

Que votre ame en secret lui donne tous ses
vœux ;
Mais si je m'en rapporte aux esprits soupçonneux,
Vous aidez aux Romains à faire essai d'un Maître,
Sous ce flatteur espoir qu'un jour vous pourrez l'être ;
La main qui les opprime & que vous soutenez,
Les accoutume au joug que vous leur destinez,
Et doutant s'ils voudront se faire à l'esclavage,
Aux périls de Sylla vous sondez leur courage.

POMPE'E.

Le tems détrompera ceux qui parlent ainsi,
Mais justifiera-t-il ce que l'on voit ici ?
Permettez qu'à mon tour je parle avec franchise,
Votre exemple à la fois m'instruit & m'autorise ;
Je juge comme vous sur la foi de mes yeux,
Et laisse le dedans à pénétrer aux Dieux.
Ne vit-on pas ici (a) sous les ordres d'un homme ?
N'y commandez-vous pas comme Sylla dans Rome ?
Du nom de Dictateur, du nom de Général,

(a) La Scéne est à Nertobrige, Ville d'Arragon conquise par Sertorius.

Qu'importe, si des deux le pouvoir est égal ?
Les titres différens ne font rien à la chose,
Vous imposez des loix ainsi qu'il en impose ;
Et s'il est périlleux de s'en faire haïr,
Il ne seroit pas sûr de vous désobéir.
Pour moi, si quelque jour je suis ce que vous êtes,
J'en userai peut-être alors comme vous faites ;
Jusques là. . . .

SERTORIUS.

Vous pourriez en douter jusques là ;
Et me faire un peu moins ressembler à Sylla,
Si je commande ici, le Sénat me l'ordonne,
Mes ordres n'ont encor assassiné personne,
Je n'ai pour ennemis que ceux du bien commun,
Je leur fais bonne guerre & n'en proscris pas un.
C'est un azile ouvert que mon pouvoir suprême,
Et si l'on m'obéit ce n'est qu'autant qu'on m'aime.

POMPE'E.

Et votre Empire en est d'autant plus dangéreux
Qu'il rend de vos vertus les Peuples amoureux,
Qu'en assujettissant vous avez l'art de plaire,

Qu'on croit n'être en vos fers qu'Esclave volontaire,
Et que la liberté trouvera peu de jour
A détruire un pouvoir que fait régner l'amour.
Ainsi parlent, Seigneur, les ames soupçonneuses,
Mais n'examinons point ces questions fâcheuses,
Ni si c'est un Sénat qu'un amas de bannis
Que cet azile ouvert sous vous a reünis.
Une seconde fois, n'est-il aucune voye
Par où je puisse à Rome emporter quelque joye?
Elle seroit extrême à trouver les moyens
De rendre un si grand homme à ses Concitoyens;
Il est doux de revoir les murs de la Patrie,
C'est elle par ma voix, Seigneur, qui vous en prie,
C'est Rome. . . .

SERTORIUS.

Le séjour de votre potentat?
Qui n'a que ses fureurs pour maximes d'Etat?
Je n'appelle plus Rome un enclos de murailles,
Que ses proscriptions comblent de funérailles;
Ces murs dont le destin fut autrefois si beau,
N'en sont que la prison ou plutôt le tombeau.
Mais pour revivre ailleurs dans sa premiere force,

Avec les faux Romains elle a fait plein divorce.
Et comme autour de moi j'ai tous ses vrais appuis,
Rome n'est plus dans Rome, elle est toute où je suis.
Parlons pourtant d'accord, &c.

*Mais ces deux grands hommes se séparent sans pouvoir convenir de leurs différends.*

Après la Bataille de Pharsale que Jules César gagna contre Pompée, ce Romain infortuné prit le chemin de l'Egypte pour y trouver un azile chez Ptolomée qui en étoit Roi & à qui il avoit rendu de grands services, mais ce Prince barbare par une politique des plus cruelles, crut qu'il falloit faire un présent à César de la tête de Pompée. Ainsi dans le moment que Pompée aborda en Égypte, il fut assassiné par l'ordre de Ptolomée. César arriva immédiatement après. La cruauté de Ptolomée lui fit horreur & il fut indigné de son audace. Ce Prince lâche essaya de le fléchir par toute sorte de respects & même de bassesses. On verra comment César lui parle ; c'est ce qui fait le sujet de la Scéne suivante.

PTOLOME'E.

Seigneur, montez au Trône & commandez ici.

CE'SAR.

Connoiſſez-vous Céſar de lui parler ainſi?
Que m'offriroit de pis la fortune ennemie,
A moi qui tiens le Trône égal à l'infamie?
Certes Rome à ce coup pourroit bien ſe vanter
D'avoir eu juſte lieu de me perſécuter.
Elle qui d'un même œil les donne & les dédaigne,
Qui ne voit rien aux Rois qu'elle aime ou qu'elle craigne,
Et qui verſe en nos cœurs avec l'ame & le ſang
Et la haine du nom & le mépris du rang.
C'eſt ce que de Pompée il vous falloit apprendre,
S'il en eut aimé l'offre il eut ſçu s'en deffendre,
Et le Trône & le Roi ſe feroient ennoblis
A ſoutenir la main qui les a rétablis....
Vous n'avez pû former une ſi noble envie;
Mais quel droit aviez-vous ſur cette illuſtre vie?
Que vous devoit ſon ſang pour y tremper vos mains?
Vous qui devez reſpect au moindre des Romains....
Penſez-vous que j'ignore ou que je diſſimule,

Que vous n'auriez pas eu pour moi plus de scrupule,
Et que s'il m'eut vaincu, votre esprit complaisant
Lui faisoit de ma tête un semblable présent?
Graces à ma victoire, on me rend des hommages
Où ma fuite eut reçu toute sorte d'outrages:
Au Vainqueur, non à moi, vous faites tout l'honneur,
Si César en jouit ce n'est que par bonheur.
Amitié dangéreuse & redoutable zéle
Que régle la fortune & qui tourne avec elle;
Mais parlez, c'est trop être interdit & confus.

PTOLOMÉE.

Je le suis, il est vrai, si jamais je le fus,
Et vous-même avoûrez que j'ai sujet de l'être,
Etant né Souverain, je vois ici mon Maître,
Ici, dis-je, où ma Cour tremble en me regardant,
Où je n'ai point encore agi qu'en commandant.
Je vois une autre Cour sous une autre Puissance,
Et ne puis plus agir qu'avec obéïssance;
De votre seul aspect je me suis vû surpris,
Jugez si vos discours rassurent mes esprits?..:
Dans ces étonnemens dont mon ame est frappée

De rencontrer en vous le vengeur de Pompée,
Il me souvient pourtant que s'il fut notre appui,
Nous vous dûmes dès-lors autant & plus qu'à lui....
Nous avons honoré votre ami, votre gendre
Jusqu'à ce qu'à vous-même il ait osé se prendre;
Mais voyant son pouvoir de vos succès jaloux
Passer en tirannie & s'armer contre vous.....

CE'SAR.

Tout beau, que votre haine en son sang assouvie
N'aille point à sa gloire, il suffit de sa vie.
N'avancez rien ici que Rome ose nier,
Et justifiez-vous sans le calomnier.

PTOLOME'E.

Je laisse donc aux Dieux à juger ses pensées;
Et dirai seulement qu'en vos guerres passées
Où vous futes forcé par tant d'indignités,
Tous nos vœux ont été pour vos prospérités.
Que comme il vous traitoit en mortel adversaire,
J'ai cru sa mort pour vous un malheur nécessaire....
Et sans attendre d'ordre en cette occasion
Mon zele ardent l'a prise à ma confusion....

Mais plus j'ai fait pour vous, plus l'action est
noire,
Puisque c'est d'autant plus vous immoler ma
gloire,
Et que ce sacrifice offert par mon devoir,
Vous assure la vôtre avec votre pouvoir.

CE'SAR.

Vous cherchez, Ptolomée, avecque trop de
ruses
De mauvaises couleurs & de froides excuses.
Votre zéle étoit faux si seul il redoutoit
Ce que le monde entier à pleins vœux souhai-
toit,
Et s'il vous a donné ces craintes trop subtiles
Qui m'ôtent tout le fruit de nos guerres civi-
les,
Où l'honneur seul m'engage, & que pour ter-
miner
Je ne veux que celui de vaincre & pardonner:
Où mes plus dangereux & plus grands Adver-
saires,
Si-tôt qu'ils sont vaincus ne sont plus que mes
fferes;
Ou mon ambition ne va qu'à les forcer,
Ayant dompté leur haine, à vivre & m'em-
brasser.
O combien d'allégresse une si triste guerre
Auroit-elle laissé dessus toute la Terre?

Si

Si Rome avoit pû voir marcher en même char
Vainqueurs de leur discorde & Pompée & César!
Voilà ces grands malheurs que craignoit votre zéle.
O crainte ridicule autant que criminelle!
Vous craigniez ma clémence! ah, n'ayez plus ce soin!
Souhaitez la plutôt, vous en avez besoin.
Si je n'avois égard qu'aux loix de la Justice,
Je m'appaiserois Rome avec votre supplice
Sans que ni nos respects, ni votre repentir,
Ni votre dignité vous pussent garantir.
Votre Trône lui-même en seroit le Théâtre:
Mais voulant épargner le sang de Cléopatre,
J'impute à vos flatteurs toute la trahison,
Et je veux voir comment vous m'en ferez raison.
Suivant les sentimens dont vous serez capable,
Je saurai vous tenir innocent ou coupable.
Cependant à Pompée élevez des Autels,
Rendez lui les honneurs qu'on rend aux Immortels;
Par un prompt Sacrifice expiez tous vos crimes,
Et sur-tout pensez bien au choix de vos victimes;
Allez y donner ordre & me laissez ici

Entretenir les miens ſur quelqu'autre ſouci.

Dans la Scéne ſuivante, c'eſt la célébre Cornelie veuve de Pompée, qui après avoir été priſe par Ptolomée, demande audiance à Céſar & lui parle ainſi :

CORNELIE.

Céſar, car le deſtin que dans tes fers je brave
Me fait ta priſonniere & non pas ton eſclave;
Et tu ne prétens pas qu'il m'abatte le cœur
Juſqu'à te rendre hommage & te nommer Seigneur.
De quelque rude trait qu'il m'oſe avoir frappée,
Veuve du jeune Craſſe & veuve de Pompée,
Fille de Scipion, & pour dire encor plus,
Romaine, mon courage eſt encor au-deſſus;
Et de tous les aſſauts que ſa rigueur me livre,
Rien ne me fait rougir que la honte de vivre.
J'ai vû mourir Pompée & ne l'ai pas ſuivi,
Et bien que le moyen m'en ait été ravi,
Qu'une pitié cruelle à mes douleurs profondes
M'ait ôté le ſecours & du fer & des ondes;
Je dois rougir pourtant après un tel malheur
De n'avoir pu mourir d'un excès de douleur.
Ma mort étoit ma gloire & le deſtin m'en prive
Pour croître mes malheurs & me voir ta captive.

Je dois bien toutefois rendre graces aux Dieux
De ce qu'en arrivant je te trouve en ces lieux;
Que César y commande & non pas Ptolomée.
Hélas! & sous quel Astre, ô Ciel, m'as-tu formée!
Si je leur dois des vœux de ce qu'ils ont permis
Que je rencontre ici mes plus grands ennemis,
Et tombe entre leurs mains plutôt qu'aux mains d'un Prince
Qui doit à mon époux son Trône & sa Province.
César, de ta victoire écoute moins le bruit,
Elle n'est que l'effet du malheur qui me suit,
Je l'ai porté pour dot chez Pompée & chez Crasse,
Deux fois du monde entier j'ai causé la disgrace,
Deux fois de mon hymen le nœud mal assorti
A chassé tous les Dieux du plus juste parti.
Heureuse en mes malheurs si ce triste hymenée,
Pour le bonheur de Rome à César m'eut donnée,
Et si j'eusse avec moi porté dans ta maison
D'un Astre envenimé l'invincible poison.
Car enfin n'attends pas que j'abaisse ma haine;
Je te l'ai déja dit, César, je suis Romaine;

Et quoique tu captive un cœur comme le mien
De peur de s'oublier ne te demande rien.
Ordonne, & ſans vouloir qu'il tremble ou s'humilie,
Souvens-toi ſeulement que je ſuis Cornelie.

CE'SAR.

O d'un illuſtre époux noble & digne moitié!
Dont le courage étonne & le ſort fait pitié.
Certes vos ſentimens font aſſez reconnoître
Qui vous donna la main & qui vous donna l'être,
Et l'on juge aiſément au cœur que vous portez
Où vous êtes entrée & de qui vous ſortez.
L'ame du jeune Craſſe & celle de Pompée,
L'une & l'autre vertu par le malheur trompée,
Le ſang des Scipions protecteur de nos Dieux,
Parlent par votre bouche & brillent dans vos yeux,
Et Rome dans ſes murs ne voit point de famille,
Qui ſoit plus honorée ou de femme ou de fille.
Plût au grand Jupiter, plût à ces mêmes Dieux
Qu'Annibal eut bravé jadis ſans vos ayeux,
Que ce Héros ſi cher dont le Ciel vous ſépare
N'eut pas ſi mal connu la Cour d'un Roi barbare,
Ni mieux aimé tenter une incertaine foi,

Que la vieille amitié qu'il eut trouvée en moi.
J'eusse alors regagné son ame satisfaite
Jusqu'à lui faire aux Dieux pardonner sa défaite,
Il eût fait à son tour en me rendant son cœur,
Que Rome eut pardonné la victoire au Vainqueur.
Mais puisque par sa perte à jamais sans seconde
Le sort a dérobé cette allégresse au monde,
César s'efforcera de s'acquitter vers vous
De ce qu'il voudroit rendre à cet illustre époux.
Prenez donc en ces lieux liberté toute entiere,
Seulement pour deux jours soyez ma prisonniere,
Afin d'être témoin comme après nos débats,
Je chéris sa mémoire & venge son trépas,
Et de pouvoir apprendre à toute l'Italie
De quel orgueil nouveau m'enfle la Thessalie.
Je vous laisse à vous-même & vous quitte un moment;
Choisissez lui, Lépide, un digne appartement,
Et qu'on l'honore ici, mais en Dame Romaine,
C'est-à-dire, un peu plus qu'on n'honnore la Reine.
Commandez & chacun aura soin d'obéir.

CORNELIE.

O Ciel, que de vertus vous me faites haïr!

*Mort de Pompée, Corn.*

*Fierté Romaine.*

Syphax Roi de Numidie avoit été l'ami & l'allié des Romains ; il avoit eu l'avantage de voir dans ſon Palais les deux plus célébres Guerriers de l'antiquité, je veux dire, Scipion l'Africain & Annibal qui s'y rendirent pour une entrevûe ; il eut même la ſatisfaction de réunir à ſa table ces deux hommes illuſtres que la gloire rendoit rivaux, & qui ſe virent là pour la premiere fois : mais comme il épouſa dans la ſuite Sophonisbe, fille d'Aſdrubal, il quitta le parti des Romains pour ſuivre celui des Carthaginois; il ne fut pas long-tems ſans avoir lieu de s'en repentir. Les Romains le défirent dans un combat, il fut pris priſonnier & chargé de fers. C'eſt dans cette derniere circonſtance que Corneille nous le repréſente amené devant Lælius Lieutenant de Scipion. Le Poëte y fait ſentir dans le propos de ce Romain cet air de grandeur & de fierté dont il ſavoit ſi bien caractériſer un Peuple qui étoit venu à bout de s'aſſujettir toutes les Puiſſances, & il fait connoître en même-tems toute

la haine d'une ame Carthaginoise contre les Romains dans le discours qu'il fait tenir à Syphax sur le sujet de Sophonisbe.

LÆLIUS *parlant de Syphax.*

Détachez lui ses fers, il suffit qu'on le garde.
Prince, je vous ai vû tantôt comme ennemi,
Et vous vois maintenant comme ancien ami.
Le fameux Scipion de qui vous futes l'hôte
Ne s'offensera point des fers que je vous ôte,
Et feroit encor plus, s'il nous étoit permis
De vous remettre au rang de nos plus chers amis.

SYPHAX.

Ah! ne rejettez point dans ma triste mémoire
Le cuisant souvenir de l'excès de ma gloire,
Et ne reprochez point à mon cœur désolé
A force de bontés ce qu'il a violé....
Je fus l'ami de Rome & de ce grand courage
Qu'opposent nos destins aux destins de Carthage;
Mais que peuvent les droits de l'hospitalité
Sur un cœur si facile à l'infidélité?
J'en suis assez puni par un revers si rude,
Seigneur, sans m'accabler de mon ingratitude.....

LÆLIUS.

Je ne vous parle aussi qu'avec cette pitié
Que nous laisse pour vous un reste d'amitié ;
Elle n'est pas éteinte, & toutes vos défaites
Ont rempli nos succès d'amertumes secrettes.
Nous ne saurions voir même aujourd'hui qu'à regret
Ce gouffre de malheurs que vous vous êtes fait.
Par quel motif de haine obstinée à vous nuire
Nous avez vous forcés vous-même à vous détruire ?

SYPHAX.

Lorsque je vous aimai j'étois maître de moi ;
Et tant que je le fus je vous gardai ma foi ;
Mais dès que Sophonisbe avec son hyménée
S'empara de mon ame & de ma destinée,
Je suivis de ses yeux le pouvoir absolu,
Et n'ai voulu depuis que ce qu'elle a voulu....
Sophonisbe par-là devint ma Souveraine,
Régla mes amitiés, disposa de ma haine,
M'anima de sa rage & versa dans mon sein
De toutes ses fureurs l'implacable dessein.
Sous ces dehors charmans qui paroient son visage,
C'étoit une Alecton que déchaînoit Carthage ;
Elle avoit tout mon cœur, Carthage tout le sien,

Hors de ses intérêts elle n'écoutoit rien,
Et malgré cette paix que vous m'avez offerte
Elle a voulu pour eux me livrer à ma perte.
Vous voyez son ouvrage en ma captivité.

*Sophonisbe de Corn.*

## GRANDEUR D'AME.

### *Situation intéressante.*

Sophonisbe pour n'être pas conduite à Rome avec Syphax, épousa Masinisse, mais Lælius déclara à ce dernier que les Romains ne consentiroient point à ce mariage, que Sophonisbe étoit leur prisonniere, & qu'ils l'obligeroient à se séparer d'elle; cependant il consentit qu'il vît Sophonisbe pour quelques momens: c'est à cette occasion qu'il parle ainsi dans la Scéne suivante.

Gardes, que sans témoin on le laisse avec elle:
Vous (*a*) pour derniers avis d'une amitié fidelle
Perdez fort peu de tems en ce doux entretien,
Et jusques au retour ne vous vantez de rien.

MASINISSE *à Lælius dans le tems que Sophonisbe est sur le point de paroître.*

Voyez la donc, Seigneur, voyez tout son mérite,

(*a*) Masinisse.

Voyez s'il est aisé qu'un Héros (a) ..... Il me quitte,
Et d'un premier éclat le barbare allarmé
N'ose exposer son cœur aux yeux qui m'ont charmé;
Il veut être inflexible & craint de ne plus l'être,
Pour peu qu'il se permît de voir & de connoître.
Allons, allons, Madame, essayer aujourd'hui
Sur le grand Scipion ce qu'il a craint pour lui.
Il vient d'entrer au camp, venez y par vos charmes
Appuyer mes soupirs & secourir mes larmes,
Et que les mêmes yeux qui m'ont fait tout oser,
Si j'en suis criminel, servent à m'excuser.

SOPHONISBE.

Le trouble de vos sens dont vous n'êtes plus maître
Vous a fait oublier, Seigneur, à me connoître.
Quoi! j'irois mendier jusqu'au camp des Romains
La pitié de leur Chef qui m'auroit en ses mains!
J'irois deshonnorer par un honteux hommage
Le Trône où j'ai pris place & le sang de Carthage?

(a) Lælius sort.

Et l'on verroit gémir la fille d'Asdrubal
Aux pieds de l'ennemi pour eux le plus fatal ;
La vieille antipathie entre Rome & Carthage
N'est pas prête à finir par un tel assemblage.
Ne vous préparez point à rien sacrifier
À l'honneur qu'il auroit de vous justifier.
Pour effet de vos feux & de votre parole,
Je ne veux qu'éviter l'aspect du Capitole.
Que ce soit par l'hymen ou par d'autres moyens,
Que je vive avec vous ou chez nos Citoyens,
La chose m'est égale & je vous tiendrai quitte,
Qu'on nous sépare ou non pourvû que l'évite ;
Mon amour voudroit plus, mais je régne sur lui
Et n'ai changé d'époux que pour prendre un appui....
Je ne vous céle point que je serois ravie
D'unir à vos destins les restes de ma vie.
Mais si Rome en vous-même ose braver les Rois,
S'il faut d'autres secours, laissez-les à mon choix,
J'en trouverai, Seigneur, & j'en sai qui peut-être
N'auront à redouter ni Maîtresse ni Maître....

MASINISSE.

Madame, je vous laisse aux mains de Lælius,
Vous avez pû vous-même entendre ses refus ;
Et mon amour ne sait ce qu'il peut se promettre

De celles du Conſul où je vais me remettre ;
L'un & l'autre eſt Romain, & peut-être en ce lieu
Ce peu que je vous dis eſt le dernier adieu.
Je ne vois rien de ſûr que cette triſte joye, (a)
Ne me l'enviez plus, ſouffrez que je vous voye,
Souffrez que je vous parle & vous puiſſe exprimer
Quelque part des malheurs où l'on peut m'abîmer,
Quelques informes traits de la ſecrette rage
Que déja dans mon cœur forme leur ſombre image ;
Non que je déſeſpere, on m'aime, mais hélas !
On m'eſtime, on m'honnore, & l'on ne me craint pas. . . .
Madame, au nom des Dieux raſſurez mon courage,
Dites que vous m'aimez, j'en pourrai davantage.

SOPHONISBE.

Allez, Seigneur, allez, je vous aime en époux ;
Et ſerois à mon tour auſſi foible que vous.

Elle dit ce qui ſuit hors de la préſence de Maſiniſſe.

(a) De vous voir dans le moment préſent.

Cependant de mon feu l'importune tendresse,
Aussi bien que ma gloire en mon sort s'intéresse,
Veut régner en mon cœur contre ma liberté,
Et n'ose l'avouer de toute sa fierté.
Quelle bassesse d'ame ! ô ma gloire ! ô Carthage!
Faut-il qu'avec vous deux un homme la partage,
Et l'amour de la vie en faveur d'un époux
Doit-il être en ce cœur aussi puissant que vous?
Ce Héros a trop fait de m'avoir épousée,
De sa seule pitié s'il m'eut favorisée,
Cette pitié peut-être en ce triste & grand jour
Auroit plus fait pour moi que cet excès d'amour.

# FIERTÉ HÉROIQUE DANS UNE PRINCESSE.

*Recit des derniers sentimens de Sophonisbe après avoir pris le poison.*

C'est un Romain qui parle.

Ma présence n'a fait que hâter son trépas...
A peine elle m'a vû que d'un regard farouche
Portant je ne sai quoi de sa main à sa bouche,
Parlez, m'a-t-elle dit, je suis en sureté,
Je recevrai votre ordre avec tranquillité.
Surpris d'un tel discours je l'ai pourtant flattée,

J'ai dit qu'en grande Reine elle ſeroit traitée,
Que Scipion & vous en prendriez ſouci,
Et j'en voyois déja ſon regard adouci.
Quand d'un ſouris amer me coupant la parole,
» Qu'aiſément, reprend-elle, une ame ſe conſole !
» Je ſens vers cet eſpoir tout mon cœur s'échaper,
» Mais il eſt hors d'état de ſe laiſſer tromper ;
» Et d'un poiſon ami le ſecourable office
» Vient de fermer la porte à tout votre artifice.
» Dites à Scipion qu'il peut dès ce moment
» Chercher à ſon triomphe un plus rare ornement,
» Pour voir de deux grands Rois la lâcheté punie
» J'ai dû livrer leur femme à cette ignominie.
» C'eſt ce que méritoit leur amour conjugal,
» Mais j'en ai dû ſauver la fille d'Aſdrubal.
» Leur baſſeſſe aujourd'hui de tous deux me dégage,
» Et n'étant plus qu'à moi, je meurs toute à Carthage,
» Digne ſang d'un tel pere & digne de régner
» Si la rigueur du ſort eut voulu m'épargner.
A ces mots la ſueur lui montant au viſage,
Les ſanglots de ſa voix ſaiſiſſent le paſſage,
Une morne pâleur s'empare de ſon front,

Son orgueil s'applaudit d'un remède si prompt,
De sa haine aux abois la fierté se redouble;
Elle meurt à mes yeux, mais elle meurt sans trouble,
Et soutient en mourant la pompe d'un courroux
Qui semble moins mourir que triompher de nous.



# CHAPITRE VIII.

## *Des Scénes touchantes.*

COmme Racine est celui des Poëtes qui s'est le plus distingué par la tendresse des sentimens, on a cru devoir donner une idée de ce célébre Tragique, comme on l'avoit annoncé en parlant de Corneille.

## *RACINE.*

Lorsque Mr. Racine commença à se faire connoître, le grand Corneille étoit dans sa plus haute réputation, ses Vers voloient en tous lieux. Ainsi la démarche de vouloir entrer dans la même carriere que lui & de partager la gloire de briller sur la Scéne avec un homme que l'on regardoit comme inimitable, passa pour hardie & téméraire. La prévention où étoit alors son siécle ne rebuta pas le nouveau Poëte dans les premiers essais qu'il fit de ses talens. Il comprit qu'il falloit attacher les Spectateurs par une autre voye que celle

celle que Corneille avoit prise, & les émouvoir par d'autres ressorts.

Mr. Racine s'étoit appliqué dès sa jeunesse à la lecture de Sophocle & d'Euripide: par l'étude qu'il en avoit faite, il s'étoit familiarisé avec la langue de ces illustres Poëtes Grecs, & il étoit venu à bout d'en sentir toutes les beautés. Il s'étudia donc à les imiter dans la composition de ses Piéces, & à exciter dans les cœurs cette terreur & cette pitié qui sont les grands mouvemens que doit produire la Tragédie. Il donna à ses Héros un caractere différent de celui que Corneille avoit donné aux siens. Il laissa à ce dernier la gloire de faire des tableaux fiers & magnifiques, il en voulut faire de touchans, on peut dire même de plus conformes à la vraie nature, & il y réussit. Il entra dans le cœur des hommes, il le montra par les côtés où il est accessible à la tendresse & à la compassion. Il dévelloppa en connoisseur les sentimens les plus vifs de notre ame. Ce ne furent pas les grands Rois ni les Héros qu'il s'attacha à représenter, non qu'il en fut incapable, puisqu'il les fait parler avec toute la dignité convenable lorsque leur intervention

eſt néceſſaire, témoin Mithridate, Achille, Burrhus & les autres ; mais naturellement habile à peindre tous les ſujets qui ſont capables de nous attendrir, on peut dire qu'il en fit ſon objet capital & qu'il y employa toutes les fineſſes de ſon Art. Une jeune Princeſſe deſtinée au plus vaillant des Grecs, mais tout d'un coup prête à être ſacrifiée ; une mere éplorée à qui on veut ravir ſon fils pour le faire périr ; un enfant d'un ſang Royal échappé à la cruauté d'une mere dénaturée ; un jeune Prince aimable opprimé par un tiran, & autres ſujets de cette ſorte. Telles ſont les peintures qu'il expoſa aux yeux de ſes Concitoyens ; & comme rien n'étoit plus capable d'intéreſſer les hommes que de pareils ſujets, non ſeulement il ſe fit écouter, il ébranla, il attendrit tous les Spectateurs de ſes Piéces, & il eut la ſatisfaction d'arracher des larmes à ſes propres envieux. En un mot, par les graces touchantes qu'il répandit ſur tous ſes ſujets, Mr. Racine eut l'honneur d'entrer en partage des applaudiſſemens du Public avec un homme qui s'étoit emparé de tout le Théâtre, car il ſentoit bien que le plus haut point de ſa gloire étoit, non de l'en

déposséder, mais de s'y établir à côté de lui, & de voir le monde s'accoutumer peu à peu à faire la comparaison de ses Piéces avec celles du pere du Théâtre.

Mr. Racine n'est pas allé à la vérité jusqu'aux beautés sublimes, & son élévation n'a pas été du premier degré, mais il n'est pas tombé dans ces écarts qu'on reproche à Corneille, & dans lesquels il n'est plus semblable à lui-même. Il a été beaucoup plus égal que lui; son stile ne peut que plaire à cause de sa pureté & d'une élégance charmante qui ne se dément jamais. Ses Piéces sont sémées d'une infinité de traits vifs, aimables & naturels; elles respirent je ne sai quoi de doux & de tendre qui part du cœur & y va directement. C'est par cet Art enchanteur qu'il trouva le moyen de plaire si fort à tous les cœurs faciles aux impressions des passions. De là on peut comprendre quel nombre de personnes de tout sexe gouterent avidement la lecture de ses Piéces, & virent avec transport leurs représentations.

Les hommes se laissent toucher facilement à la vûe des passions fatales dont on leur met des exemples sous les yeux, mais rien ne les émeut plus vivement que lorſ-

que ces exemples sont d'exactes copies des foiblesses dont eux-mêmes ne font que trop l'expérience ; & telles sont les Piéces de Racine. En voyant un homme illustre, un Héros, en un mot, dans les chaînes d'une vive passion, chérir souvent son propre esclavage, ils aiment à pleurer avec lui, ils s'attendrissent sur eux-mêmes par le spectacle de ses maux, mais ils voyent avec une secrette complaisance que le Héros n'est pas exemt des foiblesses auxquelles ils sont eux-mêmes assujettis. Comment penseroient-ils à les surmonter ? Un pareil exemple les empêche d'en rougir.

Et voilà pourquoi les gens sages qui savent que tout ce qui est beau n'est pas exemt de danger, & que toutes les productions de l'esprit, quelque admirables qu'elles soient, ne conviennent pas indifféremment à tout le monde, ne craignent pas de dire, pour l'intérêt des mœurs, qu'une lecture semblable peut être dangéreuse à un certain âge, & qu'elle ne doit pas être permise aux personnes dont le cœur a encore toute son innocence. C'est un des principaux motifs, comme on l'a observé dans la Préfa-

ce, qui ont porté à faire le choix des divers morceaux de Poësie que l'on voit dans ce Recueil.

### *Scénes intéressantes par la tendresse des sentimens.*

Après que les Grecs eurent détruit la Ville de Troye, Andromaque, veuve d'Hector, fameux Troyen, dont la valeur avoit rendu leurs efforts si long-tems inutiles, échut en partage à Pyrrhus fils d'Achille, lequel avoit tué Hector, & elle demeura sa prisonniere avec son fils Astianax. L'Histoire de ces tems héroïques nous représente Andromaque comme très attachée à la mémoire d'Hector. Elle lui avoit élevé un magnifique Tombeau en Epire, & elle ne cessoit de parler de lui; on dit même qu'elle cacha pendant quelque tems son fils Astianax dans ce Tombeau pour le dérober à la connoissance des Grecs, parce que les Grecs craignant qu'Hector ne revécut un jour dans cet enfant, demandoient à Pyrrhus qu'il le leur livrât; mais Pyrrhus qui aimoit passionément Andromaque s'y opposo t de tout son pouvoir & se flattoit qu'en sau-

vant le fils, il pourroit fléchir la rigueur de la mere & la faire consentir à l'épouser : tantôt il employoit son amour pour l'adoucir en sa faveur, tantôt désespéré, il faisoit semblant de vouloir livrer aux Grecs Astianax. C'est dans cette position que le célébre Racine nous représente Andromaque dans la Tragédie de ce nom.

PYRRHUS.

Me cherchiez-vous, Madame ?
Un espoir si charmant me seroit-il permis ?

ANDROMAQUE.

Je passois jusqu'aux lieux où l'on garde mon fils.
Puisqu'une fois le jour vous souffrez que je voye
Le seul bien qui me reste & d'Hector & de Troye.
J'allois, Seigneur, pleurer un moment avec lui,
Je ne l'ai point encore embrassé d'aujourd'hui.

PYRRHUS.

Ah ! Madame, les Grecs, si j'en crois leurs allarmes,
Vous donneront bien-tôt d'autres sujets de larmes.

ANDROMAQUE.

Et quelle est cette peur dont leur cœur est frappé ?

Seigneur, quel Troyen vous est-il échappé ?

PYRRHUS.

Leur haine pour Hector n'est pas encor éteinte,
Ils redoutent son fils.

ANDROMAQUE.

Digne objet de leur crainte !
Un enfant malheureux qui ne sait pas encor
Que Pyrrhus est son Maître, & qu'il est fils d'Hector.

PYRRHUS.

Tel qu'il est, tous les Grecs demandent qu'il périsse,
Le fils d'Agamemnon vient hâter son supplice.

ANDROMAQUE.

Et vous prononcerez un arrêt si cruel !
Est-ce mon intérêt qui le rend criminel ?
Hélas ! on ne craint point qu'il venge un jour son pere,
On craint qu'il n'essuyât les larmes de sa mere.
Il m'auroit tenu lieu d'un pere & d'un époux,
Mais il me faut tout perdre & toujours par vos coups.

PYRRHUS.

Madame, mes refus ont prévenu vos larmes.

Tous les Grecs m'ont déja menacé de leurs armes ;
Mais duſſent-ils encore en repaſſant les eaux
Demander votre fils avec mille Vaiſſeaux,
Coûtât-il tout le ſang qu'Hélene a fait répandre ;
Duſſai-je après dix ans voir mon Palais en cendre,
Je ne balance point, je vole à ſon ſecours,
Je deffendrai ſa vie aux dépens de mes jours.
Mais parmi ces périls puis-je eſpérer encore
Que vous accepterez un cœur qui vous adore ?
En combattant pour vous me ſera-t-il permis
De ne vous point compter parmi mes ennemis.

ANDROMAQUE.

Seigneur, que faites-vous ? & que dira la Gréce ?
Faut-il qu'un ſi grand cœur montre tant de foibleſſe ? ....
Quels charmes ont pour vous des yeux infortunés
Qu'à des pleurs éternels vous avez condamnés ?
Non, non, d'un ennemi reſpecter la miſere,
Sauver des malheureux, rendre un fils à ſa mere,
De cent Peuples pour lui combattre la rigueur
Sans me faire payer ſon ſalut de mon cœur,
Malgré moi, s'il le faut, lui donner un azile ;

Seigneur,

Seigneur, voila des ſoins dignes du fils d'Achille.

PYRRHUS.

Hé quoi ! votre courroux n'a-t-il pas eu ſon cours ?
Peut-on haïr ſans ceſſe ? & punit-on toujours ?
J'ai fait des malheureux, ſans doute, & la Phrigie
Cent fois de votre ſang a vû ma main rougie.
Mais que vos yeux ſur moi ſe ſont bien exercés,
Qu'ils m'ont vendu bien cher les pleurs qu'ils ont verſés !
De combien de remords m'ont-ils rendu la proye ?
Je ſouffre tous les maux que j'ai fait devant Troye.....
Mais enfin tour à tour c'eſt aſſez nous punir,
Nos ennemis communs devroient nous réunir.
Madame, dites-moi ſeulement, que j'eſpere,
Je vous rends votre fils & je lui ſers de pere ;
Je l'inſtruirai moi-même à venger les Troyens,
J'irai punir les Grecs de vos maux & des miens:
Animé d'un regard je puis tout entreprendre,
Votre Ilion encor peut ſortir de ſa cendre.
Je puis en moins de tems que les Grecs ne l'ont pris
Dans ſes murs relevés couronner votre fils.

ANDROMAQUE.

Seigneur, tant de grandeurs ne nous touchent plus guere,
Je les lui promettois tant qu'a vécu son pere.
Non, vous n'espérez plus de nous revoir encor
Sacrés murs que n'a pu conserver mon Hector.
A de moindres faveurs des malheureux prétendent.
Seigneur, c'est un exil que mes pleurs vous demandent;
Souffrez que loin des Grecs & même loin de vous
J'aille cacher mon fils & pleurer mon époux...
Et quel époux encor! ah souvenir cruel!
Sa mort seule a rendu votre pere immortel,
Il doit au sang d'Hector tout l'éclat de ses armes;
Et vous n'êtes tous deux connus que par mes larmes.

PYRRHUS.

Hé bien, Madame, hé bien, il faut vous obéir;
Il faut vous oublier ou plutôt vous haïr.
Oui, mes vœux ont trop loin poussé leur violence
Pour ne plus s'arrêter que dans l'indifférence.
Songez-y bien. Il faut désormais que mon cœur

S'il n'aime avec transport, haïsse avec fureur.
Je n'épargnerai rien dans ma juste colere,
Le fils me répondra des mépris de la mere;
La Gréce le demande & je ne prétends pas
Mettre toujours ma gloire à sauver des ingrats.

ANDROMAQUE.

Hélas! il mourra donc, il n'a pour sa deffense
Que les pleurs de sa mere & que son innocence;
Et peut-être après tout en l'état où je suis
Sa mort avancera la fin de mes ennuis.
Je prolongeois pour lui ma vie & ma misere;
Mais enfin sur ses pas j'irai revoir son pere;
Ainsi tous trois, Seigneur, par vos soins réunis
Nos cœurs.

PYRRHUS.

Allez, Madame, allez voir votre fils,
Peut-être en le voyant votre amour plus timide
Ne prendra pas toujours sa colere pour guide;
Pour savoir nos destins j'irai vous retrouver;
Madame, en l'embrassant songez à le sauver.

Andromaque, pour sauver son fils, se voyoit forcée d'épouser Pyrrhus, mais elle ne pouvoit s'y résoudre. Dans la Scéne suivante elle expose à sa Confidente les raisons de la répugnance qu'elle a pour ce mariage.

CEPHISE.

Madame, à votre époux c'eſt être aſſez fidelle;
Trop de vertu pourroit vous rendre criminelle,
Lui-même il porteroit votre ame à la douceur.

ANDROMAQUE.

Quoi! je lui donnerois Pyrrhus pour ſucceſſeur!
Dois-je oublier Hector privé de funérailles
Et traîné ſans honneur autour de nos murailles?
Dois-je oublier ſon pere à mes yeux renverſé
Enſanglantant l'Autel qu'il tenoit embraſſé?
Songe, ſonge, Céphiſe, à cette nuit cruelle
Qui fut pour tout un Peuple une nuit éternelle;
Figure-toi Pyrrhus les yeux étincellans,
Entrant à la lueur de nos Palais brûlans,
Sur tous mes freres morts ſe faiſant un paſſage,
Et de ſang tout couvert échauffant le carnage:
Songe aux cris des Vainqueurs, ſonge aux cris des mourans
Dans la flamme étouffés, ſous le fer expirans.
Peins-toi dans ces horreurs, Andromaque éperdue,
Voilà comme Pyrrhus vint s'offrir à ma vûe,
Voilà par quels exploits il ſut ſe couronner;
Enfin voilà l'époux que tu me veux donner.

CEPHISE.

Votre fils mourra donc. Vous frémiſſez, Madame,

ANDROMAQUE.

Ah ! de quel ſouvenir viens-tu frapper mon ame ?
Quoi, Céphiſe, j'irai voir expirer encor
Ce fils ma ſeule joye & l'image d'Hector ?
Ce fils que de ſa flamme il me laiſſa pour gage.
Hélas ! il me ſouvient le jour que ſon courage
Lui fit chercher Achile ou plutôt le trépas,
Il demanda ſon fils & le prit dans ſes bras :
» Chere épouſe, dit-il, en eſſuyant mes larmes,
» J'ignore quel ſuccès le ſort garde à mes armes.
» Je te laiſſe mon fils pour gage de ma foi,
» S'il me perd, je prétens qu'il me retrouve en toi ;
» Si d'un généreux hymen la mémoire t'eſt chere,
» Montre au fils à quel point tu chériſſois le pere.
Et je puis voir répandre un ſang ſi précieux,
Et je laiſſe avec lui périr tous ſes ayeux !
Roi barbare, faut-il que mon crime l'entraîne ?
Si je te hais eſt-il coupable de ma haine ?
T'a-t-il de tous les ſiens reproché le trépas ?
S'eſt-il plaint à tes yeux des maux qu'il ne ſent pas ?
Mais cependant mon fils tu meurs ſi je n'arrête

Le fer que le cruel tient levé sur ta tête;
Je l'en puis détourner, & je l'y vais offrir.
Non tu ne mourras point, je ne le puis souffrir;
Allons trouver Pyrrhus: mais non, chere Céphise,
Va le trouver pour moi.

CEPHISE.

Que faut-il que je dise?

ANDROMAQUE.

Dis-lui que de mon fils l'amour est assez fort....
Crois-tu que dans son cœur il ait juré sa mort?
L'amour peut-il si loin pousser sa barbarie!

CEPHISE.

Madame, il va bien-tôt revenir en furie.

ANDROMAQUE.

Hé bien, va l'assurer.

CEPHISE.

De quoi? de votre foi?

ANDROMAQUE.

Hélas! pour la promettre est-elle encore à moi!
O cendres d'un époux! ô Troyens! ô mon pere!
O mon fils! que tes jours coutent cher à ta mere!

Allons.

CEPHISE.

Où donc, Madame, & que résolvez-vous?

ANDROMAQUE.

Allons sur son Tombeau consulter mon époux.

*Andromaque de Rac.*

## *Autre Scéne sur le même sujet.*

Andromaque, après s'être long-tems consultée, se résolut enfin d'épouser Pyrrhus & lui en fit la promesse, mais elle se réserva l'exécution d'un dessein dont elle rend compte à sa Confidente dans la Scéne qui suit.

CEPHISE.

Ah! je n'en doute point; c'est votre époux, Madame,
C'est Hector qui produit ce miracle en votre ame,
Il veut que Troye encor puisse se relever
Avec cet heureux fils qu'il vous fait conserver.
Pyrrhus veut le sauver, il lui laisse sa garde,
Pour ne pas l'exposer lui-même il se hasarde;
Mais tout s'apprête au Temple & vous avez promis....

ANDROMAQUE.

Oui je m'y trouverai ; mais allons voir mon fils.

CEPHISE.

Madame, qui vous presse ? il suffit que sa vûe
Désormais à vos yeux ne soit plus deffendue ;
Vous lui pourrez bien-tôt prodiguer vos bontés,
Et vos embrassemens ne seront plus comptés.
Quel plaisir d'élever un enfant qu'on voit croître,
Non plus comme un Esclave élevé par son Maître ;
Mais pour voir avec lui renaître tant de Rois.

ANDROMAQUE.

Cephise, allons le voir pour la derniere fois.

CEPHISE.

Que dites-vous ? ô Dieux !

ANDROMAQUE.

O ma chere Céphise !
Ce n'est point avec toi que mon cœur se déguise,
Ta foi dans mon malheur s'est montrée à mes yeux,

Mais j'ai cru qu'à ton tour tu me connoiſſois
mieux.
Quoi donc, as-tu penſé qu'Andromaque infi-
dele
Pût trahir un époux qui croit revivre en elle?
Et que de tant de morts réveillant la douleur,
Le ſoin de mon repos me fit troubler le leur.
Eſt-ce là cette ardeur tant promiſe à ſa cendre,
Mais ſon fils périſſoit, il l'a fallu deffendre.
Pyrrhus en m'épouſant s'en déclare l'appui,
Il ſuffit, je veux bien m'en repoſer ſur lui.
Je vais donc, puiſqu'il faut que je me ſacrifie,
Aſſurer à Pyrrhus le reſte de ma vie.
Je vais en recevant ſa foi ſur les Autels
L'engager à mon fils par des nœuds immortels.
Mais auſſi-tôt ma main à moi ſeule funeſte
D'une infidele vie abrégera le reſte;
Et ſauvant ma vertu, rendra ce que je doi
A Pyrrhus, à mon fils, à mon époux, à moi.
Voilà de mon amour l'innocent ſtratagême,
Voilà ce qu'un époux m'a commandé lui-même.
J'irai ſeule rejoindre Hector & mes ayeux;
Céphiſe, c'eſt à toi de me fermer les yeux.

CEPHISE.

Ah! ne prétendez pas que je puiſſe ſurvivre.

ANDROMAQUE.

Non, non, je te deffens, Céphiſe, de me ſuivre.

Je confie à tes soins mon unique trésor,
Si tu vivois pour moi, vis pour le fils d'Hector.
De l'espoir des Troyens seule dépositaire,
Songe à combien de Rois tu deviens nécessaire;
Veille auprès de Pyrrhus, fais lui garder sa foi,
S'il le faut, j'y consens, qu'on lui parle de moi.
Fais lui valoir l'hymen où je me suis rangée,
Dis lui qu'avant ma mort je lui fus engagée,
Que ses ressentimens doivent être effacés,
Qu'en lui laissant mon fils c'est l'estimer assez.
Fais connoître à mon fils les Héros de sa race,
Autant que tu pourras conduis le sur leur trace;
Dis lui par quels exploits leurs noms ont éclaté,
Plutôt ce qu'ils ont fait que ce qu'ils ont été.
Parle lui tous les jours des vertus de son pere,
Et quelque fois aussi parle lui de sa mere;
Mais qu'il ne songe plus, Céphise à nous venger,
Nous lui laissons un Maître, il le doit ménager;
Qu'il ait de ses ayeux un souvenir modeste,
Il est du sang d'Hector, mais il en est le reste;
Et pour ce reste enfin, j'ai moi-même en un jour
Sacrifié mon sang, ma haine & mon amour.

*Andromaque*, Rac.



## SCÉNES TOUCHANTES.

### *Situation vive & tendre.*

Athalie, qui est un des principaux Personnages de la Tragédie de ce nom, ( & qui passe pour le chef-d'œuvre de Racine, ) étoit fille d'Achab Roi d'Israël, & de Jezabel Princesse Étrangere, ennemie du culte du vrai Dieu. Elle hérita de l'impiété de sa mere, épousa Joram Roi de Juda, & fut d'une ambition si cruelle, qu'après la mort du Roi Ochosias son fils, elle sacrifia au désir de régner tous les enfans de ce Prince. Le seul Joas encore au berceau, fut dérobé à la fureur de son ayeule. Jozabet sa tante femme du Grand Prêtre Joïada, le tint caché pendant six ans dans l'enceinte du Temple. Au bout de ce terme, Joïada le montra à tous les Lévites, à qui il avoit donné des armes pour le deffendre. Il fut reconnu pour être un des enfans du Roi Ochosias: on lui mit le Diadême sur la tête, on le sacra Roi, & on fit ouvrir les portes du Temple: tout le Peuple se déclara contre Athalie, & elle fut mise à mort. Pour

achever de se mettre au fait de la Scéne suivante qui attendrira toujours tous les Spectateurs, il n'y a qu'a se rappeller le songe d'Athalie, qui est rapporté à la page 142, & savoir qu'Athalie voulut retourner au Temple pour voir cet enfant dont l'image l'avoit si fort frappée dans son songe.

ATHALIE.

O Ciel! plus j'examine & plus je le regarde,
C'est lui; d'horreur encor tous mes sens sont
saisis.
Epouse de Joad, est-ce là votre fils? (a)

JOZABET.

Qui? lui, Madame.

ATHALIE.

Lui.

JOZABET.

Je ne suis point sa mere.
Voilà mon fils. (b)

ATHALIE *à Joas.*

Et vous quel est donc votre pere?
Jeune enfant, répondez.

(a) Montrant Joas.
(b) Montrant Zacharie.

JOZABET.

Le Ciel jusqu'aujourd'hui. . .

ATHALIE *à Jozabet.*

Pourquoi vous pressez-vous de répondre pour lui ?
C'est à lui de parler.

JOZABET.

Dans un âge si tendre
Quel éclaircissement en pouvez-vous attendre ?

ATHALIE.

Cet âge est innocent ; son ingénuité
N'altére point encor la simple vérité.
Laissez le s'expliquer sur tout ce qui le touche.

JOZABET *bas à part.*

Daigne mettre, grand Dieu, ta sagesse en sa bouche.

ATHALIE.

Comment vous nommez-vous ?

JOAS.

J'ai nom Eliacin.

ATHALIE.

Votre pere ?

JOAS.

Je suis, dit-on, un orphelin
Entre les bras de Dieu jetté dès ma naissance,
Et qui de mes parens n'eus jamais connoissance.

ATHALIE.

Vous êtes sans parens?

JOAS.

Ils m'ont abandonné.

ATHALIE.

Comment? & depuis quand?

JOAS.

Depuis que je suis né.

ATHALIE.

Ne sait-on pas au moins quel Pays est le vôtre?

JOAS.

Ce Temple est mon Pays, je n'en connois point d'autre.

ATHALIE.

Où dit que le sort vous a fait rencontrer?

JOAS.

Parmi des loups cruels prêts à me dévorer.

ATHALIE.

Qui vous mit dans ce Temple?

JOAS.

Une femme inconnue
Qui ne dit point ſon nom, & qu'on n'a point revûe.

ATHALIE.

Mais de vos premiers ans quelles mains ont pris ſoin?

JOAS.

Dieu laiſſa-t-il jamais ſes enfans au beſoin?
Aux petits des oiſeaux il donne leur pâture,
Et ſa bonté s'étend ſur toute la nature.
Tous les jours je l'invoque, & d'un ſoin paternel
Il me nourrit des dons offerts ſur ſon Autel.

ATHALIE.

Quel prodige nouveau me trouble & m'embaraſſe?
La douceur de ſa voix, ſon enfance, ſa grace
Font inſenſiblement à mon inimitié
Succéder.... Je ſerois ſenſible à la pitié!

ABNER.

Madame, voilà donc cet ennemi terrible,

De vos songes menteurs l'imposture est visible;
A moins que la pitié qui semble vous troubler
Ne soit ce coup fatal qui vous faisoit trembler.

ATHALIE *à Joas & à Jozabet*

Vous sortez.

JOZABET.

Vous avez entendu sa fortune,
Sa présence à la fin pourroit être importune.

ATHALIE.

Non. Revenez. Quel est tous les jours votre emploi ?

JOAS.

J'adore le Seigneur, on m'explique sa Loi;
Dans son Livre divin on m'apprend à la lire,
Et déjà de ma main je commence à l'écrire.

ATHALIE.

Que vous dit cette Loi ?

JOAS.

Que Dieu veut être aimé,
Qu'il venge tôt ou tard son saint Nom blasphémé,
Qu'il est le deffenseur de l'orphelin timide,
Qu'il résiste au superbe & punit l'homicide.

ATHALIE.

ATHALIE.

J'entends : mais tout ce Peuple enfermé dans ce lieu,
A quoi s'occupe-t-il ?

JOAS.

Il loue, il bénit Dieu.

ATHALIE.

Dieu veut-il qu'à toute heure on prie, on le contemple ?

JOAS.

Tout profane exercice est banni de son Temple.

ATHALIE.

Quels sont donc vos plaisirs ?

JOAS.

Quelque fois à l'Autel
Je présente au Grand Prêtre ou l'encens ou le sel;
J'entends chanter de Dieu les grandeurs infinies,
Je vois l'ordre pompeux de ses cérémonies.

ATHALIE.

Hé quoi ! vous n'avez pas de passe-tems plus doux ?

Je plains le triste sort d'un enfant tel que vous.
Venez dans mon Palais, vous y verrez ma gloire.

JOAS.

Moi, des bienfaits de Dieu je perdrois la mémoire !

ATHALIE.

Non, je ne vous veux pas contraindre à l'oublier.

JOAS.

Vous ne le priez point.

ATHALIE.

Vous pourrez le prier.

JOAS.

Je verrois cependant en invoquer un autre !

ATHALIE.

J'ai mon Dieu que je sers, vous servirez le vôtre :
Ce sont deux puissans Dieux.

JOAS.

Il faut craindre le mien,
Lui seul est Dieu, Madame, & le vôtre n'est rien.

ATHALIE.

Les plaisirs près de moi vous chercheront en
foule.

JOAS.

Le bonheur des méchans comme un torrent s'é-
coule.

ATHALIE.

Ces méchans, qui sont-ils ?

JOZABET.

Eh ! Madame, excusez
Un enfant.....

ATHALIE.

J'aime à voir comme vous l'instruisez.
Enfin, Eliacin, vous avez sçu me plaire,
Vous n'êtes point sans doute un enfant ordinai-
re.
Vous voyez, je suis Reine & n'ai point d'héri-
tier.
Laissez là cet habit, quittez ce vil métier;
Je veux vous faire part de toutes mes richesses;
Essayez dès ce jour l'effet de mes promesses.
A ma table, par-tout, à mes côtés assis,
Je prétens vous traiter comme mon propre fils.

JOAS.

Comme votre fils ?

ATHALIE.

Oui. Vous vous taisez ?

JOAS.

Quel pere

Je quitterois ! & pour. . . . . .

ATHALIE.

Hé bien !

JOAS.

Pour quelle mere !

ATHALIE *à Jozabet.*

Sa mémoire est fidele, & dans tout ce qu'il dit
De vous & de Joad je reconnois l'esprit.
Voilà comme infectant cette simple jeunesse,
Vous employez tous deux le calme où je vous laisse,
Vous cultivez déjà leur haine & leur fureur,
Vous ne leur prononcez mon nom qu'avec horreur. . . .
Mais nous nous reverrons. Adieu, je sors contente ;
J'ai voulu voir, j'ai vû.

La Scéne suivante est une préparation au couronnement de Joas. Le Grand Prêtre Joïada lui révéle enfin qu'il est fils d'Ochosias, & qu'on va le proclamer Roi, & il lui donne des avis pleins de sagesse sur les devoirs qu'impose la Royauté.

JOAS.

Princesse, quel est donc ce spectacle nouveau?
Pourquoi ce Livre saint, ce Glaive, ce Bandeau?
Depuis que le Seigneur m'a reçu dans son Temple,
D'un semblable appareil je n'ai point vû d'exemple.

JOZABET.

Tous vos doutes, mon fils, bien-tôt s'éclairciront.

JOAS.

Vous voulez essayer ce bandeau sur mon front?
Ah! Princesse, gardez d'en profaner la gloire.
Du Roi qui l'a porté respectez la mémoire.
Un malheureux enfant aux Ours abandonné....

JOZABET.

Laissez, mon fils, je fais ce qui m'est ordonné.

JOAD.

Mais sur l'un de ces Rois s'il vous falloit régler,
A qui choisiriez-vous, mon fils, de ressembler?

JOAS.

David pour le Seigneur plein d'un amour fidele
Me paroît des grands Rois le plus parfait modele.

JOAD.

Ainsi dans leurs excès vous n'imiteriez pas
L'infidele Joram, l'impie Ochosias?

JOAS.

O mon pere!

JOAD.

Achevez, dites, que vous en semble?

JOAS.

Puisse périr comme eux quiconque leur ressemble. (*Joad se prosternant à ses pieds.*)
Mon pere, en quel état vous vois-je devant moi?

JOAD.

Je vous rends le respect que je dois à mon Roi.
De votre ayeul David, Joas, rendez-vous digne.

JOAS.

JOAS.

Joas, moi?

JOAD *se relevant.*

Vous ſaurez par quelle grace inſigne
D'une mere en fureur Dieu trompant le deſſein,
Quand déja ſon poignard étoit dans votre ſein,
Vous choiſit, vous ſauva du milieu du carnage;
Vous n'êtes pas encore échappé de ſa rage.
Avec la même ardeur qu'elle voulut jadis
Perdre en vous le dernier des enfans de ſon fils,
A vous faire périr ſa cruauté s'attache,
Et vous pourſuit encor ſous le nom qui vous cache:
Mais ſous vos étendarts j'ai déja ſçu ranger
Un Peuple obéiſſant & prompt à vous venger.
Entrez, généreux Chefs des familles ſacrées,
Du Miniſtere ſaint tour à tour honorées.
Roi, voilà vos vengeurs contre vos ennemis;
Prêtres, voilà le Roi que je vous ai promis.....
Mais je vois que déjà vous brûlez de me ſuivre.
Jurez donc avant tout ſur cet auguſte Livre
A ce Roi que le Ciel vous redonne aujourd'hui,
De vivre, de combattre & de mourir pour lui..... (*A Joas.*)
Et vous à cette loi, votre régle éternelle,
Roi, ne jurez-vous pas d'être toujours fidelle;

JOAS.

Pourrois-je à cette loi ne pas me conformer.

JOAD.

O mon fils, de ce nom j'ose encor vous nommer,
Souffrez cette tendresse & pardonnez aux larmes
Que m'arrachent pour vous de trop justes allarmes.
Loin du Trône nourri de ce fatal honneur,
Hélas! vous ignorez le charme empoisonneur,
De l'absolu pouvoir vous ignorez l'yvresse,
Et des lâches flatteurs la voix enchanteresse.
Bien-tôt ils vous diront que les plus saintes loix
Maîtresses du vil Peuple, obéissent aux Rois;
Qu'un Roi n'a d'autre frein que sa volonté même,
Qu'il doit immoler tout à sa grandeur suprême,
Qu'aux larmes, au travail le Peuple est condamné,
Et d'un Sceptre de fer veut être gouverné.
Que s'il n'est opprimé, tôt ou tard il opprime;
Ainsi de piége en piége & d'abîme en abîme,
Corrompant de vos mœurs l'aimable pureté,
Ils vous feront enfin haïr la vérité,

Vous peindront la vertu sous une affreuse image;
Hélas? ils ont des Rois égaré le plus sage.
Promettez sur ce Livre & devant ces témoins
Que Dieu sera toujours le premier de vos soins,
Que sévére aux méchans & des bons le refuge,
Entre le pauvre & vous, vous prendrez Dieu pour Juge;
Vous souvenant, mon fils, que caché sous ce lin,
Comme eux vous futes pauvre, & comme eux orphelin.

JOAS *la main sur le Livre.*

Je promets d'observer ce que la loi m'ordonne.
Mon Dieu, punissez moi si je vous abandonne.

*Athalie de Rac.*

## *L'innocence calomniée.*

Hippolyte faussement accusé auprès de son pere Thésée, d'avoir voulu attenter à l'honneur de Phédre sa belle-mere, paroît devant lui & se justifie de cette accusation.

THE'SE'E.

Ah! le voici, grands Dieux! à ce noble maintien
Quel œil ne seroit pas trompé comme le mien?

Faut-il que ſur le front d'un profane adultere
Brille de la vertu le ſacré caractere ?
Et ne devroit-on pas à des ſignes certains
Reconnoître le cœur des perfides humains ?

HIPPOLYTE.

Puis-je vous demander quel funeſte nuage,
Seigneur, a pu troubler votre auguſte viſage ?
N'oſez-vous confier ce ſecret à ma foi ?

THE'SE'E.

Perfide, oſes-tu bien te montrer devant moi ?
Monſtre qu'a trop long-tems épargné le tonnerre,
Reſté impur des brigands dont j'ai purgé la Terre ;
Après que le tranſport d'un amour plein d'horreur,
Juſqu'au lit de ton pere a porté ta fureur,
Tu m'oſes préſenter une tête ennemie,
Tu parois dans des lieux pleins de ton infamie,
Et ne vas pas chercher ſous un Ciel inconnu
Des Pays où mon nom ne ſoit point parvenu.
Fui, traitre, ne viens point braver ici ma haine,
Et tenter un courroux que je retiens à peine....

HIPPOLYTE.

D'un menſonge ſi noir juſtement irrité,
Je devrois faire ici parler la vérité ;

Seigneur, mais je supprime un secret qui vous touche,
Approuvez le respect qui me ferme la bouche;
Et sans vouloir vous-même augmenter vos ennuis,
Examinez ma vie & songez qui je suis.
Quelques crimes toujours précédent les grands crimes.
Quiconque a pu franchir les bornes légitimes,
Peut violer enfin les droits les plus sacrés.
Ainsi que la vertu le crime a ses degrés;
Et jamais on n'a vû la timide innocence
Passer subitement à l'extrême licence.
Un jour seul ne fait point d'un mortel vertueux
Un perfide assassin, un lâche incestueux.
Elevé dans le sein d'une chaste héroïne,
Pitthée estimé sage entre tous les humains,
Daigna m'instruire encor au sortir de vos mains.
Je ne veux point me peindre avec trop d'avantage,
Mais si quelque vertu m'est tombée en partage,
Seigneur, je crois sur-tout avoir fait éclater
La haine des forfaits qu'on ose m'imputer.
C'est par là qu'Hippolyte est connu dans la Gréce,
J'ai poussé la vertu jusques à la rudesse.
On sait de mes chagrins l'inflexible rigueur,

Le jour n'eſt pas plus pur que le fonds de mon
cœur ;
Et l'on veut qu'Hippolyte épris d'un feu profane.....

THE'SE'E.

Oui, c'eſt ce même orgueil, lâche, qui te condamne ;
Je vois de tes froideurs le principe odieux,
Phédre ſeule charmoit tes impudiques yeux.....

Et Aricie Princeſſe du Sang Royal d'Athénes, dit ces paroles à Théſée ſur le même ſujet.

Avez-vous de ſon cœur ſi peu de connoiſſance,
Diſcernez-vous ſi mal le crime & l'innocence,
Faut-il qu'à vos yeux ſeuls un nuage odieux
Dérobe ſa vertu qui brille à tous les yeux ?
Ah ! c'eſt trop le livrer à des langues perfides,
Ceſſez, repentez-vous de vos vœux (a) homicides.
Craignez, Seigneur, craignez que le Ciel rigoureux
Ne vous haïſſe aſſez pour exaucer vos vœux ;

(a) Il avoit prié Neptune de le venger de ſon fils.

Souvent dans sa colere il reçoit nos victimes,
Ses présens sont souvent la peine de nos crimes;
Prenez y garde encor, vos invincibles mains
Ont de monstres sans nombre affranchi les humains;
Mais tout n'est pas détruit & vous en laissez vivre
Un..... Votre fils, Seigneur, me deffend de poursuivre;
Instruite du respect qu'il veut vous conserver,
Je l'affligerois trop si j'osois achever.
J'imite sa pudeur & fuis votre présence
Pour n'être pas forcée à rompre le silence....
Arrachons-nous d'un lieu funeste & profané
Où la vertu respire un air empoisonné.

*Phédre.*

# TENDRESSE DE MERE ET DE FILLE.

## *Les adieux d'Iphigénie.*

Les Grecs assemblés en Aulide, n'attendoient qu'un vent favorable pour s'embarquer & aller faire le siége de Troye. Agamemnon Chef des Grecs, consulta l'Oracle, il lui fut répondu qu'il falloit

ſacrifier Iphigénie pour appaiſer les Dieux & que juſques là ils auroient toujours les vents contraires. Agamemnon ſaiſi de douleur ne pouvoit ſe réſoudre au ſacrifice de ſa fille, mais les raiſons d'Uliſſe lui firent enfin ſurmonter ſa tendreſſe. C'eſt le ſujet de la célébre Tragédie de Racine qui porte le nom d'Iphigénie. Dans le morceau ſuivant le Poëte exprime les ſentimens & les adieux d'Iphigénie à ſa mere Clytemneſtre pour aller au Camp des Grecs où elle devoit être immolée. Les Gardes d'Agamemnon la viennent chercher. Clytemneſtre les précéde pour les empêcher de l'emmener.

CLYTEMNESTRE.

Oui je la deffendrai contre toute l'Armée.
Lâches, vous trahiſſez votre Reine opprimée.

EURYBATE.

Non, Madame, il ſuffit que vous nous commandiez,
Vous nous verrez combattre & mourir à vos pieds;
Mais de nos foibles mains que pouvez-vous attendre?
Contre tant d'ennemis qui vous pourra deffendre?

Ce n'eſt plus un vain Peuple en deſordre aſſemblé,
C'eſt d'un zéle fatal tout le Camp aveuglé.
Plus de pitié. Calchas ſeul régne, ſeul commande,
La pitié ſévere exige ſon offrande ;
Le Roi de ſon pouvoir ſe voit dépoſſéder,
Et lui-même au torrent nous contraint de céder.
Achille à qui tout céde, Achille à cet orage
Voudroit lui-même en vain oppoſer ſon courage.
Que fera-t-il, Madame, & qui peut diſſiper
Tous les flots d'ennemis prêts à l'envelopper ?

CLYTEMNESTRE.

Qu'ils viennent donc ſur moi prouver leur zéle impie,
Et m'arrachent ce peu qui me reſte de vie.
La mort ſeule, la mort pourra rompre les nœuds
Dont mes bras nous vont joindre & lier toutes deux ;
Mon corps ſera plutôt ſéparé de mon ame
Que je ſouffre jamais... Ah ma fille !

IPHIGÉNIE.

Ah Madame !
Sous quel aſtre cruel avez-vous mis au jour
Le malheureux objet d'une ſi tendre amour ?

Mais que pouvez-vous faire en l'état où nous sommes ?
Vous avez à combattre & les Dieux & les hommes.
Contre un Peuple en fureur vous exposerez-vous ?
N'allez point dans un Camp rebelle à votre époux,
Seule à me retenir vainement obstinée,
Par des Soldats peut-être indignement traînée,
Présenter pour tout fruit d'un déplorable effort
Un spectacle à mes yeux plus cruel que la mort.
Allez, laissez aux Grecs achever leur ouvrage,
Et quittez pour jamais un malheureux rivage,
Du bûcher qui m'attend trop voisin de ces lieux
La flamme de trop près viendroit frapper vos yeux.
Sur-tout si vous m'aimez, par cet amour de mere,
Ne reprochez jamais mon trépas à mon pere.

CLYTEMNESTRE.

Lui, par qui votre cœur à Calchas présenté.....

IPHIGE'NIE.

Pour me rendre à vos pleurs que n'a-t-il point tenté ?

CLYTEMNESTRE.

Par quelle trahiſon le cruel m'a déçue !

IPHIGE'NIE.

Il me cédoit aux Dieux dont il m'avoit reçue.
Ma mort n'emporte pas tout le fruit de vos vœux,
De l'amour qui vous joint vous avez d'autres nœuds.
Vos yeux me reverront dans Oreſte mon frere,
Puiſſe-t-il être, hélas ! moins funeſte à ſa mere.
D'un Peuple impatient vous entendez la voix,
Daignez m'ouvrir vos bras pour la derniere fois.
Madame, & rappellant votre vertu ſublime.....
Eurybate, à l'Autel conduiſez la victime. (*a*)

CLYTEMNESTRE.

Ah ! vous n'irez pas ſeule, & je ne prétens pas..
Mais on ſe jette en foule audevant de mes pas.
Perfides, contentez votre foi ſanguinaire.

ÆGINE.

Où courez-vous, Madame, & que voulez vous faire ?

CLYTEMNESTRE.

Hélas ! je me conſume en impuiſſans efforts,
Et rentre au trouble affreux dont à peine je ſors.

(*a*) Elle s'échappe & s'en va.

On sait qu'Iphigénie ne fut point sacrifiée, & que ce n'étoit point elle que l'Oracle demandoit : c'étoit une autre Princesse, une autre Iphigénie fille d'Héléne & de Thésée, appellée de ce nom par sa mere, & connue sous celui d'Ériphile. On peut voir le dénouement de cette Tragédie dans la narration du même Poëte ; on l'a inserée ci-devant parmi les Narrations.

*Tendresse conjugale.*

Rhadamiste Roi d'Arménie, voyant le trouble dans ses États, & craignant que Zénobie sa femme, fille de Mithridate, ne devint la proye de Tiridate son ennemi, la poignarda dans le transport de la jalousie qui le tourmentoit, & la jetta dans un Fleuve. Le coup ne fut pas mortel, & Zénobie fut sauvée des flots ; elle se réfugia à la Cour de Pharasmane Roi d'Ibérie & pere de Rhadamiste : là elle y passa plusieurs années cachée sous le nom d'Isménie, & dans la condition d'une Étrangere plutôt esclave que libre. Elle y fut aimée d'Arsame fils de Pharasmane, & de Pharasmane lui-même, mais elle ai-

ma l'un & détesta l'autre. C'est dans ces circonstances que Rhadamiste est envoyé en qualité d'Ambassadeur de la part des Romainschez Pharasmane. Là il a occasion d'entretenir Zénobie en particulier, & ils viennent à se reconnoître.

ZE'NOBIE.

Seigneur, est-il permis à des infortunées,
Qu'au joug d'un fier tiran le sort tient enchaînées,
D'oser avoir recours dans la honte des fers
A ces mêmes Romains Maîtres de l'Univers?
En effet quel emploi pour ces Maîtres du monde,
Que le soin d'adoucir ma misere profonde.
Le Ciel qui soumit tout à leurs augustes loix....

RHADAMISTE.

Que vois-je? ah malheureux! quels traits! quel son de voix!
Justes Dieux! quel objet offrez-vous à ma vûe?

ZE'NOBIE.

D'où vient à mon aspect que votre ame est émue,
Seigneur?

RHADAMISTE.

Ah ! ſi ma main n'eut pas privé du jour...

ZE'NOBIE.

Qu'entends-je ? quels regrets ! & que vois-je à mon tour ?
Triſte reſſouvenir ! je frémis, je friſſonne ;
Où ſuis-je ? & quel objet ? la force m'abandonne.
Ah ! Seigneur, diſſipez mon trouble & ma terreur,
Tout mon ſang eſt glacé juſqu'au fonds de mon cœur.

RHADAMISTE.

Ah ! je n'en doute plus au tranſport qui m'anime ;
Ma main n'as-tu commis que la moitié du crime !
Victime d'un cruel contre vous conjuré,
Ttriſte objet d'un amour jaloux, déſeſpéré,
Que ma rage a pouſſé juſqu'à la barbarie.
Après tant de fureurs, eſt-ce vous Zénobie ?

ZE'NOBIE.

Zénobie ! ah grands Dieux ! cruel, mais cher époux !
Après tant de malheurs, Rhadamiſte eſt-ce vous ?

RHADAMISTE.

Se peut-il que vos yeux le puiſſent méconnoître?
Oui, je ſuis ce cruel, cet inhumain, ce traître,
Cet époux meurtrier : plût au Ciel qu'aujour-
d'hui
Vous euſſiez oublié ſes crimes avec lui !
O Dieux ! qui la rendez à ma douleur mortelle,
Que ne lui rendez-vous un époux digne d'elle !
Par quel bonheur le Ciel touché de mes regrets
Me permet-il encor de revoir tant d'attraits !
Mais hélas ! ſe peut-il qu'à la Cour de mon pe-
re,
Je trouve dans les fers une épouſe ſi chere !
Dieux ! n'ai-je pas aſſez gémi de mes forfaits,
Sans m'accabler encor de ces triſtes objets ?
O de mon déſeſpoir victime trop aimable,
Que tout ce que je vois rend votre époux cou-
pable !
Quoi ! vous verſez des pleurs ?

ZE'NOBIE.

Malheureuſe ! & comment
N'en répandrois-je pas dans ce fatal moment ?
Ah cruel ! plût aux Dieux que ta main ennemie
N'eut jamais attenté qu'aux jours de Zénobie !
Le cœur à ton aſpect déſarmé de courroux,
Je ferois mon bonheur de revoir mon époux ;
Et l'amour s'honorant de ta fureur jalouſe,

Dans tes bras avec joye eut remis ton épouſe.
Ne crois pas cependant que pour toi ſans pitié
Je puiſſe te revoir avec inimitié.

RHADAMISTE.

Quoi, loin de m'accabler, grands Dieux! c'eſt Zénobie
Qui craint de me haïr & qui s'en juſtifie!
Ah! punis moi plutôt; ta funeſte bonté
Même en me pardonnant, tient de ma cruauté.
N'épargne point mon ſang, cher objet que j'adore,
Prive moi du bonheur de te revoir encore.
Faut-il pour t'en preſſer embraſſer tes genoux? (a)
Songe au prix de quel ſang je devins ton époux.
Juſques à mon amour tout veut que je périſſe,
Laiſſer le crime en paix, c'eſt s'en rendre complice.
Frappe, mais ſouviens-toi que malgré ma fureur,
Tu ne ſortis jamais un moment de mon cœur;
Que ſi le repentir tenoit lieu d'innocence,
Je n'exciterois plus ni haine ni vengeance,
Que malgré le courroux qui te doit animer,
Ma plus grande fureur fut celle de t'aimer.

ZENOBIE.

Leve-toi, c'en eſt trop puiſque je te pardonne;

(a) Il ſe jette à ſes genoux.

Que

Que servent les regrets où ton cœur s'abandonne ?
Va, ce n'est pas à nous que les Dieux ont remis
Le pouvoir de punir de si chers ennemis.
Nomme moi les climats où tu souhaites vivre,
Parle, dès ce moment je suis prête à te suivre.
Sure que les remords qui saisissent ton cœur
Naissent de ta vertu plus que de ton malheur.
Heureuse si pour toi les soins de Zénobie
Pouvoient un jour servir d'exemple à l'Arménie,
La rendre comme moi soumise à ton pouvoir,
Et l'instruire du moins à suivre ton devoir.

RHADAMISTE.

Juste Ciel ! se peut-il que des nœuds légitimes
Avec tant de vertus unissent tant de crimes ?
Que l'hymen associe au sort d'un furieux
Ce que de plus parfait firent naître les Dieux ?
Quoi ! tu peux me revoir sans que la mort d'un pere,
Sans que mes cruautés, ni l'amour de mon frere,
Ce Prince, cet amant si grand, si généreux,
Te fasse détester un époux malheureux ?
Et je puis me flatter qu'insensible à sa flamme,
Tu dédaignes les vœux du vertueux Arsame ?

Que dis-je? trop heureux que pour moi dans ce jour
Le devoir dans ton cœur me tienne lieu d'amour.

ZE'NOBIE.

Calme les vains ſoupçons dont ton ame eſt ſaiſie,
Ou cache m'en du moins l'indigne jalouſie;
Et ſouviens-toi qu'un cœur qui peut te pardonner,
Eſt un cœur que ſans crime on ne peut ſoupçonner.

RHADAMISTE.

Pardonne, chere épouſe, à mon amour funeſte,
Pardonne des ſoupçons que tout mon cœur déteſte,
Plus ton barbare époux eſt indigne de toi,
Moins tu dois t'offenſer de ſon injuſte effroi.
Rends moi ton cœur, ta main, ma chere Zénobie,
Et daigne dès ce jour me ſuivre en Arménie.
Céſar (*a*) m'en a fait Roi, viens me voir déſormais
A force de vertus effacer mes forfaits.....
Adieu, n'attendons pas qu'un ennemi barbare

(*a*) L'Empereur Néron.

Quand le Ciel nous rejoint, pour jamais nous sépare.
Dieux qui me la rendez pour combler mes souhaits,
Daignez me faire un cœur digne de vos bienfaits.

*Rhadam. & Zénob. de Créb.*

## *Tendresse de frere & de sœur.*

Ægiste fils de Thyeste étoit le meurtrier d'Agamemnon pere d'Oreste & d'Électre, il avoit même épousé Clytemnestre son adultere & veuve d'Agamemnon. Les amis d'Agamemnon vouloient venger sa mort. On attendoit pour l'exécution de ce dessein le retour d'Oreste qui passoit pour Tydée. Électre ne le connoissoit pas pour son frere. On lui avoit fait croire qu'il étoit mort, de peur qu'Ægiste ne le fit périr. C'est dans ces circonstances qu'Oreste dans une conversation avec Électre, ne peut plus se cacher à sa sœur qui lui parloit de la vive amitié qu'elle avoit pour ce cher frere, & il se fait connoître à elle.

ORESTE.

Je vous cherche, Madame,
Tout semble désormais servir notre courroux.

Votre indigne ennemi va tomber sous nos coups.
Savez-vous quel Héros vient à notre deffense,
Quelle main avec nous frappe d'intelligence?
Le Ciel à vos amis vient de joindre un vengeur
Que nous n'attendions plus.

ELECTRE.

Et quel est-il, Seigneur?
Que dis-je, puis-je encor méconnoitre mon frere,
N'en doutons plus, c'est lui.

ORESTE.

Madame, c'est mon pere.

ELECTRE.

Votre pere, Seigneur, & d'où vient qu'aujourd'hui
Oreste à mon secours ne vient point avec lui?
Peut-il abandonner une triste Princesse?
Est-ce ainsi qu'à me voir son amitié s'empresse?

ORESTE.

Vous le savez; Oreste a vû les sombres bords,
Et l'on ne revient point de l'Empire des morts.

ELECTRE.

Et n'avez-vous pas cru, Seigneur, qu'avec Oreste

Palamede avoit vû cet Empire funeste ?
Il revoit cependant la clarté qui nous luit.
Mon frere est il le seul que le destin poursuit ?
Vous-même sans espoir de revoir le rivage,
Ne trouvâtes-vous pas un port dans le naufrage ?
Oreste comme vous peut en être échappé,
Il n'est point mort, Seigneur, vous vous êtes trompé.
J'ai vû dans ce Palais une marque assurée
Que ces lieux ont revû le petit fils d'Atrée.
Le Tombeau de mon pere encor mouillé de pleurs ;
Qui les auroit versés ? qui l'eut couvert de fleurs ?
Qui l'eut orné d'un fer ? quel autre que mon frere
L'eut osé consacrer aux Manes de mon pere ?
Mais quoi, vous vous troublez ? ah ! mon frere est ici,
Hélas ! qui mieux que vous doit en être éclairci ?
Ne me le cachez point, Oreste vit encore.
Pourquoi me fuir ? pourquoi vouloir que je l'ignore ?
J'aime Oreste, Seigneur, un malheureux amour
N'a pû de mon esprit le bannir un seul jour.
Rien n'égale l'ardeur qui pour lui m'intéresse ;
Si vous saviez pour lui jusqu'où va ma tendresse,
Votre cœur frémiroit de l'état où je suis,

Et vous termineriez mon trouble & mes ennuis.
Hélas! depuis le tems que j'ai perdu mon pere,
N'ai-je donc pas assez éprouvé de misere ?
Esclave dans ces lieux d'où le plus grand des Rois
A l'Univers entier sembloit donner des loix.
Qu'a fait aux Dieux cruels sa malheureuse fille?
Quel crime contre Electre arme enfin sa famille ?
Une mere en fureur la hait & la poursuit
Où son frere n'est plus, où le cruel la fuit.
Ah! donnez moi la mort, ou me rendez Oreste,
Rendez moi par pitié le seul bien qui me reste.

ORESTE.

Eh bien, il vit encore, il est même en ces lieux.
Gardez-vous cependant. . . . .

ELECTRE.

Qu'il paroisse à mes yeux.
Oreste! se peut-il qu'Electre te revoye ?
Montrez le moi, dussai-je en expirer de joye.
Mais hélas! n'est-ce point lui-même que je voi.
C'est Oreste, c'est lui, c'est mon frere & mon Roi.
Aux transports qu'en mon cœur son aspect a fait naître;
Eh comment si long-tems l'ai-je pû méconnoître ?

Je vous revois enfin, cher objet de mes vœux,
Momens tant souhaités ! ô jour trois fois heureux !
Vous vous attendrissez, je vois couler vos larmes.
Ah, Seigneur ! que ces pleurs pour Electre ont des charmes !
Que ces traits, ces regards pour elle ont de douceur !
C'est donc vous que j'embrasse, ô mon frere !

ORESTE.

Ah ma sœur !
Mon amitié trahit un important mistere,
Mais hélas ! que ne peut Electre sur son frere ?

ELECTRE.

Est-ce de moi, cruel ! qu'il vous faut défier,
D'une sœur qui voudroit tout vous sacrifier ?
Et quelle autre amitié fut jamais si parfaite ?
Je n'ai craint que l'ardeur d'une joye indiscrette ;
Dissimulez des soins quoique pour moi si doux.
Ma sœur, à me cacher j'ai souffert plus que vous.
D'ailleurs jusqu'à ce jour je m'ignorois moi-même.
Palamede pour moi rempli d'un zéle extrême,
Pour conserver des jours à sa garde commis,

M'élevoit à Samos sous le nom de son fils.
Le sien est mort, ma sœur, la colere Céleste
A fait périr l'ami le plus chéri d'Oreste ;
Et peut-être sans vous, moins sensible à vos maux,
Envirois-je le sort qu'il trouva dans les flots.

ELECTRE.

Se peut-il qu'en regrets votre cœur se consume!
Ah ! Seigneur, laissez moi jouir sans amertume
Du plaisir de revoir un frere tant aimé.
Quel entretien pour moi ! que mon cœur est charmé !
J'oublie en vous voyant qu'ailleurs peut-être on m'aime,
J'oublie auprès de vous jusques à l'amant même.
Surmontez comme moi ce penchant trop flatteur
Qui semble malgré vous entraîner votre cœur.
Quel que soit votre amour, les traits d'Iphianasse
N'ont rien de si charmant que la vertu n'efface.

ORESTE.

La vertu sur mon cœur n'a que trop de pouvoir,
Ma sœur, & mon nom seul suffit à mon devoir.
Non, ne redoutez rien du feu qui me possède,
On vient, séparons-nous, mais non, c'est Palamede.

Fureur

*Fureur jalouse.*

Zaïre fille de Luzignan Prince du Sang des Rois de Jérusalem, étoit aimée d'Orosmane Soudan de cette Ville, & elle étoit sur le point de devenir sa femme, lorsque Luzignan tiré de la prison où il étoit depuis longues années, la reconnut pour être sa fille, apprit avec douleur qu'elle étoit Musulmane & lui fit promettre de se faire Chrétienne & de s'échapper du Palais du Soudan avec Nérestan son frere pour passer en France. C'est dans ces circonstances que le Soudan lui ayant déclaré que le tems étoit venu qu'il alloit l'épouser, elle ne lui répond que par ses larmes, & le prie de lui donner du tems, ce qui jette le Soudan homme fier & colere, dans une vive crainte que Zaïre n'aime Nérestan, ce Chrétien que le Soudan ignoroit être son frere. C'est le sujet de la Scéne suivante dans laquelle Orosmane rend compte à son Confident du trouble qui l'agitoit.

OROSMANE.

**Corasmin quel est donc ce changement extrême,**

Je la laiſſe échapper ! je m'ignore moi-même!

CORASMIN.

Vous accuſez peut-être un cœur où vous régnez
Vous cauſez ces ſoupirs & vous vous en plaignez.

OROSMANE.

Mais pourquoi donc ces pleurs, ce trouble, cette fuite,
Cette douleur ſi ſombre en ſes regards écrite?
Si c'étoit ce Français... Quel ſoupçon ! quelle horreur !
Quelle lumiere affreuſe a paſſé dans mon cœur!
Hélas ! je repouſſois ma juſte défiance,
Un barbare, un Eſclave auroit cette inſolence?
Cher ami, je verrois un cœur comme le mien
Réduit à redouter un Eſclave Chrétien ?
Mais parle, tu pouvois obſerver ſon viſage,
Tu pouvois de ſes yeux entendre le langage :
Ne me déguiſe rien, mes feux ſont-ils trahis?
Apprens moi mon malheur... Tu tremble... Tu frémis....
C'en eſt aſſez.

CORASMIN.

Je crains d'irriter vos allarmes.
Il eſt vrai que ſes yeux ont verſé quelques larmes;

Mais, Seigneur, après tout je n'ai rien observé
Qui doive.....

OROSMANE.

A cet affront je ferois réservé ?
Non, si Zaïre, ami, m'avoit fait cette offense,
Elle eut avec plus d'art trompé ma confiance.
Le déplaisir secret de mon cœur agité,
Si ce cœur est perfide, auroit-il éclaté ?
Ecoute ; garde-toi de soupçonner Zaïre ;
Mais, dis-tu, ce François gémit, pleure, soupire.
Que m'importe après tout le sujet de ses pleurs ?
Qui sait si l'amour même entre dans ses douleurs ?
Et qu'ai-je à redouter d'un Esclave infidele
Qui demain pour jamais se va séparer d'elle.

CORASMIN.

N'avez-vous pas, Seigneur, permis malgré nos Loix
Qu'il jouit de sa vûe une seconde fois ?
Qu'il revint en ces lieux ?

OROSMANE.

Qu'il revint ? lui, ce traitre ?
Et qu'aux yeux de Zaïre il osât reparoître ?
Oui, je le lui rendrois, mais mourant, mais puni,

Mais verſant à ſes yeux le ſang qui m'a trahi ;
Déchiré devant elle, & ma main dégoutante
Confondroit dans ſon ſang le ſang de ſon amante.
Excuſe les tranſports de ce cœur offenſé ;
Il eſt né violent, il aime, il eſt bleſſé.
Je connois mes fureurs, & je crains ma foibleſſe,
A des troubles honteux je ſens que je m'abaiſſe.
Non, c'eſt trop ſur Zaïre arrêter un ſoupçon ;
Non, ſon cœur n'eſt point fait pour une trahiſon ;
Mais ne crois pas non plus que le mien s'aviliſſe,
A ſouffrir des rigueurs, à gémir d'un caprice,
A me plaindre, à reprendre, à redonner ma foi ;
Les éclairciſſemens ſont indignes de moi.
Il vaut mieux ſur mes ſens reprendre un juſte empire,
Il vaut mieux oublier juſqu'au nom de Zaïre.
Coraſmin, que ces murs ſoient fermés pour jamais ;
Fais veiller la terreur aux portes du Palais.
Que tout ſubiſſe ici le frein de l'eſclavage,
Des loix de l'Orient ſuivons l'auſtere uſage.
On peut ſans s'avilir, abaiſſant ſa fierté,
Jetter ſur ſon Eſclave un regard de bonté ;

Mais il est trop honteux de craindre une maîtresse,
Aux mœurs de l'Occident laissons cette foiblesse.
Ce sexe dangereux qui veut tout asservir,
S'il régne dans l'Europe, ici doit obéir.

*Volt. Zaïre.*








# CHAPITRE IX.

## *Du Genre Tempéré.*

LE Genre tempéré tient le milieu entre le ſimple & le ſublime. Il eſt ſuſceptible de fleurs & d'ornemens. Ces ornemens ſont certains tours qui contribuent à rendre le diſcours plus agréable. Or de même que le Genre ſublime peut être comparé à ces édifices magnifiques, dont l'Architecture eſt d'un deſſein grand & majeſtueux, & qui ſont conſacrés au culte Divin, ou deſtinés pour être la demeure des Rois; on peut dire auſſi que le Genre tempéré doit être comparé aux bâtimens qui ſont habités par les particuliers, mais où l'art, l'élégance, la richeſſe même brillent de toutes parts, & qui ont quelque choſe de fin & d'un goût exquis. Dans le Genre dont il s'agit, la beauté de l'imagination régne ordinairement, les penſées en ſont nobles & délicates, les images en ſont gracieuſes & brillantes ſans phœbus ni clinquant, & les expreſſions élégantes & choiſies. Mais lorſque ce

Genre est employé dans la Poësie, on peut dire que l'harmonie en rehausse le prix, & qu'elle en augmente le charme par cet heureux mêlange d'expressions sonores & mélodieuses, dont l'assortiment fait une impression très-agréable sur l'oreille.

On l'employe ordinairement dans tous les sujets qui ne sont point du ressort du sublime ni du haut dramatique, & qui sont capables d'amuser agréablement les hommes. C'est dans ce Genre que l'on traite les Églogues, les Satires, les Épitres, les descriptions champêtres, les relations familieres, tels que sont les contes, les faits particuliers qui ne tiennent à rien d'héroïque ni de merveilleux. Enfin c'est le Genre avec lequel on dépeint tout ce qu'il y a de riant & de gracieux dans la nature; on s'en sert même pour critiquer ingénieusement les mœurs & les ouvrages, en un mot pour toutes les productions de l'esprit qui contribuent à l'amusement de la société.



# CRITIQUE BADINE DU MONDE.

## *Eloge de la solitude.*

Un Poëte sollicité par un ami de quitter la solitude & de venir dans le monde y faire connoître ses talens, vante le bonheur du loisir littéraire dont il jouit, & prend de là occasion de faire une critique fine & ingénieuse des divers désagrémens que l'on a à essuyer dans le monde & de tout ce qui peut choquer un homme de goût.

Heureux qui dans la paix secrette
D'une libre & belle retraite,
Vit ignoré, content de peu,
Et qui ne se voit point sans cesse
Jouet de l'aveugle Déesse,
Ou dupe de l'aveugle Dieu !
Là dans la liberté suprême
Semant de fleurs tous les instans,
Dans l'empire de l'hyver même
On trouve les jours du printems.
Calme heureux, loisir solitaire !

Quel lieu n'a point de quoi plaire
Lorſqu'on y trouve le bonheur,
Lorſqu'on y vit ſans ſpectateur
Dans le ſilence littéraire,
Loin de tout importun jaſeur;
Loin des froids diſcours du vulgaire
Et des hauts tons de la grandeur.
Loin de ces troupes doucereuſes
Où d'inſipides précieuſes,
Ou de petits fats ignorans
Viennent, conduits par la folie,
S'ennuyer en cérémonie
Et s'endormir en complimens:
Loin de ces ignobles Zoïles,
De ces enfileurs de Dactyles,
Coëfes de phraſes imbéciles,
Et de claſſiques préjugés,
Et qui, de l'enveloppe épaiſſe
Des pédans de Rome & de Gréce,
N'étant point encor dégagés,
Portent leur petite ſentence
Sur la rime & ſur les Auteurs,
Avec autant de connoiſſance
Qu'un aveugle en a des couleurs;
Loin de la gravité Chinoiſe
De ce vieux Druyde empeſé,
Qui ſous un air ſimmétriſé
Parle à trois tems, rit à la toiſe;

Regarde d'un œil apprêté,
Et m'ennuye avec dignité.
Loin de tous ces faux Cénobites,
Qui voués encor tous entiers
Aux vanités qu'ils ont proſcrites,
Errans de quartiers en quartiers,
Vont dans d'équivoques viſites
Porter leurs faces paraſites
Et le dégout de leurs moûtiers.
Loin de ces fauſſets du Parnaſſe,
Qui pour avoir glapi par fois
Quelque Epithalame à la glace,
Dans un petit monde bourgeois,
Ne cauſent plus qu'en folles rimes,
Ne vous parlent que d'Apollon,
De Pégaze & de Cupidon;
Et de telles fadeurs ſynonimes
Ignorant que ce vieux jargon
Relégué dans l'ombre des Claſſes,
N'eſt plus aujourd'hui de ſaiſon
Chez la brillante fiction;
Que les tendres lyres des Graces
Se montent ſur un autre ton;
Et qu'enfin de la foule obſcure
Qui rampe au marais d'Hélicon,
Pour ſauver ſes Vers & ſon nom,
Il faut être ſans impoſture
L'interpréte de la nature.

Et le peintre de la raiſon. . . . .
Jugez ſi toute ſolitude
Qui nous ſauve de tous ces bruits,
N'eſt point l'azyle & le pourpris
De l'entiere béatitude.
Que dis-je, eſt-on ſeul après tout,
Lorſque touché de plaiſirs ſages
On s'entretient dans les ouvrages
Des Dieux de la lyre & du goût ?
Tantôt de l'azur d'un nuage
Plus brillant que les plus beaux jours;
Je vois ſortir l'ombre volage
D'Anacréon ce tendre ſage,
Le Neſtor du galant rivage,
Le Patriarche des amours.
Epris de ſon doux badinage,
Horace accourt à ſes accens;
Horace l'ami du bon ſens,
Philoſophe ſans verbiage,
Et Poëte ſans fade encens. . . . .
C'eſt ainſi que par la préſence
De ces Morts vainqueurs des deſtins;
On ſe conſole de l'abſence
De l'oubli même des humains. . . .
Pourquoi dans leur foule importune
Voudriez-vous me rétablir ?
Leur eſtime ni leur fortune
Ne me coute point un deſir. . . .

De la ſublime Poëſie
Profanant la noble harmonie ;
Irois-je par de vains accens
Chatouiller l'oreille engourdie
De cent ignares importans
Dont l'ame maſſive, aſſoupie
Dans des organes impuiſſans
Où livrée aux fougues des ſens ;
Ignore les dons du génie
Et les plaiſirs des ſentimens ?
Pourrois-je au char de l'immortelle
M'enchaîner encor pour long-tems ;
Quand j'aurai paſſé mon printems,
Pourrai-je vivre encore avec elle ?
Suivrois-je un jour à pas peſans
Ces vieilles Muſes douairieres,
Ces meres ſeptuagénaires
Du Madrigal & des Sonnets,
Qui n'ayant été que Poëtes,
Rimaillent encor en lunettes
Et meurent au bruit des ſifflets.

*Greſſet.*

## *Deſcriptions champêtres.*

Le Poëte dans les Vers ſuivans fait deſcription d'une maiſon de campagne où il alloit paſſer quelque tems tous les ans,

& de là il prend occasion de vanter le bonheur d'une vie retirée, où l'on est à l'abri du tumulte des Villes.

Oui, Lamoignon, je fuis les chagrins de la Ville,
Et contre eux la Campagne est mon unique azile;
Du lieu qui m'y retient veux-tu voir le tableau?
C'est un petit village ou plutôt un hameau
Bâti sur le penchant d'un long rang de collines;
Où l'œil s'égare au loin dans les plaines voisines.
La Seine au pied des monts que son flot vient laver,
Voit du sein de ses eaux vingt Isles s'élever;
Qui partageant son cours en diverses manieres,
D'une riviere seule y forment vingt rivieres.
Tous ses bords sont couverts de saules non plantés,
Et de noyers souvent du passant insultés.
Le village au-dessus forme un Amphithéâtre;
L'habitant ne connoît ni la chaux ni le plâtre;
Et dans le roc qui céde & se coupe aisément
Chacun fait de sa main creuser son logement.
La maison du Seigneur seule un peu plus ornée
Se présente au-dehors de murs environnée.
Le soleil en naissant la regarde d'abord,
Et le mont la deffend des outrages du Nord.

C'est là cher Lamoignon, que mon esprit tran-
quile
Met à profit les jours que la Parque me file.
Ici dans un vallon bornant tous mes desirs,
J'achette à peu de frais de solides plaisirs.
Tantôt un livre en main errant dans les prai-
ries,
J'occupe ma raison d'utiles rêveries.
Tantôt cherchant la fin d'un Vers que je cons-
trui,
Je trouve au coin d'un bois le mot qui m'avoit
fui.
Quelque fois aux appas d'un hameçon perfide
J'amorce en badinant le poisson trop avide;
Ou d'un plomb qui suit l'œil & part avec l'éclair
Je vais faire la guerre aux habitans de l'air.
Une table au retour propre & non magnifique
Nous présente un repas agréable & rustique.
Là sans s'assujettir aux dogmes de Broussain,
Tout ce qu'on boit est bon, tout ce qu'on man-
ge est sain,
La maison le fournit, la Fermiere l'ordonne;
Et mieux que Bergerat l'appétit l'assaisonne.
O fortuné séjour! ô champs aimés des Cieux!
Que pour jamais foulant vos prés délicieux,
Ne puis-je ici fixer ma course vagabonde,
Et connu de vous seuls, oublier tout le monde!

*Boileau Ep. 6.*

# IMAGES CHAMPESTRES.

## *Eloge d'une vie retirée.*

Le célébre la Fontaine dans le morceau ſuivant fait l'éloge de la ſolitude ou d'une vie retirée après laquelle il ſoupire.

Je voudrois inſpirer l'amour de la retraite;
Elle offre à ſes amans des biens ſans embarras;
Biens purs, préſens du Ciel qui naiſſent ſous les pas,
Solitude où je trouve une douceur ſecrette;
Lieux que j'aimai toujours, ne pourrai-je jamais
Loin du monde & du bruit gouter l'ombre & le fraix?
O (*a*) qui m'arrêtera ſous vos ſombres azyles!
Quand pourront les neuf Sœurs loin des Cours & des Villes,
M'occuper tout entier & m'apprendre des Cieux
Les mouvemens divers inconnus à nos yeux,
Les noms & les vertus de ces clartés errantes;
Par qui ſont nos deſtins & nos mœurs différentes?

(*a*) Imitation d'un endroit de Virgile au 2. Livre des Géorgiques.

Que si je ne suis né pour de si grands projets ;
Du moins que les ruisseaux m'offrent de doux
objets ?
Que je peigne en mes Vers quelque rive fleu-
rie,
La Parque à filets d'or n'ourdira point ma vie ;
Je ne dormirai point sous de riches lambris,
Mais voit-on que le somme en perde de son
prix ?
En est-il moins profond & moins plein de déli-
ces ?
Je lui voue au désert de nouveaux sacrifices.
Quand le moment viendra d'aller trouver les
morts,
J'aurai vécu sans soins & mourrai sans remords.

*Fables de la Font.*

Éloge de la Touraine & des Pays que la Loire arrose. C'est le même Poëte qui en racontant un de ses voyages, s'exprime de la maniere suivante :

Vous croyez bien qu'étant sur ses (a) rivages,
Nos gens & moi nous ne manquâmes pas
De promener à l'entour notre vûe.
J'y rencontrai de si charmans appas,
Que j'en ai l'ame encor toute émue.

(a) De la Loire.

Côteaux

Côteaux rians y sont des deux côtés ;
Côteaux non pas si voisins de la nue
Qu'en Limosin, mais côteaux enchantés ;
Belles maisons, beaux parcs & bien plantés ;
Prés verdoyans dont ce Pays abonde,
Vignes & bois, tant de diversités
Qu'on croit d'abord être en un autre monde.
Mais le plus bel objet c'est la Loire sans doute ;
On la voit rarement s'écarter de sa route,
Elle a peu de replis dans son cours mesuré,
Ce n'est pas un ruisseau qui serpente en un pré ;
C'est la fille d'Amphitrite,
C'est elle dont le mérite,
Le nom, la gloire & les bords
Sont dignes de ces Provinces,
Qu'entre tous leurs plus grands trésors
Ont toujours placé nos Princes.
Elle répand son cristal
Avec magnificence,
Et le jardin de la France
Méritoit un tel canal.

*La Font. Oeuv. Posthum.*

*Eloge de l'Italie, considérée comme le séjour où reposent les cendres des Auteurs illustres de la docte antiquité.*

Le Poëte adresse la parole à un Seigneur

qui avoit été nommé Ambassadeur pour Rome, & qui devoit bien-tôt partir.

Vous chérirez cette contrée
Et les précieux monumens
Où leur (a) mémoire consacrée
Survit à la fuite des tems.

Vous aimerez ces doux azyles;
Ces bois où le chant renommé
Des Ovides & des Virgiles
Attiroit Auguste charmé.

Dans ces solitudes chéries
De la brillante antiquité,
Des Poëtiques rêveries
Vous chercherez la volupté.

De Tibur vous verrez des traces,
Et sur ce rivage charmant
Vous vous direz, ici les Graces
De Glycere inspiroient l'amant. (b)

Là du Luth du galant Catulle
Lesbie animoit les doux sons,
Ici Properce, ici Tibulle

(a) Des Auteurs Latins les plus illustres.
(b) Horace.

Soupiroient de tendres chansons.



Aux tombeaux de ces morts célébres
Venus répand encor des pleurs,
L'amour sur leurs urnes funébres
Attend encor leurs successeurs.



Il garde leurs Lyres muettes
Qu'aucun mortel n'ose toucher,
Et leurs hautbois & leurs trompettes
Que l'on ne sait plus emboucher.



Muses, amours, cessez vos larmes,
Bien-tôt dans ces lieux enchantés
Vous verrez revivre les charmes
De vos Disciples regrettés.



Tivoli, Blanduse, Albunée,
Nom immortel, sacré séjour,
Sur votre rive fortunée
Apollon ramene sa Cour.

*Gresset.*

## *Peintures riantes.*

Dans le morceau suivant, le Poëte à l'occasion du retour du printems, soupire après le séjour champêtre où il a déja été, & qu'il compte bien-tôt revoir.

Il s'en forme par avance une idée charmante, & dans un enthousiasme Poëtique il en fait une peinture des plus riantes.

Porté par des songes légers,
Je vois la nouvelle parure
Dont s'embellissent vos (a) vergers.
Elève ici de la nature,
L'art lui prêtant ses soins brillans,
Y forme un Temple de verdure
A la Déesse des talens.
Sortez du sein des violettes,
Croissez feuillages fortunés,
Couronnez ces belles retraites,
Ces détours, ces routes secrettes
Aux plus doux accords destinés.
Ma Muse par vous attendrie,
D'une charmante rêverie
Subit déjà l'aimable loi.
Les bois, les vallons, les montagnes,
Toute la scéne des campagnes
Prend une ame & s'orne pour moi.
Aux yeux de l'ignare vulgaire
Tout est mort, tout est solitaire,
Un bois n'est qu'un sombre réduit,
Un ruisseau n'est qu'une onde claire,

(a) Il parle à un ami qui étoit le Maître de cette maison de campagne.

Les zéphirs ne font que du bruit.
Aux yeux que Calliope éclaire
Tout brille, tout pense, tout vit.
Ces ondes tendres & plaintives,
Ce sont des Nymphes fugitives
Qui cherchent à se dégager
De Jupiter pour un berger.
Ces fougéres sont animées,
Ces fleurs qui les parent toujours
Ce sont des belles transformées,
Ces papillons sont des amours.....
Le plaisir avec chaque aurore
Loin du tumulte qu'il abhore
Renait sur ces vallons chéris.
Des guirlandes de la jeunesse
Les ris couronnent la sagesse,
La sagesse enchaîne les ris;
Et pour mieux varier sans cesse,
L'uniformité du loisir,
Un goût guidé par la finesse
Vient unir les arts au plaisir.
Que l'insipide simétrie
Régle la Ville qu'elle ennuye,
Que les tems y soient concertés,
Et les plaisirs même comptés.
La mode, la cérémonie,
Et l'ordre & la monotonie
Ne sont point les Dieux des hameaux,

Au poids de la triste Satire
On n'y pese point tous les mots ;
Et si l'on doit blâmer ou rire ;
Tout ce qui plaît vient à propos,
Tout y fait des plaisirs nouveaux.
Oui, chez les Bergers, sous ces hêtres
J'ai vû dans la frugalité
Les dépositaires, les maîtres
De la douce félicité.
J'ai vû dans les fêtes champêtres ;
J'ai vû la pure volupté
Descendre ici sur les cabanes,
Y répandre un air de gayté
Que n'ont point les plaisirs profanes
Du luxe & de la dignité.
Feuillage antique & vénérable,
Temple des Bergers de ces lieux,
Orme heureux ; monument durable
De la pauvreté respectable
Et des amours de leurs ayeux.
O toi, qui depuis la durée
De trente lustres révolus,
Couvres de ton ombre sacrée
Leurs danses, leurs jeux ingénus,
Sur ces bords depuis ta jeunesse
Jusqu'à cette verte vieillesse,
Vis-tu jamais changer les cœurs ?
Et la félicité premiere

Fuir devant la fausse lumiere
De mille brillantes erreurs.
Laisse les tristes avantages
D'orner des Palais somptueux
Au chêne, au cédre fastueux.
Les lambris couvrent les faux sages,
Les rameaux couvrent les heureux.
Tandis qu'instruit par la nature
Et par la simple vérité,
Mon esprit toujours enchanté
Pénétre au sein de la nature.
Hélas! par une loi trop dure
Le plaisir vole, le tems fuit
Poussé par l'éternelle nuit.
Trop tôt, hélas! les soins pénibles,
Les bienséances inflexibles
Revendiquant leurs tristes droits,
Nous feront quitter cet azyle,
Et nous arrachant de ces bois,
Nous replongeront pour dix mois
Dans l'affreux cahos de la Ville;
Et dans cet éternel fracas
De riens pompeux & d'embarras.
Dès qu'entraînés par l'habitude
Au séjour de la multitude,
Nous irons prendre les leçons
De la vertu toujours unie
Que la bonne Philosophie

Permet à ses vrais nourrissons ;
D'une Ville tumultueuse
Nous adoucirons le dégoût ;
La raison est par-tout heureuse ;
Le bonheur du sage est par-tout.

*Gresset.*

*Sur le même sujet.*

ÉLOGE POETIQUE DU PRINTEMS.

C'est ici un homme qui revenu d'une maladie mortelle, & rétabli parfaitement, soupire après le tems qu'il doit aller à la campagne.

Ame de l'Univers, charme de nos années,
Heureuse & tranquile santé,
Toi qui viens renouer le fil de mes journées ;
Et rendre à mon esprit sa plus vive clarté,
Quand prodigues des dons d'une courte jeunesse ;
Ne portant que la honte & d'améres douleurs
A la précoce vieillesse,
Les aveugles mortels abrégent tes faveurs.
Je vais sacrifier dans ton Temple champêtre,
Loin des Cités & de l'ennui,
Tout nous appelle aux champs, le printems va renaître,
Et j'y vais renaître avec lui.

Dans

Dans cette retraite chérie
De la ſageſſe & du plaiſir,
Avec quel goût vais-je cueillir
La premiere épine fleurie ?
Et de Philomele (*a*) attendrie
Recevoir le premier ſoupir ?
Avec les fleurs dont la prairie
A chaque inſtant va s'embellir,
Mon ame long-tems aſſoupie
Va de nouveau s'épanouir,
Et ſans pénible rêverie
Voltiger avec le zéphire.
Occupé tout entier du ſoin, du plaiſir d'être,
Au ſortir du néant affreux,
Je ſongerai qu'à voir naître
Ces bois, ces berceaux amoureux. . . .
O jours de convaleſcence !
Jours d'une pure volupté !
C'eſt une nouvelle naiſſance,
Un rayon d'immortalité.
Quel feu ! tous les plaiſirs ont volé dans mon
ame,
J'adore avec tranſport le céleſte flambeau,
Tout m'intéreſſe, tout m'enflamme,
Pour moi l'Univers eſt nouveau.
Sans doute que le Dieu qui nous rend l'exiſtence,
A l'heureuſe convaleſcence,

(*a*) Du Roſſignol.

Pour de nouveaux plaiſirs, donne de nouveaux
ſens ;
A ſes regards impatiens,
Le cahos fuit, tout naît, la lumiere commence,
Tout brille des feux du printems.
Les plus ſimples objets, le chant d'une Fauvette,
Le matin d'un beau jour, la verdure des bois ;
La fraîcheur d'une violette,
Mille ſpectacles qu'autrefois
On voyoit avec nonchalence,
Tranſportent aujourd'hui, préſentent des appas
Inconnus à l'indifférence,
Et que la foule ne voit pas.
Tout s'émouſſe dans l'habitude,
Par les plaiſirs un cœur uſé,
Las de leur multitude,
Ne peut ſe ſentir flatté.

*Greſſet.*

Les Vers ſuivans ſont à peu près ſur le même ſujet que les précédens. On y invite une perſonne de venir à la campagne, & on fait une deſcription de la vie gracieuſe qu'une compagnie d'honnêtes gens y menent.

Si vous veniez, ici nous ferions notre étude
De bannir vos ſoucis, d'inſtruire leur procès ;

Votre tranquille sœur de votre inquiétude
Pourroit par son exemple adoucir les accès.
Sa belle ame en tout tems à soi-même semblable,
Fait fleurir dans sa Cour repos & liberté;
Et la riche Amalthée y répand sur sa table
L'abondance & l'éclat, l'ordre & la propreté.
Dans ces longs promenoirs qu'un si bel art varie,
Errans à l'avanture, exemts de passions,
Nous faisons succéder l'aimable rêverie
Aux douceurs que fournit la conversation.
On ne connoît ici ni régle ni contrainte,
Ainsi que des momens nous y passons les jours,
Et si nous y formons quelque legere plainte,
C'est que pour nos plaisirs les soleils sont trop courts.
Lorsque le blond Phœbus dans la mer d'Hesperie
Se plonge dans les flots où sa clarté périt,
En cercle autour du feu, la fine raillerie
Epanouit le cœur & réveille l'esprit.
Tantôt sur le bas stile & volant terre à terre,
A parer aussi prompts comme on l'est à porter,
Nous faisons l'un à l'autre une galante guerre
Où chacun s'étudie à se déconcerter.
Epuisés d'entretien, une guerre nouvelle
Les cartes à la main nous rend tous ennemis,

Sur le moindre incident nous entrons en querelle,
Et le jeu terminé nous demeurons amis.
Fatigués de plaisirs plus qu'assouvis encore,
Nous livrons au sommeil nos yeux appesantis;
On dort dans de beaux lits au-delà de l'aurore,
Où les songes qu'on fait sont des songes d'Atys.
Venez donc profiter du doux air qu'on respire
Dans ce Palais charmant des Graces ennobli,
Où par mille agrémens que je ne puis décrire,
Nous passons sans mourir le consolant oubli.

*Pavillon, Oeuv. diverses.*



## CHAPITRE X.

### *Des Narrations dans le Genre familier.*

LEs Fables en ſeront les exemples ; mais avant de les rapporter, il paroît convenable pour l'inſtruction des jeunes gens de donner une idée de ce Genre de Poëſie, & de mettre en même tems ſous les yeux les obſervations des Maîtres de l'Art ſur cette matiere.

La Fable ou l'Apologue eſt une inſtruction (*a*) déguiſée ſous l'Allégorie d'une action : c'eſt comme un Poëme Épique en racourci, qui ne le céde au grand que par l'étendue. Elle eſt compoſée de deux parties (*b*), dont on peut appeller l'une le corps & l'autre l'ame. Le corps eſt la Fable & l'ame la moralité.

Mais quoique la Fable ſoit une inſtruction, elle n'en plaît pas moins. Il eſt aiſé d'en ſentir la raiſon ; c'eſt premierement parce que l'amour propre eſt ménagé dans ces ſortes de leçons. Les hommes n'aiment point les préceptes directs ; ils ſont

(*a*) La Motte. (*b*) La Fontaine.

trop fiers pour s'accommoder de ces Philosophes, qui semblent commander ce qu'ils enseignent; ils veulent qu'on les instruise humblement, & ils ne se corrigeroient pas s'ils croyoient que se corriger fut obéir. Ces sortes d'instructions plaisent encore parce que l'esprit est exercé par l'Allégorie, il aime à voir plusieurs choses à la fois, à en distinguer les rapports, & il se complait dans cette pénétration qui l'amuse.

Les qualités essentielles d'une Fable peuvent se réduire aux suivantes.

1°. Une Fable doit être le simbole d'une vérité; c'est là son essence; car la Fable est une Philosophie déguisée, qui ne badine que pour instruire, & qui instruit d'autant mieux qu'elle amuse.

2°. La vérité qu'on veut apprendre doit être cachée sous une Allégorie. En effet l'Allégorie est le langage qui plait le plus aux hommes; c'est elle qui a l'avantage de nous faire entendre une chose dans le tems qu'elle nous en présente une autre, & par le moyen de cette espéce de supercherie elle donne à notre esprit un exercice doux qui le réjouit & qui lui fait faire un usage de ses forces tel qu'il le souhaite.

3°. L'image dont on se sert pour envelopper cette vérité, doit être juste & naturelle. Ces conditions sont prises de la nature même de notre esprit qui ne sauroit souffrir qu'on l'embarasse, qu'on l'égare ni qu'on le trompe. Ainsi cette image doit être conforme aux idées que les hommes en général ont des choses.

4°. Le recit qui forme le corps de la Fable doit être animé par tout ce qu'il y a de plus riant & de plus gracieux ; & pour y réussir, il faut savoir attacher agréablement l'esprit aux plus petits objets, savoir appliquer de grandes comparaisons aux plus petites choses, ménager de petites descriptions qui jettent du gracieux dans la narration, semer de tems en tems quelques réflexions courtes & rapides comme des traits vifs qui frappent l'esprit, peindre le sentiment avec la naïveté qui le caractérise, en un mot imiter la nature. De ce tout ensemble naît cette gayeté qui est si nécessaire à une Fable, & qui produit un effet admirable. Cet air lui est si nécessaire (*a*), qu'elle ne sauroit s'en passer ; c'est son lustre, c'est la fleur de sa beauté, mais ce n'est pas une gayeté

(*a*) Remi de Saint Maur.

folle & vive qui excite le rire. Celle qui convient à la Fable eſt plus douce & plus délicate, elle ne va qu'à l'eſprit, elle l'anime, le rend attentif par le plaiſir qu'elle lui donne. C'eſt un certain charme, un certain air aimable & facile dont on peut égayer les ſujets les plus ſérieux.

5°. La Fable doit être revêtue d'un ſtile familier, parce qu'il n'y a que du ſtile ſimple & familier que puiſſe ſortir cette gayeté qui doit régner dans une Fable; lui ſeul peut faire éclore ces graces naïves qui enchantent, lui ſeul peut animer un recit, donner du feu à un Dialogue, & lui conſerver ce beau naturel qui nous ravit ſi fort : on doit même remarquer que ce ſtile eſt plus propre à l'inſinuation que le ſtile ſoutenu. Ce dernier eſt le langage de la méditation & de l'étude; l'autre eſt le langage du ſentiment. On eſt en garde contre l'un, & on ne ſonge pas à ſe deffendre de l'autre. Mais ce ſtile familier ne laiſſe pas d'avoir ſon élégance; l'air aiſé le caractériſe quoiqu'il ſoit ſouvent plus difficile à trouver que le ſtile ſoutenu.

Voilà en général le ton que demande la Fable; & c'eſt le talent que Mr. de

la Fontaine (*a*) posséda au suprême dégré. Il savoit jetter de la gayeté & répandre des graces dans les sujets qui en paroissent le moins susceptibles. Il pouvoit parler de tout ce qu'il vouloit ; il savoit relever les idées magnifiques, élever les basses, animer les froides & faire aller avec grace les unes avec les autres. Il sçut en un mot rassembler toutes les beautés dans son stile. On y sent à chaque ligne ce que le riant a de plus gai, ce que le gracieux a de plus attirant. Il rend le familier élégant & nouveau par l'usage qu'il en sait faire, & il joint à toute la liberté du naturel le piquant de la naïveté. Jamais homme n'écrivit avec plus de grace, plus de douceur, plus de finesse, plus de facilité. C'est véritablement le Poëte de la nature. On ne sent nulle part le travail ni la gêne, on diroit que ses Fables sont tombées de sa plume, il a surpassé l'ingénieux inventeur (*b*) de l'Apologue & son admirable copiste (*c*). Il a attrapé le point de perfection dans ce Genre, & ceux qui ont essayé de courir la même

(*a*) Eloge de Mr. de la Fontaine par divers Ecrivains de nos jours.

(*c*) Phédre. (*b*) Esope.

carriere sont restés bien loin derriere lui.

Mais quoique la Fontaine soit regardé comme un Auteur inimitable, il y a eu des hommes célébres qui ont travaillé dans le même Genre que lui, & quoiqu'ils n'ayent point atteint la perfection où il est arrivé, on peut dire qu'il y a des Fables qui sont sorties de leur plume, mais en petit nombre, que la Fontaine n'auroit pas désavoué. » Il y a (*a*) encore » des places honorables au-dessous de la » sienne, & on peut être souffert auprès » de lui quoiqu'on ne soit pas aussi bon » que lui. » A vouloir même s'arrêter au seul Genre de la narration dans le stile familier & badin, on peut dire qu'il a paru plusieurs Piéces (*b*) depuis quelques années qui sont comparables à tout ce que la Fontaine a fait de mieux, selon le propre jugement d'un des plus grands Poëtes (*c*) de nos jours.

(*a*) La Motte.

(*b*) Vert vert, la Chartreuse, le Lutrin, Epitres diverses, &c. On en a rapporté ci-dessus quelque morceau choisi.

(*c*) Rousseau.



# FABLES CHOISIES,

## Pour servir d'exemple dans le Genre Familier.

### *Les Animaux malades de la peste.*

Un mal qui répand la terreur,
Mal que le Ciel en sa fureur
Inventa pour punir les crimes de la Terre.
La peste, (puisqu'il faut l'appeller par son nom,)
Capable d'enrichir en un jour l'Achéron,
Faisoit aux Animaux la guerre.
Ils n'en mouroient pas tous, mais tous étoient frappés.
On n'en voyoit point d'occupés
A chercher le soutien d'une mourante vie,
Nuls mets n'excitoient leur envie.
Ni Loups ni Renards n'épìoient
La douce & l'innocente proye,
Les Tourterelles se fuyoient,
Plus d'amour, partant plus de joye.
Le Lion tint conseil & dit : Mes chers amis,
Je crois que le Ciel a permis
Pour nos péchés cette infortune ;
Que le plus coupable de nous
Se sacrifie aux traits du Céleste courroux,
Peut-être obtiendra-t-il la guérison commune ;

L'Hiſtoire nous apprend qu'en de tels accidens
On fait de pareils dévoûmens.
Ne nous flattons donc point, voyons ſans indulgence
L'état de notre conſcience.
Pour moi ſatisfaiſant mes appétits gloutons,
J'ai dévoré force moutons;
Que m'avoient-ils fait ? nulle offenſe:
Même il m'eſt arrivé quelque fois de manger
Le Berger.
Je me dévoûrai donc s'il le faut, mais je penſe
Qu'il eſt bon que chacun s'accuſe ainſi que moi;
Car on doit ſouhaiter ſelon toute juſtice
Que le plus coupable périſſe.
Sire, dit le Renard, vous êtes trop bon Roi,
Vos ſcrupules font voir trop de délicateſſe.
Eh bien, manger Moutons, canaille, ſotte eſpece,
Eſt-ce un péché ? Non, non; vous leur fites, Seigneur,
En les croquant beaucoup d'honneur.
Et quant au Berger, l'on peut dire
Qu'il étoit digne de tous maux,
Etant de ces gens là qui ſur les Animaux
Se font un chimérique empire.
Ainſi dit le Renard, & flatteurs d'applaudir,
On n'oſa trop approfondir
Du Tigre ni de l'Ours, ni des autres Puiſſances

Les moins pardonnables offenſes.
Tous les gens quérelleurs, juſqu'aux ſimples
Mâtins,
Au dire de chacun étoient de petits Saints.
L'Ane vint à ſon tour, & dit : j'ai ſouvenance
Qu'en un pré de Moines paſſant,
La faim, l'occaſion, l'herbe tendre, & je penſe
Quelque Diable auſſi me pouſſant,
Je tondis de ce pré la largeur de ma langue.
Je n'en avois nul droit, puiſqu'il faut parler net.
A ces mots on cria haro ſur le Baudet.
Un Loup quelque peu Clerc prouva par ſa harangue
Qu'il falloit dévouer ce maudit Animal,
Ce pelé, ce galeux, d'où venoit tout leur mal.
Sa peccadille fut jugée un cas pendable.
Manger l'herbe d'autrui ! quel crime abominable !
Rien que la mort n'étoit capable
D'expier ſon forfait, on le lui fit bien voir.
Selon que vous ſerez puiſſant ou miſérable,
Les jugemens de Cour vous rendront blanc ou noir.

*La Font.*

## *L'Aigle & le Hibou.*

L'Aigle & le Chat-huant, leurs querelles ceſſerent,

Et firent tant qu'ils s'embrasserent.
L'un jura foi de Roi, l'autre foi de Hibou,
Qu'ils ne se goberoient leurs petits peu ni prou.
Connoissez-vous les miens? dit l'Oiseau de Minerve,
Non, dit l'Aigle, tant-pis, reprit le triste Oiseau,
Je crains en ce cas pour leur peau,
C'est hazard si je les conserve.
Comme vous êtes Roi, vous ne considérez
Qui ni quoi; Rois & Dieux mettent, quoiqu'on leur die,
Tout en même Cathégorie.
Adieu mes nourrissons, si vous les rencontrez.
Peignez les moi, dit l'Aigle, ou bien me les montrez,
Je n'y toucherai de ma vie.
Le Hibou repartit: mes petits sont mignons,
Beaux, bien faits & jolis sur tous leurs compagnons.
Vous les reconnoîtrez sans peine à cette marque.
N'allez pas l'oublier; retenez là si bien
Que chez moi la maudite Parque
N'entre point par votre moyen.
Il avint qu'au Hibou Dieu donna géniture,
De façon qu'un beau soir, qu'il étoit en pâture,
Notre Aigle apperçut d'avanture

Dans les coins d'une roche dure,
Ou dans les trous d'une masure,
Je ne sai pas lequel des deux,
De petits monstres fort hideux,
Rechignés, un air triste, une voix de Mégere.
Ces enfans ne sont pas, dit l'Aigle, à notre ami,
Croquons les. Le galant n'en fit pas à demi.
Ses repas ne sont point repas à la légere.
Le Hibou de retour ne trouve que les pieds
De ses chers Nourrissons : Hélas ! pour toute chose
Il se plaint, & les Dieux sont par lui suppliés
De punir le brigand qui de son deuil est cause.
Quelqu'un lui dit alors : N'en accuse que toi,
Ou plutôt la commune loi,
Qui veut qu'on trouve son semblable
Beau, bien fait, & sur tous aimable.
Tu fis de tes enfans à l'Aigle ce portrait,
En avoient-ils le moindre trait ?

*La Font.*

## *L'Ours & l'amateur des Jardins.*

Certain Ours montagnard, Ours à demi léché,
Confiné par le sort dans un bois solitaire,
Nouveau Bellerophon, vivoit seul & caché ;
Il fut devenu fou, la raison d'ordinaire
N'habite pas long-tems chez les gens séquestrés.

Il eſt bon de parler & meilleur de ſe taire ;
Mais tous deux ſont mauvais alors qu'ils ſont outrés.
Nul animal n'avoit affaire
Dans les lieux que l'Ours habitoit ;
Si bien que tout Ours qu'il étoit,
Il vint à s'ennuyer de cette triſte vie.
Pendant qu'il ſe livroit à la mélancolie ;
Non loin de là certain Vieillard
S'ennuyoit auſſi de ſa part.
Il aimoit les jardins, étoit Prêtre de Flore ;
Il l'étoit de Pomone encore ;
Ces deux emplois ſont beaux, mais je voudrois parmi
Quelque doux & diſcret ami.
Les jardins parlent peu, ſi ce n'eſt dans mon livre ;
De façon que laſſé de vivre
Avec des gens muets, notre homme un beau matin
Va chercher compagnie & ſe met en campagne.
L'Ours porté du même deſſein,
Venoit de quitter ſa montagne.
Tous deux par un cas ſurprenant
Se rencontrent en un tournant.
L'homme eut peur, mais comment eſquiver, & que faire ?
Se tirer en Gaſcon d'une ſemblable affaire
Eſt

Eſt le mieux. Il ſçut donc diſſimuler ſa peur.
L'Ours très-mauvais complimenteur,
Lui dit : Viens-t-en me voir. L'autre reprit, Seigneur,
Vous voyez mon logis, ſi vous vouliez me faire
Tant d'honneur que d'y prendre un champêtre repas,
J'ai des fruits, j'ai du lait ; ce n'eſt peut-être pas
De Noſſeigneurs les Ours le manger ordinaire,
Mais j'offre ce que j'ai. L'Ours l'accepte, & d'aller.
Les voilà bons amis avant que d'arriver.
Arrivés, les voilà, ſe trouvant bien enſemble;
Et bien qu'on ſoit, à ce qu'il ſemble,
Beaucoup mieux ſeul qu'avec des ſots,
Comme l'Ours un jour ne diſoit pas deux mots,
L'homme pouvoit ſans bruit vacquer à ſon ouvrage.
L'Ours alloit à la chaſſe, apportoit du gibier ;
Faiſoit ſon principal métier
D'être bon émoucheur, écartoit du viſage
De ſon ami dormant ce paraſite ailé
Que nous avons mouche appellé.
Un jour que le Vieillard dormoit d'un profond ſomme,
Sur le bout de ſon nez une allant ſe placer,
Mit l'Ours au déſeſpoir, il eut beau la chaſſer ;

Je t'attraperai bien, dit-il, & voici comme;
Aussi-tôt fait que dit, le fidelle émoucheur
Vous empoigne un pavé, le lance avec roideur,
Casse la tête à l'homme en écrasant la mouche,
Et non moins bon Archer que mauvais raisonneur,
Roide mort étendu sur la place il le couche.
Rien n'est si dangéreux qu'un ignorant ami,
Mieux vaudroit un sage ennemi.

*La Font.*

## *La Tortue & les deux Canards.*

Une Tortue étoit à la tête légere,
Qui lasse de son trou voulut voir le Pays.
Volontiers on fait cas d'une terre étrangere,
Volontiers gens boiteux haïssent le logis.
Deux Canards à qui la commere
Communiqua ce beau dessein,
Lui dirent qu'ils avoient de quoi la satisfaire.
Voyez-vous ce large chemin ?
Nous vous voiturerons par l'air en Amérique,
Vous verrez mainte République,
Maint Royaume, maint Peuple, & vous profiterez
Des différentes mœurs que vous remarquerez.
Ulysse en fit autant. On ne s'attendoit guére
De voir Ulysse en cette affaire.
La Tortue écouta la proposition.

Marché fait, les Oiſeaux forgent une machine
Pour tranſporter la pélerine ;
Dans la gueule en travers on lui paſſe un bâton ;
Serrez bien, dirent-ils, gardez de lâcher priſe:
Puis chaque Canard prend ce bâton par un bout.
La Tortue enlevée, on s'étonne par-tout
De voir aller en cette guiſe
L'animal lent & ſa maiſon
Juſtement au milieu de l'un & l'autre oiſon.
Miracle, crioit-on, venez voir dans les nues
Paſſer la Reine des Tortues.
La Reine ? vraiment oui, je la ſuis en effet ;
Ne vous en moquez point. Elle eut beaucoup mieux fait
De paſſer ſon chemin ſans dire aucune choſe ;
Car lâchant le bâton en deſſerrant les dents,
Elle tombe, elle créve aux pieds des regardans.
Son indiſcretion de ſa perte fut cauſe,
Imprudence, babil & ſotte vanité,
Et vaine curioſité,
Ont enſemble étroit parentage,
Ce ſont enfans tous d'un lignage.

*La Font.*

## *L'Eléphant & le Singe de Jupiter.*

Autre fois l'Eléphant & le Rhinocéros
En diſputé du pas & du droit de l'Empire,

Voulurent terminer la querelle en champ clos:
Le jour en étoit pris quand quelqu'un vint leur dire
Que le Singe de Jupiter
Portant un Caducée, avoit paru dans l'air.
Ce Singe avoit nom Gille, à ce que dit l'hiſtoire;
Auſſi-tôt l'Eléphant de croire
Qu'en qualité d'Ambaſſadeur
Il venoit trouver ſa Grandeur.
Tout fier de ce ſujet de gloire,
Il attend Maître Gille, & le trouve un peu lent
A lui préſenter ſa créance.
Maître Gille enfin en paſſant
Va ſaluer ſon Excellence.
L'autre étoit préparé ſur la légation;
Mais pas un mot; l'attention
Qu'il croyoit que les Dieux euſſent à ſa querelle
N'agitoit pas encor chez eux cette nouvelle.
Qu'importe à ceux du Firmament
Qu'on ſoit Mouche ou bien Eléphant?
Il ſe vit donc réduit à commencer lui-même.
Mon couſin Jupiter, dit-il, verra dans peu
Un aſſez beau combat de ſon Trône ſuprême;
Toute ſa Cour verra beau jeu.
Quel combat? dit le Singe, avec un front ſévere.
L'Eléphant repartit: Quoi, vous ne ſavez pas

Que le Rhinocéros me dispute le pas ?
Qu'Eléphantide a guerre avecque Rhinocere ?
Vous connoissez ces lieux, ils ont quelque renom.
Vraiment je suis ravi d'en apprendre le nom,
Repartit Maître Gille, on ne s'entretient guére
De semblables sujets dans nos vastes lambris.
L'Eléphant honteux & surpris,
Lui dit : Et parmi nous que venez-vous donc faire ?
Partager un brin d'herbe entre quelques fourmis.
Nous avons soin de tout, & quant à votre affaire
On n'en dit rien encor dans le Conseil des Dieux,
Les petits & les grands sont égaux à leurs yeux.

*La Font.*

## *Le Perroquet.*

Un homme ayant perdu sa femme
Voulut avoir un Perroquet ;
Se console qui peut. Plein de la bonne Dame,
Il crut du moins chez lui remplacer son caquet.
Il court chez l'Oiselier ; le Marchand de ramages,
Bien assorti de chants & de plumages,
Lui fait voir Rossignols, Serins & Sansonnets,
Sur-tout nombre de Perroquets,

Voyez la gentille femelle,
J'en ſuis d'avis, on volera pour elle;
Elle en auroit le gain, j'en aurois le ſouci.
Il prononce à ces mots la ſentence mortelle.
Margot à ſa façon ſe jette à ſes genoux;
Grace, lui cria-t-elle, un peu plus d'indulgence;
Au fonds je n'ai rien fait que vous ne faſſiez tous;
Ou par juſtice ou par clémence,
Donnez moi le pardon qu'il vous faudroit pour vous:
Ce caquet étoit raiſonnable.
Mais le Valet inexorable
Lui coupe la parole & lui tord le goſier:
Le plus foible, c'eſt l'ordre, eſt puni le premier.

*La Motte.*

## *Le Fromage.*

Deux Chats avoient pris un fromage;
Et tous deux à l'aubaine avoient un droit égal.
Diſpute entr'eux pour le partage;
Qui le fera? nul n'eſt aſſez loyal.
Beaucoup de gourmandiſe & peu de conſcience;
Témoin leur propre fait, le fromage volé.
Ils veulent donc qu'à l'Audience
Dame Juſtice entr'eux vuide le démêlé.

Un

Un Singe Maître Clerc du Bailli du Village,
Et que pour lui-même on prenoit,
Quand il mettoit par fois sa robe & son bonnet,
Parut à nos deux Chats tout un Aréopage.
Par-devant Dom Bertrand le fromage est porté,
Bertrand s'assied, prend la balance,
Tousse, crache, impose silence,
Fait deux parts avec gravité,
En charge les bassins, puis cherchant l'équilibre;
Pesons, dit-il, d'un esprit libre,
D'une main circonspecte, & vive l'équité.
Ça, celle-ci déjà me paroît trop pesante.
Il en mange un morceau; l'autre pese à son tour;
Nouveau morceau mangé par raison du plus lourd.
Un des bassins n'a plus qu'une légere pente.
Bon, nous voilà contens, donnez, disent les Chats.
Si vous êtes contens, Justice ne l'est pas,
Leur dit Bertrand, race ignorante,
Croyez-vous donc qu'on se contente
De passer comme vous les choses au gros sas.
Et ce disant, Monseigneur se tourmente
A manger toujours l'excédent,
Par équité toujours donne son coup de dent.
De scrupule en scrupule avançoit le fromage.

Nos Plaideurs enfin las des frais ;
Veulent le reste sans partage.
Tout beau, leur dit Bertrand, soyez hors de procès.
Mais le reste, Messieurs, m'appartient comme épice ;
A nous autres aussi nous nous devons justice.
Allez en paix & rendez grace aux Dieux,
Le Bailli n'eut pas jugé mieux.

*La Motte.*



## CHAPITRE XI.

*Penſées ou Réflexions ingénieuſes, & Maximes utiles ſur divers ſujets, rangées par ordre alphabétique.*

### SUR LES AMIS.

QU'un ami véritable eſt une douce choſe !
Il cherche vos beſoins au fonds de votre cœur ;
Il vous épargne la pudeur
De les lui découvrir vous-même.
Un ſonge, un rien, tout lui fait peur
Quand il s'agit de ce qu'il aime.

*La Font.*

Chacun ſe dit ami, mais fou qui s'y repoſe ;
Rien n'eſt plus commun que ce nom,
Rien n'eſt plus rare que la choſe.

*Ibid.*

Amitié fraîche á ce défaut,
Qu'elle jaſe plus qu'il ne faut.

*La Motte.*

Un ennemi nuit plus que cent amis ne ſervent ;
Qu'à jamais les Dieux m'en préſervent :
La haine veille & l'amitié s'endort.

*Ibid.*

## *Sur l'amour propre.*

L'amour propre eſt la ſource en nous de tous les
autres,
C'en eſt le ſentiment qui forme tous les nôtres.
Lui ſeul allume, éteint ou change nos deſirs,
Les objets de nos vœux le ſont de nos plaiſirs.
*Corn. Tit. & Béren.*

Les égards nous ſont dûs à tous tant que nous
ſommes,
Et tout amour propre a ſes droits :
Il faut ménager tous les hommes,
En fait d'orgueil tous les hommes ſont Rois.
*La Motte.*

## *Sur l'utilité de l'Apologue ou des Fables morales.*

L'Apologue eſt un don qui vient des Immor-
tels,
Ou ſi c'eſt un préſent des hommes,
Quiconque nous l'a fait mérite des Autels :
Nous devons tous tant que nous ſommes
Eriger en Divinité
Le ſage par qui fut ce bel art inventé.
C'eſt proprement un charme, il rend l'ame at-
tentive,

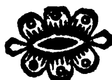
Ou plutôt il la tient captive,
Nous attachant à des recits
Qui menent à ſon gré les cœurs & les eſprits.

*La Font.*

## *Sur l'avarice.*

De tous les vices des humains
Le plus moqué c'eſt l'avarice,
C'eſt auſſi le plus fou, bernez le, c'eſt juſtice ;
Quant à moi j'y donne les mains.
Qu'en dirons-nous ? ou plutôt que n'en direz-
vous pas ?
Peignez l'avare en ſa folle diſette,
De Belzébuth infâme Anachorette,
Qui fait vœu ſur ſon or de renoncer à tout ;
Qui ſe traite lui-même à ſa table maudite,
Comme un effronté paraſite
Qu'il voudroit éloigner par un mauvais ragout.
Quand le vice eſt opiniâtre,
La Satire doit l'être auſſi.
Allez le bafouer de Théâtre en Théâtre,
Tant qu'à le corriger vous ayez réuſſi.

*La Motte.*



# SUR LES BIENS.

## *Qu'une mesure convenable de biens est nécessaire à l'homme.*

Je sai quel est le prix d'une honnête abondance,
Que suit la joye & l'innocence,
Et qu'un Philosophe étayé
D'un peu de richesse & d'aisance,
Dans le chemin de sapience
Marche plus ferme de moitié.
Mais j'aime mieux un sage à pied,
Content de son indépendance,
Qu'un riche indignement noyé
Dans une servile opulence,
Qui sacrifiant tout, honneur, joye, amitié
Au soin d'augmenter sa finance,
Est lui-même sacrifié
A des biens dont jamais il n'a la jouissance.

*Rousseau.*

Une ame libre & dégagée
Des préjugés contagieux,
Une fortune un peu rangée,
Un corps sain, un esprit joyeux,
Et quelque prose mêlangée
De Vers badins ou sérieux

Me feront trouver l'Apogée
De la félicité des Dieux.

*Ibid.*

## SUR LE VRAI BONHEUR.

### *Qu'il consiste dans la médiocrité & dans une vie hors des embarras & du brillant du monde.*

Ni l'or ni la grandeur ne nous rendent heureux,
Ces deux Divinités n'accordent à nos vœux
Que des biens peu certains, qu'un plaisir peu tranquile,
Des soucis dévorans, c'est l'éternel azile ;
Véritable Vautour que le fils de Japet
Représente, enchaîné sur son triste sommet.
L'humble toit est exempt d'un tribut si funeste,
Le sage y vit en paix & méprise le reste,
Content de ces douceurs errant parmi les bois
Il regarde à ses pieds les favoris des Rois.
Il lit au front de ceux qu'un vain luxe environne,
Que la fortune vend ce qu'on croit qu'elle donne.
Approche-t-il du but, quitte t-il ce séjour ?
Rien ne trouble sa fin, c'est le soir d'un beau jour.

*La Font.*

## *Même vérité.*

Qu'heureux eſt le mortel qui du monde ignoré,
Vit content de ſoi-même en un coin retiré,
Que l'amour de ce rien qu'on nomme renom-
mée
N'a jamais enyvré d'une vaine fumée,
Qui de ſa liberté forme tout ſon plaiſir,
Et ne rend qu'à lui ſeul compte de ſon loiſir;
Il n'a point à ſouffrir d'affront ni d'injuſtices;
Et du Peuple inconſtant il brave les caprices.

*Boileau.*

# COLERE.

## *Qu'il y a de la gloire d'être Maître de ſa colere.*

Eſt-on Héros pour avoir mis aux chaînes
Un Peuple ou deux? Tibere eut cet honneur.
Eſt-on Héros en ſignalant ſes haines
Par la vengeance? Octave eut ce bonheur.
Eſt-on Héros en régnant par la peur?
Séjan fit tout trembler juſqu'à ſon Maître;
Mais de ſon ire éteindre le ſalpêtre,
Savoir ſe vaincre & reprimer les flots
De ſon orgueil; c'eſt ce que j'appelle être
Grand par ſoi-même, & voilà mon Héros.

*Epigram. de Rouſſeau.*

## *Sur la Cour des Rois.*

Je définis la Cour, un pays où les gens
Triftes, guais, prêts à tout, à tout indifférens;
Sont ce qu'il plaît au Prince, ou s'ils ne peuvent l'être,
Tâchent au moins de le paroître.
Peuple Cameléon, Peuple Singe du Maître,
On diroit qu'un efprit anime mille corps.

*La Font.*

Eft-il des droits facrés fi l'on veut qu'il (*a*) périffe?
Aura-t-il des amis? quel nom dans ce féjour?
La fincere amitié n'habite point la Cour;
Son fantôme hypocrite y rampe aux pieds d'un Maître;
Tout y devient flatteur, tout flatteur cache un traître.
Eût-il gagné les cœurs par des bienfaits nombreux?
Ofe-t-on être encor l'ami des malheureux?
De la Cour un inftant change toute la face;
Tout vole à la faveur, tout quitte la difgrace,
Ceux même qu'il fervit ne le deffendront pas:
Le jour d'un nouveau régne eft le jour des ingrats.

*Greffet, Edouard III. Trag.*

(*a*) On parle d'un Miniftre difgracié & accufé injuftement.

Retenez cet enſeignement:
Ne ſoyez à la Cour, ſi vous voulez y plaire;
Ni fade adulateur, ni parleur trop ſincere,
Et tâchez quelque fois de répondre en Normand.

*La Font.*

Meſſieurs les Courtiſans ceſſez de vous détruire,
Faites, ſi vous pouvez, votre Cour ſans vous nuire,
Le mal ſe rend chez vous au quadruple du bien;
Vous êtes dans une carriere
Où l'on ne ſe pardonne rien.

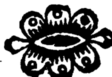
*Ibid.*

## DIEU.

### *Qu'il voit toutes les actions des hommes.*

Vouloir tromper le Ciel, c'eſt folie à la Terre,
Le Dédale des cœurs en ſes détours n'enſerre
Rien qui ne ſoit d'abord éclairé par les Dieux;
Tout ce que l'homme fait, il le fait à leurs yeux,
Même les actions que dans l'ombre il croit faire;

*Ibid.*



## SUR L'ENVIE.

*Que l'envie contre les gens de Lettres excite leur émulation, leur fait quelque fois produire leurs plus beaux ouvrages.*

Le mérite en repos s'endort dans la pareſſe ;
Mais par les envieux un génie excité,
Au comble de ſon art eſt mille fois monté ;
Plus on veut l'affoiblir, plus il croît & s'élance.
Au Cid perſécuté Cinna doit ſa naiſſance ;
Et ta plume, Racine, aux cenſeurs de Pyrrhus
Doit les plus nobles traits dont tu peignis Burrhus.

*Boileau.*

### *Sur l'équité.*

Dans le monde il n'eſt rien de beau que l'équité,
Sans elle la valeur, la force, la beauté,
Et toutes les vertus dont s'éblouit la Terre
Ne ſont que faux brillans, & que morceaux de verre.
Un injuſte Guerrier, terreur de l'Univers,
Qui ſans ſujet courant chez cent Peuples divers,

S'en va tout ravager jusqu'aux rives du Gange,
N'est plus qu'un grand voleur, qu'un du Terte
& Saint-Ange.

*Ibid.*

## *Même vérité.*

C'est d'un Roi que l'on tient cette maxime auguste,
Que jamais on n'est grand qu'autant que l'on est juste.
Rassemblez à la fois Mithridate & Sylla,
Joignez y Tamerlan, Genseric, Attila,
Tous ces fiers Conquérans, Rois, Princes, Capitaines,
Sont moins grands à mes yeux que ce Bourgeois d'Athénes,
Qui sçut pour tous exploits, doux, modéré, frugal,
Toujours vers la justice aller d'un pas égal.

*Ibid.*

# ESPRIT.

## *Sa définition.*

Qu'est-ce que l'esprit ? Raison assaisonnée
Raison sans sel est fade nourriture,
Sel sans raison n'est solide pâture;

De tous les deux se forme esprit parfait,
De l'un sans l'autre un monstre contrefait.

*Rousseau.*

## ESPRITS.

*Qu'il est bon qu'il y ait de la diversité dans les esprits, c'est-à-dire, que les hommes ne pensent pas tous de la même maniere.*

C'est un grand agrément que la diversité;
Nous sommes bien comme nous sommes;
Donnez le même esprit aux hommes,
Vous ôtez tout le sel de la société.
L'ennui nâquit un jour de l'uniformité.

*La Motte, Fab.*

*Contre les prétendus beaux esprits qui s'érigent en Juges du Parnasse.*

Ah! mes amis, un peu moins de superbe;
Vous avez lû quelqu'Ode de Malherbe,
Soit. Richelet jadis en racourci
Vous a de l'art les régles dégrossi?
Je le veux bien: vous avez sur la Scéne
En Vers bouffis fait hurler Melpomene.
C'est un grand point, mais ce n'est pas assez;
Ce métier-ci n'est ce que vous pensez.

Minerve à tous ne départ ses largesses ;
Tous savent l'art, peu savent ses finesses.

*Rousseau, Epit.*

# OUVRAGES D'ESPRIT.

*Que les Auteurs dans leurs Ouvrages ne doivent jamais blesser la pudeur & être dangereux à ceux qui les lisent.*

Que votre ame & vos mœurs peints dans tous vos Ouvrages
N'offrent jamais de vous que de nobles images.
Je ne puis estimer ces dangereux Auteurs,
Qui de l'honneur, en Vers infâmes, déserteurs,
Trahissant la vertu sur un papier coupable,
Aux yeux de leurs Lecteurs rendent le vice aimable.

*Boileau.*

## *Repos d'esprit.*

C'est au repos d'esprit que nous aspirons tous;
Mais ce repos heureux se doit chercher en nous.
Un fou rempli d'erreurs que le trouble accompagne,
Est malade à la Ville ainsi qu'à la Campagne;
En vain monte à cheval pour tromper son ennui,
Le chagrin monte en croupe & galope avec lui.

*Ibid.*

## SUR L'EXEMPLE.

### *Qu'il ne faut pas toujours se régler sur l'exemple.*

Mal prend aux volereaux de faire les voleurs :
L'exemple est un dangereux leurre,
Tous les mangeurs de gens ne sont pas grands
Seigneurs ;
Où la Guépe a passé le Moucheron demeure.

*La Font.*

### *Sur les Fables morales.*

Les Fables ne sont point ce qu'elles semblent
être,
Le plus simple Animal nous y tient lieu de Maî-
tre,
Une morale nue apporte de l'ennui,
Le conte fait passer le précepte avec lui.
En ces sortes de feinte il faut instruire & plaire
Et conter pour conter me semble peu d'affaire.

*Ibid.*

### *Fictions.*

Des fictions la vive liberté
Peint souvent mieux l'austere vérité
Que ne feroit la froideur Monacale
D'une lugubre & pésante morale.

*Rousseau.*

# FORTUNE.

## *Sur les vains desirs des hommes pour la fortune.*

Qui ne court après la fortune ?
Je voudrois être en lieu d'où je pûsse aisément
Contempler la foule importune
De ceux qui cherchent vainement
Cette fille du sort de Royaume en Royaume.
Fideles courtisans d'un volage fantôme,
Quand ils sont prêts du bon moment,
L'inconstante aussi-tôt à leurs desirs échape.
Pauvres gens ! je les plains, car on a pour les foux
Plus de pitié que de courroux.
Cet homme, disent-ils, étoit planteur de choux
Et le voilà devenu Pape.
Ne le valons-nous pas ? Vous valez cent fois mieux.
Mais que vous sert votre mérite ?
La fortune a-t-elle des yeux ?
Et puis la Papauté vaut-elle ce qu'on quitte ?
Le repos, le repos, trésor si précieux,
Qu'on en faisoit jadis le partage des Dieux.
Rarement la fortune à ses hôtes le laisse ;
Ne cherchez point cette Déesse,
Elle vous cherchera : bien des gens sont ainsi.

*La Font.*

Sur

### *Sur le même ſujet.*

Heureux qui vit chez ſoi,
De régler ſes deſirs faiſant tout ſon emploi,
Il ne ſait que par oui dire
Ce que c'eſt que la Cour, le monde & ton Empire,
Fortune, qui nous fais paſſer devant les yeux
Des dignités, des biens que juſqu'au bout du monde
On ſuit ſans que l'effet aux promeſſes réponde.
Déſormais je ne bouge & ferai cent fois mieux.

*Ibid.*

Lorſque de quelqu'échec notre faute eſt ſuivie
Nous diſons injures au ſort,
Choſe n'eſt ici plus commune ;
Le bien nous le faiſons, le mal c'eſt la fortune ;
On a toujours raiſon, le deſtin toujours tort.

*Ibid.*

## HAINE.

### *Effets de la haine entre les Grands.*

La haine entre les Grands ſe calme rarement ;
La paix ſouvent n'y ſert que d'un amuſement....
J'oublie & pleinement toute mon avanture,
Mais une grande offenſe eſt de cette nature,

Que toujours ſon Auteur impute à l'offenſé
Un vif reſſentiment dont il le croit bleſſé ;
Et quoiqu'en apparence on les reconcilie,
Il le craint, il le hait & jamais ne s'y fie.

*Corn. Rodogune.*

## *Même ſujet.*

Ce n'eſt pas tout d'un coup que tant d'orgueil trébuche,
De qui ſe rend trop tôt on doit craindre une embûche.
Et c'eſt mal démêler le cœur d'avec le front
Que prendre pour ſincere un changement ſi prompt.

*Ibid.*

## HISTOIRE.

Rouſſeau définit ingénieuſement l'Hiſtoire dans les Vers ſuivans.

C'eſt un Théâtre, un Spectacle nouveau
Où tous les Morts ſortant de leur tombeau,
Viennent encor ſur une Scéne illuſtre
Se préſenter à nous dans un vrai luſtre,
Et du Public dépouillé d'intérêt,
Humbles Acteurs attendre leur arrêt.
Là retraçant leurs foibleſſes paſſées,

Leurs actions, leurs discours, leurs pensées,
A chaque état ils reviennent dicter
Ce qu'il faut fuir, ce qu'il faut imiter; (a)
Ce que chacun, suivant ce qu'il peut être,
Doit pratiquer, voir, entendre, connoître;
Et leur exemple en diverses façons
Donnant à tous leur plus nobles leçons.
Rois, Magistrats, Législateurs suprêmes,
Princes, Guerriers, simples Citoyens mê-
mes,
Dans ce sincere & fidele miroir
Peuvent apprendre & lire leur devoir.

## SUR L'HOMME.

### *Diverses réflexions sur l'homme en général.*

Qu'est-ce que l'homme? Aristote répond:
C'est un animal raisonnable.
Je n'en crois rien. S'il faut le définir à fond;
C'est un animal sot, superbe & misérable.
Chacun de nous sourit à son néant,
S'exagere sa propre idée.
Tel s'imagine être un géant,

(a) *Hoc illud est præcipuè, in cognitione rerum, salubre ac frugiferum; omnis te exempli documenta in illustri posita monumenta intueri; indè tibi, tuæque Reipublicæ, quod imitere capias, indè fœdum inceptu, fœdum exitu quod vites.* Tit. Liv. Tom. 1. p. 1.

Qui n'a pas plus d'une coudée.
Ariſtote n'a pas trouvé notre vrai nom :
Orgueil & petiteſſe enſemble,
Voilà tout l'homme, ce me ſemble.

*La Motte.*

## *Orgueil de l'homme.*

J'ai vû quelque fois un enfant
Pleurer d'être petit, en être inconſolable ;
L'élevoit-on ſur une table,
Le Marmot penſoit être grand.
Tout homme eſt cet enfant : les dignités, les places,
La nobleſſe, les biens, le luxe & la ſplendeur,
C'eſt la table du Nain, ce ſont autant d'échaſſes
Qu'il prend pour ſa propre grandeur.
Je demande à ce Grand qui me regarde à peine,
Et dont l'accueil même eſt dédain,
Qui peut fonder en lui cette fierté hautaine ?
Eſt ce ſa race, ou ſon rang, ou ſon train ?
Mais quoi ! de tes ayeux la mémoire honnorable,
L'autorité de ton emploi,
Ton palais, tes meubles, ta table,
Tout cela, pauvre homme, eſt-ce à toi ?
Rien moins ; & puiſqu'il faut qu'ici je t'apprécie,
Un cœur bas, un eſprit mal fait,

Une ame de vices noircie,
Te voilà nud, mais trait pour trait.

*La Motte.*

## ABUS QUE L'HOMME FAIT DE SA RAISON.

*Que les hommes même dont l'esprit est cultivé, ne doivent pas tant se glorifier de leur raison, à cause du mauvais usage qu'ils en font.*

Mais vous, Mortels, qui dans le monde,
Croyant tenir les premiers rangs,
Plaignez l'ignorance profonde
De tant de Peuples différens,
Qui confondez avec la Brute
Le Huron caché sous sa hute;
Au seul instinct presque réduit,
Parlez, quel est le moins barbare
D'une raison qui vous égare,
Ou d'un instinct qui le conduit?



La nature en trésors fertile
Lui fait abondamment trouver
Tout ce qui lui peut être utile,
Soigneuse de le conserver,
Content du partage modeste

Que cet objet eſt beau ! vous en êtes tenté ;
Qu'il ſeroit laid, s'il devient vôtre.
Ce qu'on ſouhaite eſt vû du bon côté,
Ce qu'on poſſéde eſt vû de l'autre.

*La Motte.*

### *Que la cupidité de l'homme eſt inſatiable.*

L'homme ſourd à ma voix comme à celle du ſage,
Ne dira-t-il jamais : c'eſt aſſez, jouiſſons.
Hâte-toi, mon ami, tu n'as pas tant à vivre.
Je te rebats ce mot, car il vaut tout un livre.
Jouis. Je le ferai. Mais quand donc ? Dès demain.
Eh, mon ami, la mort te peut prendre en chemin.

*La Font.*

### *Même ſujet.*

L'homme eſt ainſi bâti, quand un ſujet l'enflame,
L'impoſſibilité diſparoît à ſon ame ;
Combien fait-il de vœux ? combien perd-il de pas ?
S'outrant pour acquérir des biens ou de la gloire.
Si j'arrondiſſois mes Etats,
Si je pouvois remplir mes coffres de ducats,
Si j'apprenois l'Hébreu, les Sciences l'Hiſtoire,

Tout

Tout cela c'est la mer à boire.
Mais rien à l'homme ne suffit
Pour fournir aux projets que forme un seul esprit.

*Ibid.*

### MESME SUJET.

*Que les inclinations & les humeurs des hommes sont différentes selon les âges.*

Le tems qui change tout, change aussi nos humeurs ;
Chaque âge a ses plaisirs, son esprit & ses mœurs.
Un jeune homme toujours bouillant dans ses caprices
Est prompt à recevoir l'impression des vices,
Est vain dans ses discours, volage en ses desirs,
Rétif à la censure & fou dans les plaisirs.
L'âge viril plus mur inspire un air plus sage,
Se pousse auprès des Grands, s'intrigue & se ménage ;
Contre les coups du sort songe à se maintenir,
Et loin dans le présent regarde l'avenir.
La vieillesse chagrine incessamment amasse,
Garde, non pas pour soi les trésors qu'elle entasse ;
Marche en tous ses desseins d'un pas lent & glacé,

Toujours plaint le présent & vante le passé.
Inhabile aux plaisirs dont la jeunesse abuse ;
Blâme en eux les douceurs que l'âge lui refuse.

*Boileau.*

## ENFANCE DE L'HOMME.

### Sur l'âge de l'enfance & ses suites.

*Réflexions sur le bonheur de cet âge.*

Que cet âge doit faire envie !
Que c'est un tems à regretter ;
Si l'on avoit sçu le goûter,
Que ce premier tems de la vie !
Ni peines ni soucis cuisans
Dans les tendres enfans
N'altérent leur humeur toujours gaye & légere ;
Tout occupés du bien présent,
L'avenir ne les trouble guere.
Crainte, desir, joye & colere,
Tout se passe en un tour de main.
Le soir on se couche, on sommeille,
Sans souci pour le lendemain,
Et le lendemain on s'éveille
Sans retour fâcheux sur la veille.
Tous les jours leur paroissent neufs ;
A chaque heure ils semblent renaître.
Hélas ! ils sont les vrais heureux ;
Et s'ils le sont sans le connoître,

Nous qui nous le croyons sans l'être,
Nous sommes plus à plaindre qu'eux.
Le sage instinct qui les éclaire
Est plus sûr sans comparaison
Que la raison qui le fait taire,
Et dont on se fait une affaire
D'avancer toujours la saison.
Dès que notre esprit se délie,
Tout chez nous se tourne en poison,
Le premier instant de raison
Est en nous, quoique l'on publie,
Le premier accès de folie.......
Jouissez de votre innocence,
Tandis qu'il est tems encor;
Cher Poupon, (a) l'âge de l'enfance
Est le véritable âge d'or,
Mais courte en sera la durée;
Les soucis auront bien-tôt lieu,
Dès quatre ans la Croix de par Dieu,
Croix de tout tems abhorrée,
Va vous apprendre à votre dam;
Que vous êtes né fils d'Adam.
Depuis cette heure infortunée,
Déclinant du bonheur passé,
Vous verrez d'année en année
Ou quelque plaisir éclipsé,

(a) Le Poëte avoit fait cette Piéce pour un enfant qui venoit de naître, & il faisoit en même tems son horoscope.

Ou bien nouvelle peine née.
Cent ba, be, bi, bo, bu fâcheux;
Durant le cours de votre vie,
De vos projets & de vos vœux
Renverſeront l'œconomie.
L'Alphabet qu'on vous met en main;
Comme on l'a mis à votre pere,
Eſt l'Alphabet de la miſere
Qui tourmente le genre humain,
Et le pourſuit juſqu'à la biere.
Plus vous irez en avançant,
Plus les chagrins iront croiſſant;
Les Codrets & les Deſpauteres
Vont vous donner bien des affaires;
Ce ſont d'incommodes ſergens,
Mais ſergens pourtant néceſſaires.
Eſt-on enfin délivré d'eux,
Suit cet âge ſi dangereux
Quand le poil follet vient à croître;
Qu'on a la bride ſur le cou,
Que l'on veut vivre en petit Maître;
Qu'on devient indiſcret & fou,
Et qu'on ſe fait honneur de l'être.
En proye aux violens accès
Du libertinage & du vice,
On le pouſſe aux derniers excès
Pour n'y point paroître novice.
Je ſai qu'il en eſt que le Ciel

Forme d'une pâte meilleure,
Des cœurs sans passion, sans fiel,
Que jamais le vice n'effleure;
Vigilans à le prévenir
Ils en évitent jusqu'à l'ombre,
Et vous avez de quoi tenir;
Mais la jeunesse m'intimide,
Sans frayeur je n'y puis penser;
Et c'est une Zone torride
Qui coute beaucoup à passer.

*Du Cerceau.*

## DÉFAUTS DES HOMMES.

*Qu'ils sont aveugles sur leurs propres défauts, & très-clairvoyans sur ceux des autres.*

Tout ce que nous sommes,
Linx envers nos pareils
Et Taupes envers nous;
Nous nous pardonnons tout
Et rien aux autres hommes.
Le fabricateur souverain
Nous créa besaciers tous de même maniere,
Tant ceux du tems passé que du tems d'aujourd'hui.
Il fit pour nos défauts la poche de derriere,
Et celle de devant pour les défauts d'autrui.

*La Font.*

*Sur les vaines occupations des hommes.*

L'Auteur (le Pere du Cerceau) parle ainsi à ses tisons dans une Piéce de Poësie qui porte ce nom.

A quoi donc nous occupons-nous
Quand vous & moi, tisons, nous sommes tête
à tête.
Le grand Livre du monde où les sages, les fous
Egalement figurent tous,
A nos réflexions de lui-même se prête,
Ce que j'ai vû le jour se retrace le soir
Dans mon esprit comme dans un miroir.
Le fracas d'une grande Ville,
Où chez les petits & les Grands
Les passions sont le premier mobile.
Tous ces gens animés d'intérêts différens,
Qui pleins de leurs projets, occupés de leurs
vûes,
Roulent de toutes parts ainsi que des torrens
Et viennent inonder les rues.....
A juger d'eux en ce moment
Par leur activité, par leur empressement,
Vous croiriez qu'ils n'ont qu'une affaire,
Et que tout leur bonheur dépend uniquement
De ce qu'en un jour ils vont faire.
La nuit enfin les chasse, ils rentrent au logis :

Rentrent-ils plus contens qu'ils n'en étoient sortis ?
Hélas ! plus accablés cent fois d'inquiétude
Qu'ils ne l'étoient en sortant le matin ;
Ils n'ont trouvé dans leur chemin
Que dureté, qu'ingratitude,
Occupés à ronger leur frein,
Ils se font de leurs maux une triste habitude,
Et malgré la rigueur d'un sort trop inhumain,
Victimes de leur servitude,
Ils recommenceront encor le lendemain.
La coutume en effet les condamne à ces peines,
Sans murmurer contre elle, il faut baisser les bras.
C'est agir, travailler que de porter ses chaînes,
Et l'on est faineant si l'on ne le fait pas.
Ainsi le conçut dans Athénes
Ce Cynique fameux qui par un trait nouveau,
Pour n'être seul oisif remuoit son tonneau ;
Il faisoit bien, j'en fais de même,
Et fondé comme lui sur de bonnes raisons,
J'entre autant que je puis dans le commun sistême,
En remuant & tournant mes tisons,
Arbitre de leur sort sans crainte de reproche,
Je les tourne, retourne & régle entr'eux les rangs,
Je les écarte ou les rapproche,

Je les hausse, les baisse, ainsi que je l'entends;
Mais que me revient-il des peines que je prends ?
Et que vous revient-il des vôtres ?
Gens importans, gens affairés,
Qui dupes de vos soins & tous les jours leurrés,
Vous croyez cependant plus sages que les autres ;
Avouez le de bonne foi,
Vous tisonnez tout comme moi.

*Stances célébres de Rousseau sur la condition de l'homme depuis sa naissance jusqu'à la mort.*

Que l'homme est bien durant sa vie
Un parfait miroir de douleurs !
Dèsqu'il respire, il pleure, il crie,
Et semble prévoir ses malheurs.



Dans l'enfance toujours des pleurs,
Un Pédant porteur de tristesse,
Des Livres de toutes couleurs,
Des châtimens de toute espece.



L'ardente & fougueuse jeunesse.
Le met encor en pire état ;
Des Créanciers, une Maitresse.

Le tourmentent comme un Forçat.



Dans l'âge mûr autre combat,
L'ambition le sollicite,
Richesses, dignités, éclat,
Soins de famille, tout l'agite.



Vieux, on le méprise, on l'évite;
Mauvaise humeur, infirmité,
Toux, gravelle, pituite,
Assiègent sa caducité.

## MAUVAISE HONTE.

*Que la crainte des jugemens d'autrui nous empêche souvent de faire le bien.*

Des superbes mortels le plus affreux lien,
N'en doutons nullement, c'est la honte du bien.
Des plus nobles vertus cette adroite ennemie
Peint l'honneur à nos yeux des traits de l'infamie,
Asservit nos esprits sous un joug rigoureux,
Et nous rend l'un de l'autre esclaves malheureux. . . . .
C'est là de tous nos maux le fatal fondement,
Des jugemens d'autrui nous tremblons follement,
Et chacun l'un de l'autre adorant les caprices,

Nous cherchons hors de nous nos vertus & nos
vices.
Misérables joüets de notre vanité,
Faisons au moins l'aveu de notre infirmité.

*Boileau.*

## HYMEN OU MARIAGE.

*Réflexions sur ce sujet, du célèbre La Fontaine.*

Que le bon soit toujours camarade du beau.
Dès demain je chercherai femme :
Mais comme le divorce entr'eux n'est pas nouveau,
Et que peu de beaux corps, hôtes d'une belle ame,
Assemblent l'un & l'autre point ;
Ne trouvez pas mauvais que je ne cherche point.
J'ai vû beaucoup d'hymens, aucun d'eux ne me tente.
Cependant des humains presque les quatre parts
S'exposent hardiment au plus grand des hazards,
Les quatre parts aussi des humains se repentent.

Et ailleurs il dit encore sur le même ton de plaisanterie :

Solemnités & loix n'empêchent pas
Qu'avec l'hymen l'amour n'ait des débats.
C'est le cœur seul qui peut rendre tranquile;
Le cœur fait tout, le reste est inutile.
Qu'ainsi ne soit: voyons d'autres états;
Chez les amis tout s'excuse & tout passe;
Chez les amans tout plaît, tout est parfait;
Chez les époux tout ennuye, & tout lasse.
Le devoir nuit; chacun est ainsi fait.
Mais, dira-t-on, n'est-il en nulles guises
D'heureux ménage? Après mur examen,
J'appelle un bon, voire un parfait hymen
Quand les conjoints se souffrent leurs sotises.

La leçon que fait une Suivante à sa Maîtresse, vient ici assez à propos.

Il faut de l'indulgence entre gens mariés,
Madame, ou chaque jour vous vous étrangleriez,
C'est la premiere loi que le contrat impose,
De savoir tour à tour se passer quelque chose.

*Jaloux désabusé de Campistron.*



## MÉCHANS.

### *Réflexions sur les Méchans & les mauvaises langues.*

Il faut faire aux méchans guerre continuelle,
La paix est fort bonne de soi,
J'en conviens, mais de quoi sert elle ?
Avec des ennemis sans foi.

*La Font.*

Ce qu'on donne aux méchans, toujours on le regrette ;
Pour tirer d'eux ce qu'on leur prête
Il faut que l'on en vienne aux coups,
Il faut plaider, il faut combattre ;
Laissez leur prendre un pied chez vous,
Ils en auront bien-tôt quatre.

*Ibid.*

Que ne sait point ourdir une langue traitresse
Par sa pernicieuse adresse ?
Des malheurs qui sont sortis
De la boete de Pandore,
Celui qu'à meilleur droit tout l'Univers abhorre,
C'est la fourbe à mon avis.

*Ibid.*



# MONDE.

## *Portrait du Monde.*

Les Vers ſuivans ſont adreſſés à une Dame qui avoit formé le deſſein de ſe retirer dans une Solitude fort triſte. Le Poëte lui conſeille de ne pas quitter le monde, ce qui lui donne occaſion d'en faire le portrait.

La ſolitude eſt belle eſt Vers ;
On eſt charmé de ſa peinture,
Mais elle a de fâcheux revers,
Et malgré ce qu'on s'en figure,
Donne bien de la tablature.
J'en ſai mille exemples divers :
Quelque bien qu'on ſoit le tems dure ;
Et je vois dans cet Univers
Qu'on aime à changer de poſture....
Le monde a de fort grands défauts,
Ne craignez pas que je l'excuſe.
Il eſt méchant, léger & faux,
Il trompe, il ſéduit, il abuſe,
Il eſt auteur de mille maux.
Mais tel qu'il eſt il nous amuſe,
Sans ceſſe il fournit à nos yeux
Mille ſpectacles curieux.

Sa Scéne mobile & changeante
Plaît même par son changement,
Toujours nouvel évenement,
Que son esprit fécond enfante
Nous réveille agréablement.
L'un rit & l'autre se lamente,
Tous deux trompés également.
L'un arrive au port surement,
L'autre est encor dans la tourmente,
L'un perd son bien, l'autre l'augmente;
L'un poursuit inutilement
La fortune toujours fuyante,
L'autre l'attend tranquilement,
Ou parvient sans savoir comment
Et presque contre son attente.
L'un réussit heureusement,
L'autre après bien du mouvement
Trouve un rival qui le supplante;
L'un fait un bon contrat de rente,
Et l'autre fait un testament;
L'un à quinze ans, l'ame dolente,
Va prendre gîte au monument,
Et l'autre prend femme à soixante,
L'un se fait tuer tristement,
L'autre naît au même moment
Pour remplir la place vacante.
On rencontre indifféremment
Un Baptême, un Enterrement. ....

Enfin c'est une Comédie
De voir ce qu'on voit tous les jours;
Vous diriez en voyant ces tours
Que la fortune s'étudie
Sans cesse à varier son cours.
Toujours quelque métamorphose
Donne matiere à l'entretien,
Mais sur la Rhune on ne voit rien,
Ou c'est toujours la même chose:
En un mot dans ce pauvre nid
On ne sait qui meurt ni qui vit.

## MORT.

### *Réflexions sur la Mort.*

La mort ne surprend point le sage,
Il est toujours prêt à partir
S'étant sçu lui-même avertir
Du tems où l'on se doit résoudre à ce passage.
Ce tems, hélas! embrasse tous les tems;
Qu'on le partage en jours, en heures, en momens,
Il n'en est point qu'il ne comprenne
Dans le fatal tribut: tous sont de son domaine;
Est le premier instant où les enfans des Rois
Ouvrent les yeux à la lumiere,
Et celui qui vient quelque fois
Fermer pour toujours la paupiere.

Alléguez la beauté, la vertu, la jeunesse ;
La mort ravit tout sans pudeur.
Un jour le monde entier accroîtra sa richesse;
Il n'est rien de moins ignoré,
Et puisqu'il faut que je le die,
Rien où l'on soit moins préparé.
J'ai beau le répéter, mon zéle est indiscret;
Le plus semblable aux morts, meurt le plus à regret.

*La Font.*

La mort a des rigueurs à nulle autre pareilles;
On a beau la prier,
La cruelle qu'elle est se bouche les oreilles
Et nous laisse crier.
Le pauvre en sa cabane où le chaume le couvre
Est sujet à ses loix,
Et la Garde qui veille aux barrieres du Louvre
N'en défend pas nos Rois.

*Malherbe.*

Le trépas vient nous guérir ;
Mais ne bougeons d'où nous sommes ;
Plutôt souffrir que mourir,
C'est la devise des hommes.

*La Font.*

C'est folie
De compter sur dix ans de vie.
Soyons bien buvans, bien mangeans ;
Nous devons à la mort de trois l'un en dix ans.

*Ibid.*

Dans

Dans l'Ode suivante, c'est un homme qui remercie Dieu de l'avoir retiré des portes de la mort.

Seigneur, il faut que la Terre
Connoisse en moi vos bienfaits,
Vous ne m'avez fait la guerre
Que pour me donner la paix.
Heureux l'homme à qui la grace
Départ ce don efficace
Puisé dans ses saints trésors,
Et qui rallumant sa flamme,
Trouve la santé de l'ame
Dans les souffrances du corps.



Non, non, vos bontés sacrées
Ne seront point célébrées
Dans l'horreur des monumens.
La mort aveugle & muette
Ne sera point l'interpréte
De vos saints Commandemens.



Mais ceux qui de sa menace
Comme moi sont rachetés,
Annonceront à leurs races
Vos Céleftes vérités.
J'irai, Seigneur, dans vos Temples
Réchauffer par mes exemples

Les mortels les plus glacés,
Et vous offrant mon hommage,
Leur montrer l'unique usage
Des jours que vous me laissez.

*Rousseau.*

## NOBLESSE.

*Qu'il faut soutenir par de bonnes qualités l'honneur d'être d'un Sang Noble; que c'est par là qu'on peut mériter de la considération.*

On ne m'éblouit point d'une apparence vaine,
La vertu d'un cœur noble est la marque certaine;
Si vous êtes sortis de ces Héros fameux,
Montrez nous cette ardeur qu'on vit briller en eux,
Ce zéle pour l'honneur, cette horreur pour le vice.
Respectez-vous les loix, fuyez-vous l'injustice?
Savez-vous sur un mur repousser des assauts,
Et dormir en plein champ le harnois sur le dos?
Je vous connois pour Noble à ces illustres marques,
Alors soyez issu des plus fameux Monarques,
Venez de mille ayeux, & si ce n'est assez,
Feuilletez à loisir dans les siécles passés,

Voyez de quel Guerrier il vous plaît de descendre ;
Choisissez de César, d'Achille ou d'Alexandre.
En vain un lâche esprit voudroit vous démentir,
Et si vous n'en sortez, vous en devez sortir.
Mais fussiez-vous issu d'Hercule en droite ligne,
Si vous ne faites voir qu'une bassesse indigne,
Ce long amas d'ayeux que vous diffamez tous
Sont autant de témoins qui parlent contre vous.
Et tout ce grand éclat de leur gloire ternie
Ne sert plus que de jour à votre ignominie.
En vain tout fier d'un Sang que vous deshonorez,
Vous dormez à l'abri de ces noms révérés,
En vain vous vous couvrez des vertus de vos peres,
Ce ne sont à mes yeux que de vaines chimeres.
Je ne vois rien en vous qu'un lâche, un imposteur,
Un traitre, un scélérat, un perfide, un menteur,
Un fou dont les accès vont jusqu'à la furie,
Et d'un tronc fort illustre une branche pourrie.

*Boileau.*

## OPINION ou PRÉVENTION.

*Les effets de l'opinion ou de la prévention.*

C'eſt ſouvent du hazard que naît l'opinion,
Et c'eſt l'opinion qui fait toujours la vogue.
Je pourrois fonder ce Prologue
Sur gens de tous états ; tout eſt prévention,
Cabale, entêtement, point ou peu de juſtice,
C'eſt un torrent, qu'y faire? il faut qu'il ait ſon cours.
Cela fut & ſera toujours....
L'enſeigne fait la chalandiſe.
J'ai vû daus le Palais une robe mal miſe
Gagner gros, les gens l'avoient priſe
Pour Maître tel qui trainoit après ſoi
Force écoutans : demandez moi pourquoi?

## PARIS.

*Deſcription burleſque de la Ville de Paris par Scarron.*

Un amas confus de maiſons,
Des crottes dans toutes les rues,
Portes, Temples, Palais, Priſons,
Boutiques bien ou mal pourvûes.



Force gens noirs, blancs, roux, grisons,
Des prudes, des filles perdues,
Des meurtres & des trahisons,
Des gens de plume aux mains crochues.



Maint poudré qui n'a point d'argent,
Maint homme qui craint le Sergent,
Maint fanfaron qui toujours tremble,
Pages, Laquais, Voleurs de nuit,
Voilà Paris; que vous en semble?

## PEINTURE.

### *Eloge de la Peinture.*

Le Poëte fait parler la Peinture elle-même.

A de simples couleurs mon art plein de magie
Sait donner du relief, de l'ame & de la vie.
Ce n'est rien qu'une toile, on pense voir des corps.
J'évoque quand je veux les absens & les morts,
Je transporte les yeux aux confins de la Terre.
Il n'est d'évenement ni d'amour ni de guerre
Que mon art n'ait enfin appris à tous les yeux.
Les Mysteres profonds des Enfers & des Cieux
Sont par moi révélés; par moi l'œil les découvre.

Que la porte du jour se ferme ou qu'elle s'ouvre,
Que le Soleil nous quitte ou qu'il vienne nous voir,
Qu'il forme un beau matin, qu'il nous montre un beau soir;
J'en sai représenter les images brillantes;
Mon art s'étend sur tout, c'est par mes mains savantes
Que les champs, les déserts, les bois & les Cités
Vont en d'autres climats étaler leurs beautés.
Je fais qu'avec plaisir on peut voir des naufrages,
Et les malheurs de Troye ont plu dans mes ouvrages.
Tout y rit, tout y charme, on y voit sans horreur
Le pâle désespoir, la sanglante fureur,
L'inhumaine Cloton qui marche sur leurs traces;
Jugez avec quels traits je sai peindre les graces.
Dans les maux de l'absence on cherche mon secours,
Je console un amant privé de ses amours.

*La Font. Oeuv. Posthum.*



# POESIE.

## *Poëme Epique.*

Boileau parle ainſi de la Poëſie & particulierement du Poëme Épique.

Là pour nous enchanter tout eſt mis en uſage,
Tout prend un corps, une ame, un eſprit, un
viſage,
Chaque vertu devient une Divinité,
Minerve eſt la prudence & Vénus la beauté.
Ce n'eſt plus la vapeur qui produit le tonnerre,
C'eſt Jupiter armé pour effrayer la Terre.
Un orage terrible aux yeux des Matelots,
C'eſt Neptune en courroux qui gourmande les
flots.
Echo n'eſt plus un ſon qui dans l'air retentiſſe,
C'eſt une Nymphe en pleurs qui ſe plaint de
Narciſſe.
Ainſi dans cet amas de nobles fictions,
Le Poëte s'égaye en mille inventions,
Orne, éleve, embellit, agrandit toutes choſes,
Et trouve ſous ſa main des fleurs toujours écloſes.

*Boileau.*

# SUR L'ÉGLOGUE.

## *Quelle doit être une Eglogue.*

La nature fur chaque image
Doit guider les traits du pinceau,
Tout y doit peindre un payfage,
Des jeux, des fêtes fous l'ormeau;
L'œil eft choqué s'il voit reluire
Les Palais, l'or, le porphire
Où l'on ne doit voir qu'un hameau.



Il veut des grottes, des fontaines,
Des pampres, des fillons dorés,
Dès prés fleuris, des vertes plaines,
Des bois, des lointains azurés.
Sur ce mêlange de fpectacles
Ses regards volent fans obftacles
Agréablement égarés.



Là dans leur courfe fugitive
Des ruiffeaux lui femblent plus beaux
Que les Ondes que l'art captive
Dans un dédale de canaux,
Et qu'avec fafte & violence
Une Sirenne au Ciel élance
Et fait retomber en berceaux.

## *Eloge de la Poësie.*

C'est elle-même que le Poëte fait parler ainsi.

Mes mains ont fait des ouvrages
Qui verront les derniers âges
Sans jamais se ruiner.
Le temps a beau les combattre ;
L'eau ne les sauroit miner,
Le vent ne peut les abbattre.



Sans moi tant d'œuvres fameux,
Ignorés de nos neveux,
Périroient sous la poussiere.
Au Parnasse seulement
On emploie une matiere
Qui dure éternellement.



Si l'on conserve les noms ;
Ce doit être par mes sons,
Et non point par des machines :
Un jour, un jour l'univers
Cherchera sous vos ruïnes
Ceux qui vivront dans mes vers.

*La Font. Oeuvres Posthumes.*

# POETES LATINS.

## *Eloge des Poëtes Latins les plus célébres.*

Le grand Virgile enſeigne à ſes Bergers
L'art d'emboucher les chalumeaux légers :
Au Laboureur par des leçons utiles
Fait de Cerès hâter les dons fertiles :
Puis tout-à-coup, la trompette à la main ;
Dit les combats du Fondateur Romain,
Ses longs travaux, couronnés de victoire ;
Et des Céſars prophétiſe la gloire.
Ovide, en vers doux & mélodieux,
Sût débrouiller l'hiſtoire de ſes Dieux ;
Trop indulgent au feu de ſon génie,
Mais varié, tendre, plein d'harmonie,
Savant, utile, ingénieux, profond ;
Riche, en un mot, s'il étoit moins fécond.
Non moins brillant, quoique ſans étincelle,
Le ſeul Horace en tous genres excelle ;
De Cytherée exalte les faveurs,
Chante les Dieux, les Héros, les Buveurs ;
Des ſots Auteurs berne les vers ineptes ;
Nous inſtruiſant par gracieux préceptes,
Et par ſermons de joie antidotés.
Catulle, en grace & naïves beautés,
Avant Marot mérita la couronne,

Et suis marri que le poivre assaisonne
Un peu trop fort ses petits Madrigaux.
Tibulle enfin, sur patins inégaux
Faisant marcher la boiteuse Elegie,
De Cupidon traite à fond la magie.
Voilà les chefs qu'il vous faut consulter,
Lire, relire, apprendre & méditer.

*Rousseau.*

*Sentimens de Boileau sur Juvenal.*

Juvenal, élevé dans les cris de l'école,
Poussa jusqu'à l'excès sa mordante hyperbole.
Ses ouvrages, tous pleins d'affreuses vérités,
Etincellent pourtant de sublimes beautés,
Soit que sur un écrit arrivé de Caprée
Il brise de Sejan la statue adorée,
Soit qu'il fasse au Conseil courir les Sénateurs,
D'un Tyran soupçonneux pâles adulateurs.

*Boileau, Art Poët. Chant II.*

Et dans la septiéme Satyre il avoit parlé ainsi du même Poëte, comme aussi d'Horace.

Hé quoi! lorsqu'autrefois Horace après Lucile
Exhaloit en bons mots les vapeurs de sa bile,
Et vengeant la vertu par des traits éclattans,
Alloit ôter le masque aux vices de son tems;

Ou bien quand Juvenal de sa mordante plume,
Faisant couler des flots de fiel & d'amertume,
Gourmandoit en courroux tout le peuple Latin, &c.

## PROCEZ.

*Réflexions sur l'abus des Procès & la maniere de plaider.*

Plût à Dieu que des Turcs on suivît la méthode!
Le simple sens commun nous tiendroit lieu de Code.
Il ne faudroit point tant de frais;
Au lieu qu'on nous mange, on nous gruge,
On nous mine par des longueurs;
On fait tant à la fin que l'huitre est pour le Juge,
Les écailles pour les Plaideurs.

*La Font.*

Mettez ce qu'il en coûte à plaider aujourd'hui:
Comptez ce qu'il en reste à beaucoup de familles;
Vous verrez que Perrin tire l'argent à lui,
Et ne laisse aux Plaideurs que le sac & les quilles.

*Ibid.*

## ROIS.

M. de la Motte, dans la morale d'une de ses Fables, parle ainsi aux Rois en général.

Si Dieu sur votre front grava sa ressemblance,
C'est moins en égalant votre pouvoir au sien,
Qu'en vous faisant pour notre bien
Substituts de sa providence.
Veillez donc à ce bien, qu'il veut vous confier;
Mettez là votre gloire, & n'en cherchez point d'autre.
Craindre, aimer, obéir, voilà notre métier;
Et nous rendre heureux, c'est le votre.

*Qu'un Roy & ses Sujets se prêtent un secours mutuel; vérité que le célébre la Fontaine a désignée sous l'allégorie des membres & de l'estomac.*

Les membres, l'Estomac, c'est la Grandeur Royale:
Elle reçoit & donne, & la chose est égale.
Tout travaille pour elle, & reciproquement
Tout tire d'elle l'aliment.
Elle fait subsister l'Artisan de ses peines,
Enrichit le Marchand, gage le Magistrat,

Maintient le Laboureur, donne paye au Soldat,
Distribue en cent lieux ses graces souveraines,
Entretient seule tout l'Etat.

*La Font.*

## SAGE.

### *Définition du vrai Sage.*

Le plus sage est celui qui ne pense point l'être;
Qui toujours pour un autre enclin vers la douceur,
Se regarde soi-même en févere censeur,
Rend à tous ses défauts une exacte justice,
Et fait, sans se flatter, le procès à son vice.

*Boil.*

## SATYRE.

### *Avantages de la Satyre, ou, pour parler plus juste, d'une Critique sage & raisonnable.*

La Satyre, en leçons, en nouveautés fertile,
Sait seule assaisonner le plaisant & l'utile;
Et d'un vers qu'elle épure aux rayons du bon sens,
Détrompe les esprits des erreurs de leur tems.
Elle seule bravant l'orgueil & l'injustice,

Va jusques sous le dais faire pâlir le vice;
Et souvent sans rien craindre, à l'aide d'un bon
mot,
Va venger la raison des attentats d'un sot.

*Boil.*

## SERVICES.

### *Que les grands services font souvent des ingrats.*

Un service au-dessus de toute récompense,
A force d'obliger, tient presque lieu d'offense.
Il reproche en secret tout ce qu'il a d'éclat,
Et livre tout un cœur au dépit d'être ingrat.

*Corn. dans Surena.*

Plus on sert des ingrats, plus on s'en fait haïr:
Tout ce qu'on fait pour eux ne fait que nous trahir.

*Ibid.*

Les bienfaits ne sont pas toujours ce que l'on
pense.
D'une main odieuse, ils tiennent lieu d'offense.
Plus nous en prodiguons à qui peut nous haïr,
Plus d'armes nous donnons à qui nous veut trahir.

# VERITÉ.

*Quelle est la force de la Vérité. Qu'il faut être vrai en tout.*

Du mensonge toujours le vrai demeure maître.
Pour paroître honnête homme, en un mot, il faut l'être.
Et jamais, quoiqu'il fasse, un mortel ici bas
Ne peut aux yeux du monde être ce qu'il n'est pas.
En vain ce Misantrope, aux yeux tristes & sombres,
Veut par son air riant en éclaircir les ombres,
Le ris sur son visage est en mauvaise humeur,
L'agrément fuit ses traits, ses caresses font peur.

*Boil.*

*Sur le même sujet.*

Rien n'est beau que le vrai : le vrai seul est aimable.
Il doit regner par-tout, & même dans la fable.
De toute fiction l'adroite fausseté
Ne tend qu'à faire aux yeux briller la vérité.
C'est par elle qu'on plaît, & qu'on peut long-tems plaire.
L'esprit lasse aisément, si le cœur n'est sincere.

Envain par sa grimace un bouffon odieux
A table nous fait rire & divertit nos yeux,
Ses bons mots ont besoin de farine & de plâtre.
Prenez-le tête-à-tête, ôtez-lui son théâtre,
Ce n'est plus qu'un cœur bas, un coquin ténébreux;
Son visage essuyé n'a plus rien que d'affreux.

*Ibid.*

## VERTU.

### *Eloge de la Vertu.*

La vertu qui n'admet que de sages plaisirs,
Semble d'un ton trop dur gourmander nos desirs;
Mais quoique pour la suivre il coûte quelques larmes,
Tout austére qu'elle est, nous admirons ses charmes.
Jaloux de ses appas dont il est le témoin,
Le vice, son rival, la respecte de loin.
Sous ses nobles couleurs souvent il se déguise,
Pour consoler du moins l'ame qu'il a surprise.
Adorable vertu, que tes divins attraits
Dans un cœur qui te perd laissent de longs regrets!
De celui qui te hait ta vûe est le supplice.
Parois: que le méchant te regarde & frémisse.
La richesse, il est vrai, la fortune te fuit;

Mais la paix t'accompagne, & la gloire te ſuit,
Et perdant tout pour toi, l'heureux mortel qui
t'aime,
Sans biens, ſans dignités, ſe ſuffit à lui-même.

*Racine, Poëme de la Relig.*

## *Vers à chanter, ſur la Vertu.*

O vertu charmante,
Votre Empire eſt doux.
Avec vous tout nous contente:
On n'eſt point heureux ſans vous.
O Vertu, &c.



La grandeur brillante,
Qui fait tant de bruit,
N'a rien qui nous tente;
Le repos la fuit:
Malheureux qui la ſuit.
Fortune volage,
Laiſſez-nous en paix.
Vous ne donnez jamais
Qu'un pompeux eſclavage.
Tous vos biens n'ont que de faux attraits ...
La vertu couronne
Ses amans cônſtans.
Heureux qui lui donne
Ses ſoins & ſon temps!

Ses vœux seront contens.
Fortune volage, &c.

*Prologue de Persée, Tragedie en musique.*

## VŒUX.

### *Que l'homme ne tient guere les Vœux qu'il a faits dans la crainte.*

O combien le péril enrichiroit les Dieux,
Si nous nous souvenions des Vœux qu'il nous fait faire !
Mais le péril passé, l'on ne se souvient guere
De ce qu'on a promis aux Cieux ;
On compte seulement ce qu'on doit à la Terre ;
Jupiter, dit l'impie, est un bon créancier,
Il ne se sert jamais d'Huissier.
Et qu'est-ce donc que le Tonnerre ?

*La Font.*

*FIN.*

61626633





